This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

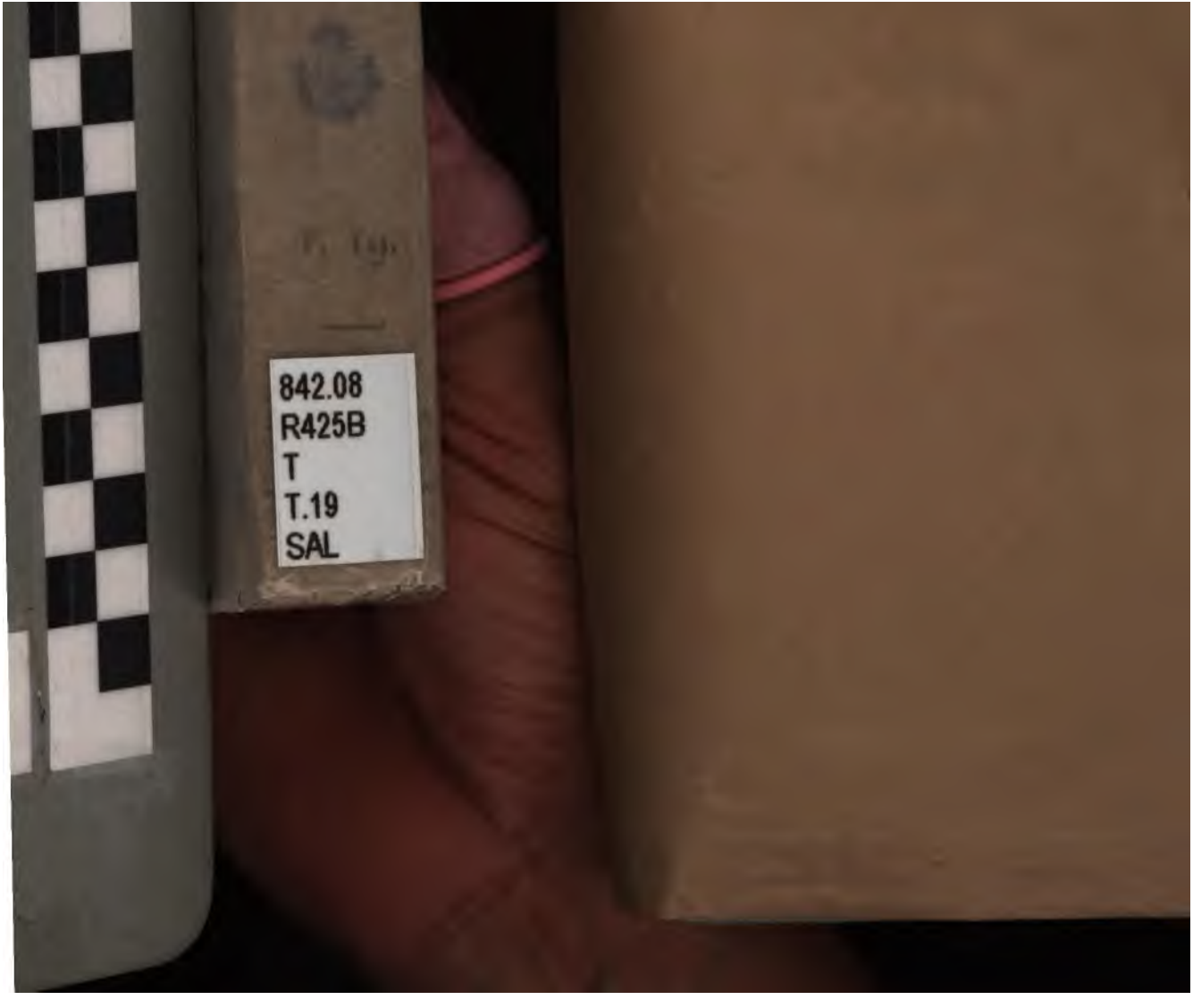
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


842.08
R425B
T
T.19
SAL

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU RÉPERTOIRE

DES

MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉATRES.

TOME XIX.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1824.

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

M. BOTTE,

OU

LE NÉGOCIANT ANGLAIS,

MÉLODRAME COMIQUE EN TROIS ACTES,

Imité du roman de Pigault-Lebrun,

PAR MM. SERVIÈRE ET ERNEST;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 24 ventose an 11.

PERSONNAGES.

M. BOTTE, riche négociant.
Sir CHARLES MORTIMER, son neveu.
M. BARNER, son ami.
EDMOND, fermier.
DONALSON, propriétaire de la ferme.
Miss SOPHIE DONALSON, sa fille.
Sir CLARENCE, ami de Donalson.
WILLIAMS, valet de sir Charles.
DOLLY, jardinière de M. Botte.
UN NOTAIRE.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.
UN VALET du lord Donalson.

La scène est, au premier acte, à Londres, dans l'hôtel de M. Botte. Au second acte, à la ferme du lord Donalson, chez le vieux Edmond; et au troisième acte, au château de Donalson.

M. BOTTE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. BOTTE, M. BARNER.

M. BOTTE.

Je ne le veux pas.

M. BARNER.

Mais pensez donc...

M. BOTTE.

J'ai pensé à tout.

M. BARNER.

Même aux dangers ?..

M. BOTTE.

Ils ne me regardent pas.

M. BARNER.

Un jeune homme charmant !

M. BOTTE.

Bel avantage, vraiment !

M. BOTTE.

M. BARNER.

Plein d'esprit.

M. BOTTE.

Il en abuse.

M. BARNER.

D'un cœur excellent.

M. BOTTE.

Qu'il me le prouve!

M. BARNER.

Et comment voulez-vous, lorsque vous blâmez tout ce qu'il fait ?..

M. BOTTE.

C'est qu'il fait tout de travers.

M. BARNER.

Vous êtes trop rigoriste.

M. BOTTE.

Et vous êtes trop indulgent.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET, apportant plusieurs lettres.

LE VALET, à M. Botte.

Monsieur, voici votre courrier du Midi.

M. BOTTE.

C'est bon.

(Il prend la lettre.)

M. BARNER, à part au valet.

Dites à Charles de monter, et de se tenir dans la chambre prochaine jusqu'à ce que je l'appelle.

LE VALET.

Oui, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté le VALET.

M. BOTTE, lisant les adresses.

« Lyon, Marseille, Nice, Turin, Gênes. » Ah! ah! j'attends de fortes remises de ce pays-là; voyons. (*Il ouvre le paquet.*) Justement; c'est cela. Mon correspondant a été bien long à se décider. Tiens, Barner, lis-moi cela.

M. BARNER, prenant la lettre, lit.

« J'ai différé de répondre à votre honorée » du 5 courant, par la difficulté que j'ai » éprouvée à me procurer du papier sur votre » ville; ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu en » obtenir. Et vous trouverez sous pli de la » présente 2,000 guinées, en mes cinq traites » sur et acceptées lord Donalson. »

M. BOTTE.

Lord Donalson?

dont il a surpris la confiance ! Je paierai, Monsieur, je paierai ; mais je ne le verrai plus.

M. BARNER.

Vous ne le verrez plus ! le de cette sœur chérie !

M. BOTTE.

Je ne le verrai plus.

M. BARNER.

Parce qu'il aime une jeune personne charmante, et qu'il n'a pas osé vous le dire ?

M. BOTTE.

Il devait m'ouvrir son cœur.

M. BARNER.

L'objet est digne de son choix.

M. BOTTE.

Je le sais bien, puisque depuis près d'un mois je fais prendre des informations ; tout le monde s'accorde à dire que c'est une fille accomplie ; mais mon neveu devait me déclarer son amour...

M. BARNER.

Il a craint...

M. BOTTE.

C'est ce dont je me plains ; je ne veux pas qu'on me craigne, je veux qu'on m'aime ; je ne le verrai plus.

M. BARNER.

Ah! vous ne voulez plus le voir, c'est-à-dire qu'un jeune homme vif, aimable, sans expérience, qui eût formé sous vos yeux sa raison et son cœur, va se trouver livré à toutes les inconséquences de son âge; et vous, Monsieur, que répondrez-vous à ceux qui vous auront estimé jusqu'alors, et qui vous reprocheront d'avoir perdu ce jeune homme sur un prétexte aussi léger? Ne seront-ils pas fondés à croire que vous avez cherché l'occasion de vous défaire d'un parent qui vous était à charge?

M. BOTTE.

A charge, à moi! mon neveu, mon Charles! on pourrait le penser?

M. BARNER.

Tout l'annoncera, mon cher Botte, vous possédez l'estime publique, et vous ne la sacrifierez pas à une opiniâtreté mal entendue. (*Il appelle*:) Charles! Charles!

M. BOTTE.

Pourquoi l'appeler? que prétendez-vous?..

M. BARNER.

Vous épargner l'embarras de revenir de vous-même, et le désagrément d'une explication. Charles! Charles!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

M. BARNER.

Voyez-vous son air triste et repentant ?

M. BOTTE.

Eh ! oui, je le vois ; mais ne parlez pas de la demoiselle.

M. BARNER.

Approchez, Charles ; vous avez des torts envers votre oncle, et vous méritez des reproches dont il veut bien vous faire grâce... Il vous pardonne.

M. BOTTE.

Je n'ai pas dit cela.

CHARLES.

Ah ! mon cher oncle !

M. BOTTE.

Mon cher oncle! mon cher oncle! Apprenez, monsieur l'étourdi, que votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent dont vous avez un légitime besoin; qu'il ne vous appartient pas de douter de mon cœur et de me faire courir de porte en porte, suivi d'un laquais chargé de sacs d'argent, pour payer vos extravagances.

d'une bonne conduite? Ah! vous n'osiez vous flatter?... jolie manière de me répondre!

M. BARNER.

Mais, mon ami, vous intimidez ce pauvre jeune homme.

M. BOTTE.

Je l'intimide, je l'intimide. Il ne lui manque plus que de me craindre, pour être tout-à-fait joli garçon. Venez ici, Monsieur... plus près... plus près encore, et répondez-moi. Je vous ai donné deux cents guinées cette année; et cent cinquante que je vais payer pour vous, font bien un total de trois cent cinquante guinées: que diable avez-vous fait de tout cet argent-là?

CHARLES.

Ce que j'en ai fait, mon oncle?

M. BOTTE.

Oui, Monsieur, oui, je vous demande ce que vous en avez fait?

CHARLES.

Vous savez, mon cher oncle, que la chasse a été jusqu'à présent ma seule passion.

M. BOTTE.

Eh bien! Monsieur, vous n'avez pas dépensé trois cent cinquante guinées à la chasse, puisque j'en fais tous les frais; que diable me contez-vous là?

CHARLES.

Vous vous rappelez, mon cher oncle, ce jour où le renard nous conduisit à trois lieues de votre terre?

M. BOTTE.

Où vous ne revîntes que le lendemain soir; je m'en souviens, Monsieur. J'ai eu assez d'inquiétudes, pour que ce jour ne soit pas effacé de ma mémoire.

CHARLES.

La nuit nous surprit près du château Donalson; vous le connaissez, mon oncle?

M. BOTTE.

Beaucoup. J'ai même connu le propriétaire, homme entiché de sa noblesse; il est parti, depuis dix à douze ans pour les Indes, et l'on n'en a plus entendu parler. Après?

CHARLES.

Il était nuit close; nos chevaux étaient rendus, et nous fûmes obligés de chercher un asile dans le château.

M. BOTTE.

Après?

CHARLES.

Nous passons, ou plutôt nous sautons un pont-levis vermoulu; nous avançons sous des portiques en ruines; nous parcourons les appartemens. Des salles transformées en étables, en bergeries; vingt tableaux de famille conver-

tis en rateliers ; dans le haut, des vitres brisées, des chambres dont on soupçonnait encore la première magnificence, servant de retraite aux oiseaux nocturnes, aux corneilles, aux pigeons errants ; enfin...

M. BOTTE.

Enfin, qu'a de commun cette description romanesque avec les trois cent cinquante guinées que vous avez dissipées ?

CHARLES.

J'y viens, mon oncle, j'y viens...

M. BOTTE.

C'est heureux.

CHARLES.

Je m'informe si personne n'est resté pour veiller aux intérêts du maître. On dit qu'un fermier aisé a un domicile agréable et commode à cinquante toises du château ; j'y cours ; je le questionne, et j'apprends ce que vous venez de me dire, qu'on n'a pas eu de nouvelles du lord Donalson depuis son départ. Le château mis en vente par les créanciers, le fermier s'en rendit acquéreur, et ne s'en considéra que comme le dépositaire.

M. BOTTE.

C'est un brave homme que ce fermier-là.

CHARLES.

Il paya une partie du prix, et, au moment

CHARLES.

Outre les cent cinquante guinées que j'ai empruntées, le digne Edmond en doit encore deux cents.

M. BOTTE.

Va trouver mon caissier, demande-les-lui de ma part, et donne-les en ton nom.

CHARLES.

Ah ! mon oncle !

M. BOTTE.

Oui, oui, je veux que tu aies la gloire de terminer seul ta bonne action. D'ailleurs, je t'ai traité durement, je m'impose une amende, et je te demande pardon.

CHARLES.

Comment, mon oncle, vous daignez ?...

M. BOTTE.

Allons, ta main! et pas de rancune. (*Charles lui saute au cou.*) Tu m'embrasses, cela vaut mieux : fais porter ton argent aux créanciers, et nous irons, dès aujourd'hui, dîner tous trois chez ton vieux Edmond. (*Charles se trouble.*) C'est un honnête homme, ils ne sont pas communs, et je veux connaître celui-ci.

CHARLES, très-embarrassé.

Mais, mon oncle...

M. BOTTE, à part à Barner.

Il ne s'y attendait pas.

CHARLES.

Il n'y a rien de ce qu'il faut pour vous recevoir dignement.

M. BOTTE.

Eh! croyez-vous, Monsieur, que je ne puisse pas, comme vous, me contenter d'un mauvais dîner? des légumes, des œufs, du laitage, de la gaîté, de la franchise, et je dîne fort bien avec cela.

CHARLES.

Mais, mon oncle.

M. BOTTE.

Mais, mais je le veux ainsi, et vous savez que je n'aime pas qu'on me contredise; dans une heure nous partirons; je vais commander mes chevaux. Viens avec moi, Barner, j'ai à te parler.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CHARLES.

Ah! Dieu! quel nouveau contre-tems! Que dira mon oncle en trouvant à la ferme une jeune personne de seize ans, belle comme l'amour, et dont je ne lui ai pas parlé? Encore si l'on pouvait retarder de quelques jours, j'aurais le tems de prévenir Sophie; mais partir dans une heure!..... Pourquoi faut-il

que le meilleur des hommes soit à la fois le plus entêté !... Si je pouvais envoyer... Et ce Williams qui ne revient pas... Ecrivons toujours, et s'il arrive avant que nous ne partions, je l'envoie à la ferme à toute bride, dût-il crever le meilleur cheval de mon oncle.

(Il se met à écrire.)

SCÈNE VI.

CHARLES, WILLIAMS.

WILLIAMS, en bottes, un fouet à la main, veste de postillon.

Ah ! Monsieur, je vous cherche partout.

CHARLES.

A la fin te voilà !

WILLIAMS

J'espère que je n'ai pas été long-tems cette fois. Voici la réponse à votre lettre.

CHARLES.

Donne ; as-tu vu Sophie ?

WILLIAMS.

Oui, Monsieur ; mais elle est bien fâchée contre vous ; huit jours sans aller la voir !

CHARLES.

Eh ! malheureux, ne sais-tu pas que mon oncle m'a empêché de sortir pendant tout ce tems ?

WILLIAMS.

C'est aussi ce que j'ai dit... Mais qu'est-ce encore... comme vous voilà agité !

CHARLES.

Ah ! Williams, un contre-tems affreux !

WILLIAMS.

Tant mieux, cela rendra l'intrigue plus piquante... Qu'est-ce donc ?

CHARLES.

Mon oncle veut aller dîner à la ferme ; nous allons partir dans une heure : que dira-t-il en voyant mademoiselle Sophie Donalson ?

WILLIAMS.

Qu'elle est charmante, que vous faites bien d'en être amoureux.

CHARLES.

Au contraire : elle est sans fortune, il m'ordonnera de ne plus la revoir.

WILLIAMS.

Que voulez-vous donc faire ?

CHARLES.

La prévenir de notre arrivée, et lui dire de ne pas paraître à la ferme pendant que nous y serons.

WILLIAMS.

Écrivez-lui.

CHARLES.

La lettre est faite, la voici.

WILLIAMS.

Donnez.

CHARLES.

Auras-tu le tems d'arriver avant nous?

WILLIAMS.

Je sais que votre oncle se fait toujours conduire au galop; mais je suis le plus maladroit des valets, je renonce à l'honorable titre de votre confident, si votre lettre n'est pas remise avant que vous ne soyez sur les terres du château.

CHARLES.

Ah! mon cher Williams, tu me rends la vie... Dix guinées pour toi si tu réussis.

WILLIAMS.

Monsieur pourrait-il me les avancer?

CHARLES, lui donnant sa bourse.

Tiens.

WILLIAMS.

Je vais faire un tour à l'office, j'enfourche le meilleur cheval de l'écurie, et fouette postillon... Mais, Monsieur, que dirai-je au vieux Edmond.

CHARLES.

Tu diras... tu diras ce que tu croiras convenir...

WILLIAMS.

Mais encore, Monsieur?

CHARLES.

Point de mais... Va-t'en.

WILLIAMS.

Cette demoiselle Donalson vous fera devenir fou.

CHARLES.

Oui, fou, c'est le mot : sors et obéis.

(Williams sort.)

SCÈNE VII.

CHARLES.

Ah! je respire!... Maintenant lisons sa lettre... « Vous pouviez fuir quand l'amitié » suffisait à mon bonheur; cette conduite eut » été louable; mais pendant dix mois entiers » faire tout pour persuader qu'on aime, » l'écrire d'un style enchanteur, feindre des » sentimens qu'on ne veut partager qu'un » moment; voilà un plan tracé par la perfidie » la plus consommée. Cependant vous m'as- » surez que votre oncle vous a retenu pendant » ces huit jours, et je veux bien le croire.... » mais, mon ami, quel mal m'ont fait votre » éloignement et votre silence... huit jours... » huit jours entiers sans vous voir, et personne

M. BOTTE.

Eh ! Monsieur, vous savez qu'on va remettre cette bagatelle de la part de mon neveu, et un jeune homme de vingt ans n'a pas des monts d'or.

M. BARNER.

On pourrait ajouter quelque chose.

M. BOTTE.

Et le prétexte? car enfin il en faut un qui s'accorde avec ma juste sévérité; le prétexte, vous dis-je; vite, dépêchez-vous.

M. BARNER.

Ma foi, mon ami, je n'en vois pas.

M. BOTTE.

En ce cas, taisez-vous donc, M. le conseiller, et allez lui donner quelques guinées de votre bourse.

M. BARNER.

C'était mon intention, et j'y vais... Ah ! quand partons-nous ?

M. BOTTE.

Dans dix minutes.

M. BARNER.

Bon, je vais tout préparer.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. BOTTE.

Ah ! me voilà donc seul !.. et je puis en liberté m'accuser de ma sévérité... elle fait le tourment de tout ce qui m'entoure ; mais je n'en suis pas le maître... Il faut cependant convenir qu'elle était nécessaire dans cette dernière aventure, c'est un exemple pour mes autres domestiques ; mais qu'il m'en coûte pour le donner... Eh ! il me vient une idée ; cette femme, ces enfans vont passer sous ma fenêtre pour s'en aller ; je puis... Justement les voici... (*Il va à son secrétaire, remplit une bourse de louis et la jette par la fenêtre.*) C'est cela... là, juste devant elle ; elle la ramasse ; ah ! mon Dieu ! elle m'a vu. Vous verrez que la maladroite va venir me remercier. Me sauver, elle me trouvera dans l'escalier ; me cacher... je ne sais où... Le plus court... le plus court est de rester, et de nier absolument que la bourse m'appartienne.

(Il s'assied et fait semblant d'écrire.)

SCÈNE XII.

M. BOTTE, M. BARNER, LA FEMME DU JARDINIER, DOMESTIQUES.

LA FEMME.

Ah! not' bon maître, recevez tous mes remercîmens; j'n'en sommes pas dignes, d'un aussi grand bienfait.

M. BOTTE.

Que me voulez-vous? ne puis-je rester un moment ici sans qu'on vienne m'y tourmenter?

M. BARNER.

Mais, mon ami, recevez au moins les actions de grâces de cette bonne femme.

M. BOTTE.

Des actions de grâces! et pourquoi?

M. BARNER.

Cette bourse que vous lui avez jetée...

M. BOTTE.

Qui a dit cela?

M. BARNER.

Mais c'est elle.

M. BOTTE.

Elle a menti, je ne donne rien à ceux que je chasse; c'est mon neveu sans doute qui lui aura jeté cela de chez lui.

TOUS LES DOMESTIQUES.

Oh ! le bon maître ! oh ! le digne maître !

M. BOTTE.

Que me veulent encore ces marauds-là ? je vous répète que je n'ai rien donné, que je ne donnerai rien, et que j'abandonne ces malheureux-là à leur triste sort.

M. BARNER, à part.

Essayons de le contrarier. (*Haut.*) Oui, sortez tous, et que le jardinier, sa femme et ses enfans s'éloignent sur-le-champ et ne reparaissent jamais.

M. BOTTE.

Un instant. (*A Barner.*) Pourquoi donc sur-le-champ ?

M. BARNER.

Ne l'avez-vous pas ordonné ?

M. BOTTE.

Sans doute, mais...

M. BARNER.

Ne faut-il pas punir ce drôle-là ?

M. BOTTE.

Je l'ai puni ; il n'a pas manqué depuis.

M. BARNER.

Je vous vois venir, vous allez le garder ?

M. BOTTE.

Et vous-même m'en pressiez tantôt.

(Les deux enfans de la jardinière se jettent aux genoux de M. Botte, qui les regarde, les caresse et s'attendrit par degrés.)

M. BARNER.

La compassion m'avait saisi.

M. BOTTE.

Elle me saisit à mon tour; qu'avez-vous à me dire?

M. BARNER.

Bien des choses.

M. BOTTE.

Allons, je pardonne à votre mari, mais c'est en votre faveur; que demain toutes les clefs soient changées; (*aux domestiques*,) et que personne ne l'insulte à l'avenir; il a été assez humilié.

LA FEMME.

Oh! merci, not' bon maître!

M. BOTTE.

Allons, allons, qu'on me laisse tranquille.

(M. Barner fait signe aux domestiques de sortir et de ne rien dire; ils sortent.)

SCÈNE XIV.

M. BOTTE, M. BARNER, CHARLES.

M. BOTTE.

Monsieur Barner, je suis très-mécontent de vous.

M. BARNER.

Pourquoi donc, mon ami?

M. BOTTE.

Vous êtes évidemment sorti de votre caractère, et vous venez d'affecter de dire *oui* pour m'amener à dire *non;* mais je vous prie très-expressément de ne plus user de ces petits moyens, qui détruisent la confiance, déshonorent l'amitié, et me donnent à moi l'air d'un sot.

M. BARNER.

Ah! mon ami!

M. BOTTE.

Oui, Monsieur, l'air d'un sot; que voulez-vous qu'on pense d'un homme qui veut et ne veut plus, qui punit et qui récompense; souffrez que je sois moi; promettez-moi d'être toujours vous, toujours calme, toujours bon: ou rompons dès ce moment.

M. BARNER.

Rompre, mon cher Botte! vous ne le pourriez pas plus que moi, mon ami.

M. BOTTE.

Eh ! non, je ne le pourrais pas ; mais cela vous autorise-t-il à me traiter comme un Géronte de comédie ?

M. BARNER.

J'en suis fâché, bien fâché, mon ami, cela ne m'arrivera plus.

M. BOTTE.

Tu me le promets ?

M. BARNER.

D'honneur !

M. BOTTE, lui serrant la main.

N'y pensons plus.

UN LAQUAIS, entrant.

Monsieur, votre voiture est prête, et le postillon est en selle.

M. BOTTE.

Allons, partons, et qu'on nous mène ventre à terre ; viens çà, mon neveu ; je me sens de bonne humeur maintenant.

(Il s'appuie sur son épaule.)

CHARLES.

C'est ainsi qu'est toujours celui qui vient de faire une bonne action.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la ferme d'Edmond.

SCÈNE I.

SOPHIE, DONALSON, EDMOND.

EDMOND.

Ne me parlez plus de cela, notre Demoiselle, ce que j'ai fait pour vous était un devoir, un plaisir, et je n'ai pas eu de mérite à le faire.

SOPHIE.

Ah ! pourrai-je jamais reconnaître ?...

EDMOND.

Votre bonheur ne nous a-t-il pas rendus heureux ; vous ne me devez plus de reconnaissance.

SOPHIE.

Sans parens, sans amis, oubliée, abandonnée de ceux qu'avait nourris mon père, qu'allais-je devenir?

EDMOND.

Je vous ai dit : « Notre Demoiselle, nous ne sommes que de bonnes gens... ne refusez

» pas de venir avec nous... j'espère que vous » nous porterez bonheur. » Vous avez trouvé ici le nécessaire, du respect, de l'amitié, et votre gaîté est revenue. Vous nous aidez dans les travaux qui sont à votre portée, vous nous récréez par votre esprit, vous nous charmez par votre résignation ; de tems en tems vous m'appelez votre père, et c'est moi, moi qui vous dois de la reconnaissance pour le plaisir que vous me faites éprouver.

SOPHIE.

Ah ! mon père...

EDMOND.

Bien ! c'est cela ! Vous n'avez plus de chagrins que ceux que me font les créanciers de votre père... mais bientôt vous n'en aurez plus du tout.

SOPHIE.

Que le Ciel vous entende !..

EDMOND.

C'est lui qui nous envoie un ange consolateur...

SOPHIE.

M. Charles !

EDMOND.

Oui, M. Charles ; ce brave jeune homme m'a offert de terminer toutes nos peines... J'ai accepté, mon enfant ; j'assure votre sort ;

et je ne crois pas que les secours d'un honnête homme puissent faire rougir ceux qui lui ressemblent.

(On entend dans la coulisse le claquement d'un fouet de postillon.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, WILLIAMS.

EDMOND.

Quelles nouvelles... M. Williams?

WILLIAMS.

Une visite à laquelle vous ne vous attendez pas.

SOPHIE, à part.

Comment!..

WILLIAMS.

M. Charles et son oncle.

SOPHIE, étonnée.

Et son oncle!

WILLIAMS.

M. Botte, le plus original et le meilleur des hommes. J'étais parti avant lui; mais il avait si grande envie de vous voir, qu'il a crevé ses chevaux pour arriver en même tems que moi...

EDMOND.

Je vais m'empresser de le recevoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SOPHIE, WILLIAMS.

WILLIAMS.

MADEMOISELLE, voici une lettre que mon maître m'a chargé de vous remettre.

SOPHIE, prenant la lettre.

Il a eu de grandes affaires... votre maître... On ne l'a pas vu depuis huit jours.

WILLIAMS.

Nous avons été à Londres... L'oncle était malade; il a fallu se confiner auprès de lui... Mais on n'a pas cessé un moment de penser à vous.

SOPHIE.

Je ne vous demande pas cela, M. Williams. (*Après avoir lu la lettre.*) Que je quitte la ferme parce que M. Botte y vient.... Non, l'on ne se cache pas quand on n'a point à rougir de sa conduite... M. Williams, vous direz...

WILLIAMS.

Voilà mon maître, Mademoiselle, vous lui ferez vous-même votre réponse... pour moi, je vais me reposer et me désaltérer...

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SOPHIE, CHARLES.

SOPHIE.

Ah ! c'est vous, M. Charles ?

CHARLES.

Je ne croyais plus vous trouver ici, Mademoiselle.

SOPHIE.

Pourquoi ?

CHARLES.

Mon oncle et M. Barner visitent le château ; ils vont venir.

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, dois-je craindre la présence de votre oncle ?

CHARLES.

Quoi ! vous restez ?

SOPHIE.

Je ne quitterai point ces lieux; mais vous, Monsieur?

CHARLES.

Vous me voyez plus tendre, plus empressé que jamais...

SOPHIE.

Empressé, vous, Monsieur?...

CHARLES.

Et peut-être importun ?..

SOPHIE.

Ah ! ce n'est plus là votre défaut.

CHARLES.

Je conçois que quelques jours d'absence...

SOPHIE.

Quelques jours d'absence... oui, Monsieur, vous m'avez montré un sentiment trop vif pour avoir été huit jours sans me donner de vos nouvelles... Répondez-moi, Monsieur, comment avez-vous manqué, je ne dirai pas à la délicatesse, mais aux plus simples bienséances ?

CHARLES.

Mademoiselle... Mademoiselle...

SOPHIE.

Comment me suis-je attiré des procédés aussi humilians.

CHARLES.

Mademoiselle, je ne puis soutenir vos reproches... je pars ; je m'éloigne pour jamais.

SOPHIE.

Restez, par grâce, restez, ou rendez-moi le repos que vous m'avez ôté.

CHARLES.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! Ah ! Sophie.

(Il se jette à ses pieds.)

SOPHIE.

Vous êtes à mes pieds, Charles... le repentir se peint sur votre front... mon ami... mon cher ami... non, l'idée de me tourmenter n'a pu entrer dans votre cœur... vous m'aimez toujours.

CHARLES.

Pour la vie.

SOPHIE.

Je vous pardonne.

CHARLES, se relevant.

Ah! Mademoiselle, que je suis heureux!

SOPHIE.

Appellez-moi Sophie... je le permets... je le désire...

CHARLES.

Ma Sophie!

SOPHIE.

Plus de longues absences... mon ami...

CHARLES.

Tous les jours...

SOPHIE.

Oh! non, non, ce serait trop...

CHARLES.

Jamais assez, jamais assez.

SOPHIE.

On ne manquerait pas de remarquer vos assiduités; on me trouverait déraisonnable...

et le blâme de ceux qu'on aime et qu'on estime est difficile à supporter.

CHARLES.

On peut les tromper sur le motif...

SOPHIE.

Oh ! non, mon ami, ne trompons personne.

CHARLES.

Eh bien, prononcez. Réglez les jours; vous aimer est mon bonheur, vous obéir est mon devoir.

SOPHIE.

Deux fois la semaine.

CHARLES.

Oh ! c'est bien peu.

SOPHIE.

Vous pourrez écrire...

CHARLES.

Et vous répondrez ?

SOPHIE.

Il le faut bien.

CHARLES.

Ciel ! j'entends mon oncle ; comment allez-vous faire ?

SOPHIE.

Je resterai... j'y suis bien décidée.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. BOTTE, BARNER, EDMOND.

M. BOTTE, entre en causant.

Je serai charmé de la voir cette demoiselle Donalson. (*A part.*) Ah! mon neveu déjà en tête-à-tête. (*Haut.*) Mademoiselle, je vous salue : je m'aperçois déjà que le portrait que M. Edmond m'a fait de vous n'est pas flatté... Un fauteuil, s'il vous plait, je suis fatigué...

EDMOND.

Nous n'avons pas de fauteuils.

M. BOTTE.

Un fauteuil, une chaise, n'est-ce pas la même chose? (*Edmond lui avance une chaise.*) Vous paraissez surpris, brave homme, de la manière dont je me présente chez vous.

EDMOND.

J'en conviens, Monsieur.

M. BOTTE.

C'est ainsi que j'en use avec le petit nombre de ceux que j'estime. Touchez là..... des gens comme nous sont amis avant de se connaître, et s'aiment davantage quand ils se sont parlé...

EDMOND.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

M. BOTTE.

Vous ne savez ce que vous dites, je ne puis vous honorer; mais je m'honore, en vous rendant justice.

EDMOND.

Pas où, Monsieur, avons-nous mérité ?...

M. BOTTE.

Ce jeune homme, mon neveu, m'a raconté ce que vous avez fait pour votre ancien maître... c'est pour cela que j'ai voulu revoir ce château.

EDMOND.

Et c'est là, Monsieur, ce qui m'attire ces marques d'estime... Vous n'en eussiez donc pas fait autant à ma place ?

M. BOTTE.

Si parbleu ! je l'aurais fait.

EDMOND.

Ma conduite n'a donc rien qui doive vous étonner ?

M. BOTTE.

Vous avez raison, brave homme ; mais les beaux traits sont si rares !...

EDMOND.

Moi, je les crois communs.

M. BOTTE.

Parce que vous jugez les autre d'après vous.

EDMOND.

D'après qui les jugez-vous, Monsieur?

M. BOTTE.

D'après l'expérience.

EDMOND.

Je vous plains d'en avoir tant.

M. BOTTE.

Je vous félicite de n'en point avoir... Mais, brisons là-dessus.... J'ai besoin de dîner; M. Edmond, apprêtez-nous un petit repas... Toi, Barner, fais retirer les provisions de la voiture. Aidez-le, monsieur mon neuveu, et ne perdez pas de vue ce que je vous disais en venant ici: « Je vous défends de songer à l'amour, et surtout au mariage, avant que j'aie prononcé, et je ne prononcerai que lorsque je rencontrerai les avantages auquels vous devez prétendre. »

SOPHIE, à part.

Que veut-il dire?....

M. BOTTE.

Vous, Mademoiselle, tenez-moi compagnie un instant, si cela ne vous effraie pas... J'ai à vous parler.

CHARLES, à part.

Ciel ! serait-il instruit?

(Tous se retirent.)

SCÈNE VI.

M. BOTTE, SOPHIE.

M. BOTTE.

Asseyez-vous, Mademoiselle.

SOPHIE.

Monsieur !...

M. BOTTE.

Asseyez-vous, on je me lève. (*Sophie s'assied.*) Je m'appelle Botte.... je suis l'oncle... Eh bien ! qu'avez-vous, vous me craignez donc beaucoup?

SOPHIE.

Oh ! beaucoup, Monsieur.

M. BOTTE.

Et pourquoi me craignez vous, si vous ne vous reprochez rien.

SOPHIE.

Je ne crois pas, Monsieur, avoir de reproche à me faire.

M. BOTTE.

Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant.

M. BOTTE.

Vous l'aimez ?

SOPHIE.

Monsieur..

M. BOTTE.

Vous l'aimez ?

SOPHIE.

Je ne puis pardonner qu'à son oncle cette manière de m'interroger.

M. BOTTE.

C'est répondre, cela, Mademoiselle... Vous vous aimez.. c'est fort bien ; mais ce n'est pas une raison pour vous troubler à mon aspect, pour ne me parler qu'avec défiance... On doit être hardie, Mademoiselle, quand on est aussi vertueuse que vous....

SOPHIE.

Quoi. Monsieur !...

M. BOTTE.

Le caractère de mon neveu vous convient-il ?

SOPHIE.

Monsieur, votre neveu...

M. BOTTE.

Est charmant, n'est-ce pas ?.... Je m'y attendais...

SOPHIE.

Mais, Monsieur...

M. BOTTE.

N'est-il pas charmant?...

SOPHIE.

Sans doute, Monsieur....

M. BOTTE.

Eh bien! puisque vous le trouvez charmante... vous vous épouserez...

SOPHIE, surprise et contente.

Est-il bien vrai, Monsieur?...

M. BOTTE.

Vous vous épouserez, cela est-il clair?

SOPHIE.

Monsieur... je suis sans fortune...

M. BOTTE.

Mon neveu en a.

SOPHIE.

J'ai un père.

M. BOTTE.

Je le sais....

SOPHIE.

Je ne puis me marier sans son consentement.

M. BOTTE.

Il faudra bien s'en passer... puisqu'il n'est pas ici...

SOPHIE.

S'en passer, Monsieur!...

M. BOTTE.

Vous vous convenez à tous égards; je veux que ce mariage se fasse, et, corbleu! il se fera.

SOPHIE.

Je dois tout au vieux Edmond, et jamais jamais je ne pourrai me résoudre à le quitter.

M. BOTTE.

Elle a donc juré d'avoir toutes les vertus. (*Apercevant Charles qui entre.*) Viens, Charles, si tu ne l'adores pas toute la vie, la nature t'a refusé une ame.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, sautant au cou de son oncle.

Ah! mon cher oncle, que je vous embrasse!

M. BOTTE.

Qui t'a dit de m'étouffer, malheureux?

CHARLES.

Ah! mon cher oncle, j'ai entendu... Ah! ma Sophie!

M. BOTTE.

Doucement, Monsieur, elle n'est pas encore à vous... vous seriez homme à lui dire cavalièrement, Mademoiselle, je vais vous épouser...

CHARLES.

Mon oncle, la joie, l'empressement...

M. BOTTE.

Vous font perdre la tête... à votre âge on ne saurait trop mettre de dignité dans ce qui tient au mariage, parce qu'on ne saurait trop respecter ce lien... Il faut demander le consentement de Mademoiselle et celui de monsieur Edmond.

CHARLES.

Justement le voilà.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND, M. BARNER.

M. BOTTE.

Approchez, brave Edmond, nous avons une grande affaire à terminer...

CHARLES, avec empressement.

Ah! M. Edmond....

M. BOTTE.

Taisez-vous, mon neveu... M. Edmond, vous avez élevé cette Demoiselle, vous avez formé son cœur à la vertu, vous êtes donc son véritable père: je vous la demande en mariage pour Charles Mortimer, mon neveu. Je lui donne trente mille livres de rente; après ma mort le reste de ma fortune, que

je lui ferai attendre le plus long-tems que je pourrai, et le jour du mariage je vous rembourse de ce qui vous est dû sur le prix du château et de la ferme ; ma demande vous est-elle agréable ?

EDMOND.

Ah ! Monsieur, il n'y a qu'une ame comme la vôtre...

M. BOTTE.

Il n'est pas question de mon ame ; ma demande vous est-elle agréable ? Ventrebleu ! répondez oui ou non.

CHARLES.

Oui...

M. BOTTE.

Paix !...

EDMOND.

Oui, Monsieur, elle m'est agréable, et très-fort.

M. BOTTE.

A la bonne heure.

EDMOND.

Pourvu qu'elle le soit aussi à notre Demoiselle.

M. BOTTE.

Elle serait bien difficile... Mademoiselle, je n'ai point de parchemins à vous montrer ; mais je crois que tous les honnêtes gens sont nobles, et qu'il n'y a que le vice de roturier... Vous

pensez sans doute comme moi.... ainsi vous agréez la recherche de mon neveu.

SOPHIE.

Mais, Monsieur, mon père??...

M. BOTTE.

Vous aurez une fortune à lui offrir, s'il rentre dans sa patrie...

SOPHIE.

Mais cette fortune...

M. BOTTE.

Vous la tiendrez de l'homme que vous aimez le mieux.

CHARLES.

Et qui vous adore pour toujours, ma Sophie.

EDMOND.

Notre Demoiselle, mon cœur, ma petite fortune, mes soins, je vous ai tout donné, et en échange vous m'avez nommé votre père... Je veux votre bonheur, ne résistez donc pas à mes instances...

SOPHIE.

Ah ! je lutte en vain contre mon cœur.... Charles, soyez mon époux.

M. BOTTE.

Ah ! c'est bien heureux !...

diable! laissez-moi parler... Vous habiterez une aile du château; je me réserve l'autre pour les voyages que je ferai ici, et j'en ferai de fréquens. Mon neveu et ma nièce occuperont le corps de logis.

EDMOND.

Mais, Monsieur, je vous ai déjà fait observer combien je serais déplacé dans un certain monde.

M. BOTTE.

Je vous ai répondu, Monsieur, qu'un honnête homme n'est déplacé nulle part. Et parbleu! quand vous voudrez être seul, vous resterez chez vous, vous y lirez vos bouquins en vidant le flacon de Madère.

EDMOND.

Mais l'oisiveté, Monsieur...

M. BOTTE.

Bah! bah! bah!... la promenade, la gazette, un wisck, et le tems se passe. Allons, allons, je vois que ces arrangemens conviennent à tout le monde... Eh! vite... ce notaire!...

CHARLES.

Le voilà.

de rente. Je l'institue mon légataire unique, universel.

CHARLES.

Ah ! mon oncle, que de bienfaits !

M. BOTTE.

Rends-la heureuse, Charles, et tu ne me devras rien. Je reconnais que Mademoiselle m'a remis une somme de douze mille livres sterling.

SOPHIE.

Je ne consentirai pas, Monsieur...

M. BOTTE.

Vous ne consentirez pas, Mademoiselle ! Faites l'amour, et ne vous mêlez pas d'affaires... vous n'y entendez rien.

SOPHIE.

Mais, Monsieur, tout le monde sait que je n'ai que cette petite terre.

M. BOTTE.

Et comme elle n'est pas suffisante, il me plaît d'y ajouter douze mille livres sterling.

SOPHIE.

Mais...

M. BOTTE.

Nous m'excédez !...

SOPHIE.

Enfin, Monsieur...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET, apportant une lettre.

M. BOTTE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE VALET.

Une lettre, Monsieur.

M. BOTTE.

Pour qui?

LE VALET.

Pour mademoiselle Donalson.

EDMOND.

Pour mademoiselle Donalson!

SOPHIE.

Qui peut m'écrire? (*Cherchant vite la signature.*) Dieu! Francis Donalson!... Mon père!

(Elle tombe dans les bras de Charles.)

TOUS ENSEMBLE.

Son père!

LE VALET.

Il arrive à l'instant avec sir Clarence, son compagnon d'infortune et son ami.

M. BARNER.

C'est singulier!

SOPHIE.

Il est privé de tout peut-être... Mon père est malheureux... et moi... moi !...

CHARLES.

Votre père !... votre père est un barbare... il nous assassine tous les deux.

SOPHIE.

Arrêtez, Charles, il est mon père.

EDMOND.

Calmez-vous, mes enfans, et espérez.

M. BOTTE.

Charles ! Charles ! quel trésor tu perds !

CHARLES.

Non, mon oncle, il n'est plus de force humaine qui m'en sépare jamais !

M. BOTTE.

Mon neveu, vous n'abuserez pas de votre ascendant sur l'esprit de Mademoiselle pour l'écarter de ses devoirs... Songe encore, mon ami, que même en la perdant tu as besoin de l'estimer. Elle va retourner au château ; M. Edmond l'accompagnera. C'est elle qui rétablira son père dans ce château, qu'il aimera mieux tenir de ses mains que des miennes.

CHARLES.

Ah ! mon oncle !...

M. BOTTE.

Barner, mon ami, monte à cheval, et retourne à Londres pour veiller à mes affaires, car il sera possible que nous passions ici plusieurs jours : allons, père Edmond, emmenez-la.

EDMOND.

Puisse le Ciel exaucer mes vœux!

SOPHIE.

Ah! Charles, ah! mon ami, que de peines nous nous sommes préparées!

CHARLES.

Ma Sophie, laisse-moi te suivre... Ah! Dieu! les forces m'abandonnent.

(Il se laisse tomber sur une chaise ; son oncle et Barner le secourent.)

FIN DU SECOND ACTE.

la raison, ce sont celles qui assurent le bonheur d'un époux.

CLARENCE.

Heureux celui qui obtiendra ce titre!

DONALSON.

Je vous dois beaucoup, Clarence; Sophie acquittera son père.

CLARENCE.

Ah! la récompense est au-dessus du bienfait.

DONALSON.

Vous savez comment ma fille a été élevée dans la ferme du vieux Edmond; mais vous ignorez jusqu'à l'existence d'un marchand original, fier de ses richesses, généreux par ostentation, et cachant, sous une apparente philantropie, la ridicule ambition de s'allier aux familles les plus distinguées.

CLARENCE.

Son nom?

DONALSON.

Botte.

CLARENCE.

J'en ai entendu parler avec éloges.

DONALSON.

Au moment où nous arrivions, j'ai appris, par des gens de la ferme, qu'il allait unir son neveu à ma fille; un contrat était déjà dressé, dans lequel il l'avantageait d'une dot consi-

dérable : jugez, mon cher Clarence, quel malheur pour tous deux, si nous fussions arrivés trop tard!

CLARENCE.

Mais ce neveu est-il aimé de mademoiselle Donalson?

DONALSON.

Quand cela serait, mon autorité...

CLARENCE.

Je ne vous crois pas capable d'en abuser.

DONALSON.

Non : mais je pense assez bien de ma fille pour croire qu'elle respectera mes volontés. Venons maintenant à nos affaires : voici, mon cher Clarence, ce que j'ai projeté : avec le produit des marchandises qui vont m'arriver sur le navire le *Neptune*, je rachèterai ma terre du Northumberland, qui rapporte vingt mille livres de rente; je rembourserai Edmond, et le reste servira à doter ma fille; car je veux que mon gendre soit heureux par la fortune, ainsi que par l'amour.

CLARENCE.

C'est trop de bontés; moi, malheureux orphelin, victime des passions d'un père; courant le monde pour remplacer des biens qu'ont dissipés des parens illustres à la vérité, mais qui ne m'ont laissé qu'un nom sans fortu-

DONALSON.

Qu'importe? la mienne y suppléera : cette alliance nous honore tous deux, et je ferais encore plus, mon ami, que je ne serais pas quitte envers vous... Quelqu'un vient... c'est ma fille, c'est ma Sophie.

(Il court au-devant d'elle.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

SOPHIE.

Non père!

(Elle se jette dans ses bras.)

DONALSON.

Qu'il m'est doux, ma fille, de vous presser sur mon cœur, après une si longue absence.

CLARENCE, à part.

Que de charmes!

DONALSON.

Vous voyez en Monsieur sir Clarence, mon ami, mon compagnon d'infortune, enfin celui qui m'a sauvé la vie.

SOPHIE.

Monsieur a des droits sacrés à ma reconnaissance.

DONALSON.

Vous savez, ma fille, que je quittai l'An-

gleterre, il y a dix ans, pour aller recueillir un héritage considérable dans les Indes; mais vous ignorez tous les maux que j'ai soufferts pendant ce tems. Le vaisseau sur lequel je m'étais embarqué fut pris par des Algériens, et je fus conduit en esclave dans leur pays, où je passai dix années dans la plus affreuse servitude! Enfin je parvins à sortir de captivité. Un capitaine suédois me reçut sur son bord, et me conduisit en Sibérie. C'est là que je me trouvai livré à ce que la misère a de plus affreux; seul, au milieu des déserts, presque nu, manquant de tout, le désespoir m'eût infailliblement ôté la vie, lorsque je rencontrai ce brave jeune homme; il me secourut, me consola, et m'apprit que son vaisseau avait échoué la veille sur la côte où nous nous trouvions. Il s'était sauvé à la nage avec quelques bijoux qu'il avait sur lui; il m'offrit d'en partager le produit; et j'acceptai, bien certain de pouvoir m'acquitter. Après quelques jours de marche, nous arrivâmes dans un port de mer où nous trouvâmes un vaisseau prêt à faire voile pour les Indes. Les bijoux de Clarence payèrent notre passage, et, poussé par le vent le plus heureux, nous arrivâmes à notre destination. Je recueillis l'héritage qui m'y attendait; je le convertis en marchandises précieuses, que je chargeai sur le vaisseau le *Neptune*, et nous partîmes de suite pour l'Angleterre, où vous me voyez enfin, après deux mois de la plus heureuse traversée.

SOPHIE.

Ah! mon père, que ce récit m'a fait de mal!

DONALSON.

N'y pensons plus, ma fille; je vous revois, tous mes maux sont oubliés. Il est un arrangement auquel j'ai attaché le bonheur de ma vie et sur lequel je vous crois disposée à me satisfaire.

SOPHIE.

Mon père m'aime!

DONALSON.

Beaucoup, Mademoiselle.

SOPHIE.

Il ne m'apprête donc pas de nouveaux chagrins!

DONALSON.

Je ne crois pas, Mademoiselle, que vous deviez en avoir.

SOPHIE.

Vous ne le croyez pas, mon père?

DONALSON.

La satisfaction de me revoir pourrait au moins leur imposer silence.

SOPHIE.

Mon père, je me tais.

DONALSON.

Je sais, Mademoiselle, avec quelle facilité

vous vous êtes prêtée aux vues de M. Botte, et je ne vous en fais pas de reproches.

SOPHIE.

Je n'en mérite pas, mon père.

DONALSON.

Je veux bien vous en faire grâce; mais j'ai lieu d'attendre de vous une soumission que commande mon expérience, et qui peut seule me faire oublier vos torts. Vous êtes en âge d'être pourvue; sir Clarence a tout ce qui peut plaire...

CLARENCE.

Au moins en ai-je le désir.

DONALSON.

Il a les qualités qui forcent l'estime. Sa famille est de la plus haute distinction; il vous aime, il vous convient, c'est lui que je vous destine.

SOPHIE.

Ah! mon père, mon père!...

CLARENCE, à part.

D'où vient cette émotion?...

DONALSON.

Je sais, Mademoiselle, tout ce que vous allez me dire, et voici ma réponse : avec votre sagesse on maîtrise son cœur, avec votre raison on renonce à des chimères; je vous offre le bonheur réel, celui qu'on ne trouve jamais dans des alliances disproportionnées, et je

vous aime assez pour n'avoir nul égard à une répugnance qui me blesse, parce qu'elle est sans fondement; réfléchissez à ce que vous venez d'entendre, pensez à ce que j'ai souffert, à ce que Clarence a fait pour moi, et répondez.

SOPHIE.

Ma réponse est prête; je puis vous obéir, renoncer au bonheur; mais un autre.... un autre, jamais!

CLARENCE.

Qu'ai-je entendu?

DONALSON.

Ma fille, consentez à cet hymen, ou craignez d'exciter le courroux d'un père...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. BOTTE

UN VALET, en dehors.

Je vous dis, Monsieur, qu'on ne peut pas vous recevoir.

M. BOTTE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud... Corbleu! ces gens-là se donneraient-ils le mot pour se moquer de moi? quand on ne veut pas me recevoir, j'entre.

SOPHIE, à part.

M. Botte!... Je respire.

DONALSON.

Je n'aurais pas cru, Monsieur, qu'on poussât le défaut d'égards...

M. BOTTE.

Jusqu'à parler malgré eux à ceux qui ne veulent pas nous entendre; chacun a sa manière, Monsieur. Au reste, je suis fort aise de vous trouver réunis; je vous dirai votre fait à tous en peu de mots, et je me retirerai ensuite.

DONALSON.

Il est inutile, Monsieur, de faire une scène ici, et vous aurez beaucoup plus de mérite à vous retirer auparavant.

M. BOTTE.

Je ne me retirerai pourtant qu'après. Mademoiselle me présente un siége, et je l'accepte: faites comme moi, Messieurs, mettez-vous à votre aise.

(*Il s'assied.*)

DONALSON.

Mais il est incroyable, Monsieur...

M. BOTTE.

Ah! vous ne voulez pas vous asseoir! tout comme il vous plaira; je commence.

DONALSON.

Eh! par grâce, Monsieur...

M. BOTTE.

Non, Monsieur, je suis venu pour parler,

que je vous demande, c'est votre consentement; il est pénible à donner, je le sens; mais où serait le mérite de la vertu, s'il n'en coûtait rien pour l'exercer?

CLARENCE, à part.

Cet homme est surprenant!

DONALSON.

Bien, Monsieur, c'est par là qu'il eût fallu commencer.

M. BOTTE.

Allons, Mademoiselle, du courage, ayez le noble orgueil d'être parfaite en tout, remplissez ce terrible devoir, et malheur à votre père s'il ne fait pas le sien!

SOPHIE.

Vous m'avez accoutumée à vous obéir. Je ne serai point rebelle à une volonté qui s'accorde avec mon devoir, et quelque pénible que soit le sacrifice que vous m'ordonnez, je souscris sans murmure aux ordres de mon père.

M. BOTTE.

Ah! fille céleste, je ne doutais pas de votre soumission.

DONALSON.

Je vous sais gré, Monsieur, de faire un tel usage de votre ascendant sur ma fille.

M. BOTTE.

Elle devait s'immoler, elle y a consenti; et

l'effort cruel qu'elle vient de faire ne restera pas sans récompense. M. Donalson, ce mariage auquel elle vient de consentir ne se fera point... Voilà, je crois, du positif.

DONALSON.

Qui l'empêchera?

M. BOTTE.

Moi, de par tous les diables; je vous ai porté tous à faire votre devoir, et je ferai le mien.

DONALSON.

En engageant ma fille à retirer sa parole?

M. BOTTE.

Elle en est incapable; mais vous l'en relèverez.

DONALSON.

Jamais.

M. BOTTE.

Nous verrons; mais tenez-vous sur vos gardes, défendez-vous bien, car j'attaque vigoureusement. Adieu, Monsieur; Mademoiselle, respectez l'engagement que vous avez contracté, M. Donalson, de vous à moi, c'est guerre ouverte, nous verrons qui sera le plus adroit.

DONALSON.

Sortirez-vous enfin, Monsieur?

M. BOTTE.

Je sors, Monsieur, parce que je n'ai plus rien à dire.

(Il sort.)

DONALSON.

Restez près d'elle, mon ami, je vais donner ordre qu'on ne laisse plus entrer cet homme, aussi dangereux qu'il est brusque et impertinent.

SCÈNE IV.

CLARENCE, SOPHIE.

CLARENCE.

Vous paraissez surprise de la conduite de M. Botte, Mademoiselle.

SOPHIE.

Je l'avoue, Monsieur.

CLARENCE.

Que pensez-vous, Mademoiselle, que doive faire un homme délicat dans la position où je suis?

SOPHIE.

Un homme délicat n'a pas besoin de conseils.

CLARENCE.

Je vais donc agir d'après moi, Mademoiselle. Si vous aviez pu répondre aux senti-

mens que vous m'avez d'abord fait éprouver, je vous aurais dû le bonheur de ma vie, et je me serais efforcé de vous rendre une partie de cette félicité que vous auriez répandue sur moi ; mais l'amour qui vous unit à M. de Mortimer est devenu une passion insurmontable ; il fait maintenant partie de vous-même, et vous ne pouvez plus vous en détacher.

SOPHIE.

Non, Monsieur, non, je ne le puis.

CLARENCE.

Quel serait donc mon sort ? quel serait le vôtre ? Vous seriez malheureuse...

SOPHIE.

Hélas !

CLARENCE.

Je le serais aussi de votre froideur, de vos peines, et j'aurais mérité de l'être, car je l'aurais voulu. C'est donc à moi à sacrifier un penchant qui ne me maîtrise point encore.

SOPHIE.

Que dites-vous, Monsieur ?..... Dieu !... qu'avez-vous dit ?

CLARENCE.

Que je renonce à vous, Mademoiselle ; il m'en coûte... sachez-moi gré de l'effort.

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, mon admiration, mon estime, ma reconnaissance...

CLARENCE.

Votre amitié, Mademoiselle, c'est tout ce que je demande, et vous me la devez.

SOPHIE.

Vous l'avez tout entière... Ah! Charles, ah! mon ami, si tu savais ce que fait pour nous cet homme généreux!

CLARENCE.

Il le saura, Mademoiselle.

SOPHIE.

Vous aurez la bonté de le voir?

CLARENCE.

Je le verrai.

SOPHIE.

Ah! si vous daigniez encore...

CLARENCE.

Parlez, Mademoiselle...

SOPHIE.

Vous charger seul auprès de mon père...

CLARENCE.

De la rupture, Mademoiselle? je m'en chargerai; vous jouirez d'un bonheur que ne précédera aucun nuage; je les écarterai de vous : ces beaux yeux ne sont pas faits pour les larmes.

SOPHIE.

J'entends mon père; je vous laisse avec

lui ; tâchez de vaincre son obstination ; mon repos, mon bonheur, ma vie, tout est entre vos mains.

(Elle entre dans un cabinet.)

SCÈNE V.

CLARENCE, DONALSON.

DONALSON.

Ah ! mon cher Clarence, apprenez le plus grand des malheurs.

CLARENCE.

Qu'est-ce, mon ami ? Comme vous voilà agité !

DONALSON.

Cette lettre m'apprend que le navire sur lequel nous avions chargé notre fortune a naufragé sur les côtes du duché de Suffolk, au cap d'Oxford, et que tout ce qu'il portait a été englouti par les flots.

CLARENCE.

Ah ! Dieu !...

DONALSON.

Jugez de ma position ; ce château est tout ce qui me reste, et je vais être obligé de le vendre pour payer les cinquante mille francs de lettres de change que j'ai acceptées à Gênes, et qui vont échoir dans quelques jours.

et pour rembourser le fermier Edmond des sommes qu'il a avancées pour me conserver cette dernière ressource.

CLARENCE.

Eh bien ! mon ami, en vous résignant à la stricte médiocrité, il vous restera encore de quoi subsister.

DONALSON.

Mais ma fille, mais vous, mon ami.

CLARENCE.

Ne vous occupez pas de moi. Quant à votre fille... elle ne saurait... Je ne puis...

DONALSON.

Que dites-vous ?

CLARENCE.

Ce que M. Botte m'a appris...

DONALSON.

Ce n'est pas de cet homme-là qu'il s'agit, c'est de vous.

CLARENCE.

Je pense que ce qu'il a dit est très-raisonnable, très-bien senti

DONALSON.

Très-impertinent, très-absurde.

CLARENCE.

Vous savez combien je vous aime.

DONALSON.

Vous me l'avez prouvé.

CLARENCE.

Croyez-vous que le titre de votre gendre ajoute quelque chose à mes sentimens pour vous?

DONALSON.

Je vous entends, Monsieur. Je vous observerai seulement que c'est lorsque j'étais riche, lorsque la main de ma fille assurait votre fortune, que vous pouviez la refuser avec décence, et c'est alors que vous avez reçu avec transport la proposition de vous unir avec elle.

CLARENCE.

L'observation est aussi forte qu'outrageante, et je vais y répondre avec le ménagement que je dois à votre âge et à l'amitié.

DONALSON.

L'amitié, dites-vous? vous pouvez l'invoquer encore?

CLARENCE.

Je n'en ai pas perdu le droit; écoutez-moi, de grâce: les qualités de mademoiselle Donalson, sa position intéressante, tout m'attirait vers elle; mais M. Botte m'a éclairé, il a dissipé une illusion qui pouvait me rendre le plus malheureux des hommes; et, avant que vous m'eussiez appris l'affreuse nouvelle de la

DONALSON.

Je me respecte trop pour suivre un pareil exemple, et ma fille n'étant point à lui ne serait à personne.

M. BOTTE.

Vous êtes bien l'homme le plus entêté, le plus déraisonnable, le plus...

DONALSON.

Et vous, le plus emporté, le plus bizarre...

M. BOTTE.

Trop heureux, Monsieur, que vous n'ayez que ce reproche à me faire : je vous dispense, moi, de ceux que vous méritez. J'ai été vif toute ma vie; citez-moi dans le cours de cinquante ans un trait dont j'aie à rougir, et puisqu'il faut que je me vante, vous devez savoir que le sacrifice le plus pénible ne coûte rien à ma probité. Souvenez-vous, Monsieur, que mon neveu était mourant lorsque j'ai forcé mademoiselle Donalson à ployer sous l'autorité paternelle.

DONALSON.

Je suis loin, Monsieur; de vous contester une probité reconnue de toute l'Europe, et dont j'ai eu des preuves. Mon engagement avec Clarence est le seul obstacle que je puisse opposer à votre proposition; mais tous les trésors de l'univers ne me feraient point oublier qu'il a ma parole et que je lui dois la vie.

M. BOTTE.

Mais je vous offre les moyens de vous acquitter envers lui.

DONALSON.

Le croyez-vous capable d'accepter des bienfaits de la main de son rival?

M. BOTTE.

Eh bien! puisqu'il est décidé que vous avez résolu le malheur de votre fille, je vous dis adieu, adieu jusqu'à l'éternité: je pars à l'instant avec mon neveu, je le tire d'un pays où le chagrin lui ôterait immanquablement la vie, je fais avec lui le tour de l'Europe pour le guérir de son amour; et si je rencontre une seconde Sophie, ce qui n'est pas très-probable, mais qui n'est pas absolument impossible, je la lui fais épouser, et je reviens m'établir à côté de vous, pour vous rendre témoin de son bonheur et vous faire enrager.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, CLARENCE.

CLARENCE.

Venez, homme généreux, venez m'aider à fléchir ce père cruel.

M. BOTTE.

Que venez-vous faire ici, mon neveu?

DONALSON.

Le neveu de M. Botte et Clarence ensemble!

CLARENCE.

Oui, Monsieur, et pour ne plus se quitter.

DONALSON.

Qu'entends-je!

CLARENCE.

Je ne saurais goûter un bonheur qui fait répandre des larmes. J'ai cédé à M. Mortimer mes prétentions à la main de mademoiselle Donalson, et j'ai senti qu'il était moins glorieux de triompher d'un rival que de trouver un véritable ami.

M. BOTTE.

Je le disais bien, moi, qu'avec une figure comme celle-là on doit être sensible et généreux.

CLARENCE.

Sans M. Charles, je fuyais ces lieux où j'avais apporté la tristesse et les pleurs.

DONALSON.

Vous me quittiez, Clarence?

CLARENCE.

Je m'éloignais, peut-être pour toujours... c'est lui qui m'a ramené près de vous... et si vous m'aimez encore, vous lui devez de la reconnaissance.

DONALSON.

Beaucoup, je l'avoue...

M. BOTTÉ.

Serez-vous le seul, père obstiné, qui ne ferez rien pour votre conscience ?

CLARENCE.

Donalson, mon ami !

CHARLES.

Laissez-vous fléchir !

DONALSON, à Charles.

Jeune homme, je voudrais pouvoir récompenser le service que vous m'avez rendu en me conservant mon ami, mais...

M. BOTTÉ.

Toujours des mais, Monsieur.

CLARENCE.

Au nom de l'amitié ! je l'invoque pour la dernière fois...

DONALSON.

Je ne puis...

CHARLES.

M. Donalson... je me jette à vos pieds...

M. BOTTÉ, le retenant.

Arrêtez, mon neveu; je ne souffrirai pas que vous vous humiliez davantage, parce qu'il plaît à Monsieur d'être entêté et de faire le malheur de tout ce qui l'entoure... S'il n'est pas las d'opposer des refus à vos prières, vous devez être las de le prier; tant pis pour lui s'il n'a pas l'esprit d'accepter une alliance qui

l'honore; tant pis pour lui s'il ne sait pas ce qu'il fait, si son cœur est dur, froid, insensible. Partons, Monsieur, partons.

CHARLES.

Mais, mon oncle, on pourrait l'attendrir.

M. BOTTE.

L'attendrir! impossible... Partons, Monsieur, partons, ou par la corbleu!

(Ils s'éloignent.)

CLARENCE.

Donalson...

M. BOTTE, revenant sur ses pas.

Un moment... M. Donalson, vous allez me devoir deux mille guinées; les effets sont en mes mains, vous ne pouvez pas me payer?

DONALSON.

J'espère que vous voudrez bien attendre...

M. BOTTE.

Non, Monsieur, je n'attendrai pas... Mais on pourroit vous inquiéter.... voilà vos lettres de change. (*Il les déchire et les lui rend.*) Partons, mon neveu.

DONALSON.

Que faites-vous, Monsieur?

M. BOTTE.

Je déchire ce qui m'appartient... Adieu, lord Donalson... Si vous êtes malheureux, si vous avez besoin de moi, mon château ne

change pas de place, et je suis toujours monsieur Botte. Partons, mon neveu, partons....

DONALSON.

Arrêtez... Ah! c'en est trop! je ne serais pas un homme si je vous résistais plus longtems... Sophie! Sophie!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

DONALSON.

Ma fille, embrassez votre époux.

(Il la jette dans les bras de Charles.)

SOPHIE.

Charles!

CHARLES.

Sophie!

SOPHIE.

Mon père, est-il bien vrai?

DONALSON.

Oui, mes enfans, j'ai cédé au plus bizarre, mais au plus généreux des hommes; soyez unis, soyez heureux, et remerciez M. Botte de votre bonheur.

M. BOTTE.

Je l'avais bien dit, moi, je veux que ce

mariage se fasse, et, corbleu! il se fera. Le voilà fait, j'espère.

SOPHIE.

Ah! Monsieur!

CHARLES.

Mon oncle! mon cher oncle!

M. BOTTE.

Taisez-vous, Monsieur, et commencez par remercier ce brave jeune homme, qui a renoncé à une fille charmante, parce que vous aviez eu la maladresse d'en devenir amoureux avant lui.

CHARLES.

Cher Clarence, je vous dois la moitié de mon bonheur.

CLARENCE.

J'en jouirai en le partageant.

DONALSON.

J'espère que vous ne songerez plus à quitter votre duel?

M. BOTTE.

Il n'est plus question de cela; personne ne se quittera; je placerai sir Clarence comme il le mérite; lord Donalson voudra bien partager mon château et ma fortune, mon neveu rendra sa femme heureuse; ils vivront près de nous, ils auront des enfans que nous élèverons, si bon leur semble. Nous rirons le

plus souvent possible ; je gronderai de tems en tems pour n'en pas perdre l'habitude, je serai bourru, mais on m'aimera, et je prouverai que les torts du caractère n'étouffent pas les qualités du cœur.

FIN DE M. BOTTE.

PIERRE.

Il m'en faut avec ces gens-là, je vous en réponds. Si l'on n'était pas ainsi à les surveiller, le moment arriverait, et rien ne serait prêt.

DUMONT.

Je t'ai donné mes pleins pouvoirs; ne néglige rien; ne ménage point la cave surtout! je veux aujourd'hui que les violons, l'amour, le vin vieux et le bonheur mettent tout le monde dans l'ivresse.

CHARLES, à Dumont.

Que de bonté! (*A Pierre.*) Tous ces préparatifs te causent bien du tracas, bien de la peine, à toi, mon pauvre Pierre?

PIERRE.

Bon! laissez donc: le mouvement est utile à ma santé. Et d'ailleurs, pour d'aussi bons maîtres, il n'est rien qu'on ne fasse. Eh ben! M. Charles, le voilà donc arrivé ce fameux jour! C'est aujourd'hui que M. Germeuil vous amène votre prétendue, mam'selle Clémentine?

CHARLES.

Hélas!

PIERRE.

Comment diable! à la veille d'épouser celle que vous aimez, vous paraissez triste, inquiet?

CHARLES

Moi, mon ami, point du tout.

PERSONNAGES.

MARIE, pauvre femme.
DUMONT, aubergiste.
CHARLES, son fils adoptif.
GERMEUIL, cultivateur.
CLÉMENTINE, sa fille.
RÉMOND, ancien camarade.
BERTRAND, ancien camarade.
PIERRE, garçon d'auberge.
ROGER, brigadier de dragons.
UN GARÇON D'AUBERGE.
UN NOTAIRE.
PAYSANS DES DEUX SEXES.
DRAGONS.

La scène se passe à l'auberge des Adrets, sur la route de Grenoble à Chambéry.

ses traits la joie que doit lui causer l'heureux événement qui se prépare?

CHARLES.

Ah! lorsque M. Germeuil connaîtra le fatal secret que vous m'avez révélé, voudra-t-il encore consentir à mon mariage avec sa fille?

DUMONT.

D'abord il ne pourrait pas se conclure sans cette confidence que j'ai peut-être un peu tardé à faire; mais ensuite Germeuil est trop juste, trop sensé pour partager un préjugé funeste; il n'en continuera pas moins à reconnaître en toi l'amant aimé de sa Clémentine, et le vertueux fils de son ancien ami.

CHARLES.

Oh! oui, votre fils, ce titre m'est bien doux; mais vous avez détruit mon bonheur en m'apprenant...

DUMONT.

Je le devais. Il était bien naturel qu'à toi d'abord je fisse part d'un secret qui t'intéresse si vivement.

CHARLES.

Puisse-t-il ne pas causer mon malheur!

DUMONT.

Plus de confiance, mon Charles. Quel autre conviendra mieux pour gendre à Germeuil? En te mariant je te cède mon auberge. Tu es jeune, actif, plein d'honneur: la dot que

t'apportera Clémentine ne peut manquer de fructifier entre tes mains. Va, mon vieil ami désire trop le bonheur de sa fille pour ne pas consentir à cette union.

CHARLES.

Que le Ciel réalise votre espoir!

(On entend le bruit d'une voiture.)

DUMONT.

Mais qu'entends-je? Serait-ce déjà nos voyageurs? Oui, je reconnais la carriole.

CHARLES, qui a été regarder.

Ce sont eux, c'est Clémentine.

DUMONT.

Holà! Pierre, Jacques, François, accourez!

CHARLES, à part.

Dans un moment mon sort sera décidé.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE, GARÇONS D'AUBERGE, GERMEUIL, CLÉMENTINE.

(La carriole arrive derrière la haie qui est au fond du théâtre, et s'arrête. Germeuil et sa fille descendent. Cette dernière reste dans le fond pendant que les garçons d'auberge retirent les paquets et les cartons qui sont dans la carriole, Charles reste près de Clémentine.)

GERMEUIL, à Dumont.

Bonjour, mon ami : tu ne nous attendais pas sitôt, n'est-ce pas? Que veux-tu, Clémentine n'y tenait plus. Je crois que pour arriver plus matin, elle m'aurait volontiers fait passer la nuit.

DUMONT.

A la vieille d'une noce on a tant de choses à se dire! Nous connaissons cela, mon ami : nous avons passé par là.

GERMEUIL.

Il n'y a pas jusqu'à ma petite jument Cocotte qui semblait sentir qu'elle nous conduisait à une fête.

DUMONT.

Mais que font-ils donc là-bas?

GERMEUIL.

Eh! le débarquement des toilettes ! Ton auberge ne sera pas assez grande pour contenir les cartons que nous apportons. Je ne suis pas fâché que ce soit une affaire finie ! En vérité je ne sais pas comment la tête d'une femme peut résister aux apprêts d'une noce.

CLÉMENTINE, aux garçons.

Prenez garde de chiffonner ces paquets; surtout ayez soin de ces cartons.

PIERRE.

Soyez tranquille, Mam'selle.

(Il entre ainsi que les autres garçons, emportant les cartons.)

GERMEUIL, à sa fille.

Allons, maintenant que les affaires sérieuses sont terminées, viendras-tu embrasser ton futur beau-père?

CLÉMENTINE, gaiment.

De tout mon cœur.

(Elle embrasse Dumont.)

GERMEUIL.

Et toi, mon Charles, que fais-tu là? Faudra-t-il te donner la permission d'embrasser ta femme?

CHARLES.

M. Germeuil, le titre d'époux de Clémentine est le plus précieux auquel mon cœur puisse aspirer; cependant l'honneur m'im-

pose la loi de ne point accepter ce titre avant que vous ayez entendu mon père. Alors vous prononcerez, si vous me croyez encore digne d'obtenir la main de votre fille.

GERMEUIL, surpris.

Que veut-il dire?

DUMONT.

Je vais te l'apprendre, pendant que Charles aidera Clémentine dans ses grands rangemens.

CLÉMENTINE.

C'est-à-dire que je ne dois point entendre...

DUMONT.

Plus tard vous saurez tout. (*A Charles.*) Conduis cette belle enfant. Je vous abandonne pour ce soir en toute propriété la petite salle du fond.

GERMEUIL.

Et ne tardez point à revenir.

(Ils entrent dans l'auberge avec les garçons.)

SCÈNE V.

DUMONT, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Nous sommes seuls! Quel est donc ce secret auquel Charles semble attacher une si grande importance?

DUMONT.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, qu'il redoutait ce funeste moment, puisque des révélations que je vais te faire dépend son sort à venir.

GERMEUIL.

Et toi aussi? Ah! çà, vous me faites trembler! explique-toi.

DUMONT.

Apprends donc ce que tout le monde ignore, et ce que je ne puis te cacher en ce jour: Charles n'est pas mon fils?

GERMEUIL.

Charles, dis-tu, n'est pas ton fils?

DUMONT.

Non, mon ami. Il y a dix-huit à dix-neuf ans, j'étais à Grenoble alors, j'eus le malheur de perdre à la fois une épouse chérie et un fils qu'elle venait de mettre au jour. Désespéré de ce coup terrible, je me rendais chez un parent, lorsque dans une auberge où je m'arrêtai, je vis la foule rassemblée autour d'un enfant. Il avait été déposé entre les mains de l'aubergiste par une pauvre femme, qui depuis ne l'était pas venu reprendre. Je jetai les yeux sur cet enfant que tout le monde repoussait, et séduit par l'idée d'attacher à ma vieillesse un être sensible, qui me devrait tout, je le pris d'abord sous ma protection...

GERMEUIL.

Sans t'informer ?...

DUMONT.

D'après le rapport de quelques cavaliers qu'on avait mis sur les traces de la mère, cette infortunée détenue dans les prisons de Grenoble, sans doute pour quelques mauvaises actions, mais que l'on traitait avec moins de rigueur que les autres prisonniers à cause de son état, avait trouvé le moyen de tromper la vigilance de ses gardiens et s'était échappée.

GERMEUIL.

Et que devint-elle ?

DUMONT.

Je l'ignore; on ne put découvrir sa retraite. Elle sera morte de misère dans quelques pays éloignés.

GERMEUIL.

Et nul indice, nul renseignement ?...

DUMONT.

Si fait, un papier que je trouvai enveloppé dans les vêtemens donne à l'enfant le nom de Charles que je lui ai conservé; ce nom est suivi de celui de Marie et de la lettre B, qui est sans doute la première du nom de famille de sa mère. Depuis ce tems Charles a passé pour m'appartenir, et je n'ai qu'à m'applaudir d'un résolution qui, en ravissant peut-

être un infortuné au crime, m'a rendu le père du plus tendre des fils.

GERMEUIL.

Personne ici, dis-tu, ne connaît ce funeste secret....

DUMONT.

Personne.

GERMEUIL.

Et ce parent chez lequel tu t'arrêtas ?

DUMONT.

Il est mort, il y a environ douze ans.

GERMEUIL.

Je respire!... touche là mon ami.

DUMONT.

Comment, tu consens toujours ?

GERMEUIL.

Charles est toujours pour moi le fils de mon vieil ami. Qui, moi, je punirais un malheureux des fautes de sa mère ? Je lui ferais un crime de sa naissance ? Non, Charles est vertueux, si ses vertus sont dignes de notre admiration, allons nous occuper du contrat.

GERMEUIL.

Excellent homme ! digne ami ! Ah ! je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur ; mais à ce dernier trait je sens mes larmes couler.... embrassons-nous !

GERMEUIL.

Quittons cet entretien pour ne jamais le reprendre. Ce secret est mort entre nous deux. Tous les hommes, hélas! ne pensent pas comme nous, et même lorsqu'on se place au-dessus de certains préjugés, la société impose la loi de les respecter.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, elle accourt en entraînant par la main Charles, qui semble la suivre avec crainte.

Mon bon père, tout en est ordre, et mes robes n'étaient pas même chiffonnées; n'est-il pas vrai, Charles?

DUMONT, à Charles.

Eh bien! me croiras-tu, maintenant?

CHARLES.

Quoi! mon père!

GERMEUIL, lui montrant Clémentine.

Voilà ta femme.

CHARLES, vivement et avec expression.

Est-il possible! je serais assez heureux...

GERMEUIL.

Oui, mon cher ami, voilà ta femme.

CHARLES.

Ah! croyez que ma reconnaissance égalera mon bonheur.

GERMEUIL.

Allons, ne songeons qu'à nous divertir.

CLÉMENTINE.

En vérité, Messieurs, vous êtes fort aimables avec vos conversations. Allez-vous enfin me dire ce que tout cela signifie?

GERMEUIL.

Mon enfant, qu'il te suffise de savoir que la confiance que Charles vient de témoigner à ton père est une nouvelle preuve de délicatesse qui le rend encore plus digne de ton estime.

CLÉMENTINE.

Cette assurance me suffit.

DUMONT.

Ah! çà, voyons, songeons à l'essentiel. Charles, cours prévenir nos amis et tu les amèneras de suite avec toi.

CLÉMENTINE.

Pourquoi donc?

DUMONT.

Comment! pour célébrer votre arrivée en ces lieux: c'est une petite fête impromptu que nous avons préparée, en attendant la noce.

GERMEUIL.

En ce cas, nous allons entrer faire un peu de toilette; c'est que je veux que ton beau-père et ta future te fassent honneur: entends-tu, mon garçon?

CLÉMENTINE, à Charles.

Ne soyez pas long-tems absent.

CHARLES.

Dans une minute, ma Clémentine, je serai de retour.

(Charles se retire. Germeuil, Clémentine, Dumont rentrent dans l'auberge.)

SCÈNE VII.

RÉMOND, BERTRAND.

(Leurs vêtemens sont couverts de poussière; le premier porte un large bandeau noir qui, en lui couvrant un œil, lui cache une partie de la figure.)

RÉMOND.

Enfin, nous approchons de la frontière.

BERTRAND.

Le Ciel en soit béni, car depuis deux jours que nous sommes échappés des prisons de Lyon, je suis dans des transes continuelles. Ces maudits cavaliers couvrent toutes les routes; en avant, en arrière; et ils vous regardent!

RÉMOND.

Bah! la moindre chose te fait trembler comme une femme.

BERTRAND.

Oh! ça, j'avoue en toute humilité que je suis encore à cent lieues de ton impudence et de ton effronterie; tu marches tête levée, comme si tu étais le plus honnête garçon du monde, toi!

RÉMOND.

Cette assurance écarte les soupçons; et d'ailleurs qu'avons-nous donc tant à redouter? moi, ce bandeau me rend méconnaissable; nous avons fait trop grande diligence pour craindre les ordres qu'on aurait donnés de nous poursuivre; ensuite nous avons des passe-ports.

BERTRAND.

Que nous devons à mes petits talens.

RÉMOND.

Qui nous ont été fort utiles.

BERTRAND.

Sans doute; mais j'éprouve un frisson involontaire toutes les fois qu'il faut les exhiber. Ces damnés vous examinent avec un attention bien faite vraiment pour troubler une conscience qui n'est pas nette.

RÉMOND.

Il est vrai que je n'ai pu me défendre d'un

certain mouvement, lorsqu'à la dernière brigade, le sous-officier a examiné nos passe-ports quand je l'ai vu nous toiser plusieurs fois des pieds à la tête, se pencher à l'oreille de son camarade...

BERTRAND.

Oh! je n'avais point une goutte de sang dans les veines.

RÉMOND.

Eh bien! la simple apparence du trouble aurait excité ses soupçons, et qui sait où cela nous menait? J'ai fait bonne contenance, et il nous a laissé continuer notre route.

BERTRAND.

D'accord! mais, tiens, je voudrais déjà être en lieu de sûreté.

RÉMOND.

Avant peu nous aurons gagné le Piémont.

BERTRAND.

Jusque-là je ne serai point tranquille.

RÉMOND.

La chaleur est excessive; voici l'auberge dont je t'ai parlé; arrêtons-nous-y un moment pour nous rafraîchir et prendre des forces.

BERTRAND.

Y songes-tu? je te dis que c'est une imprudence!

CHARLES.

Mon père, si j'allais chercher le notaire ?

CLÉMENTINE.

Y pensez-vous, mon ami ? à Saint-Paul à l'heure qu'il est ! Songez donc qu'il y a au moins quatre lieues d'ici.

DUMONT.

Eh bien ! il prendra la carriole de Germeuil, passera la nuit là-bas, et demain matin de bonne heure ramenera le notaire avec lui.

GERMEUIL.

Fort bien imaginé !

CLÉMENTINE.

Mais ne peut-on attendre jusqu'à demain ?

GERMEUIL.

Non, non, c'est entendu ; Pierre, va mettre Cocotte à la carriole.

PIERRE.

J'y cours. A propos, M. Charles, avant de partir, voulez-vous me donner vos ordres. Où logez-vous votre monde ?

(Rémond paraît écouter avec attention.)

CHARLES.

M. Germeuil au n° 13, c'est la plus belle chambre de l'auberge. Clémentine dans la pièce au fond du corridor.

PIERRE.

Pardonnez-moi; mais c'est que, voyez-vous, là dedans nous sommes un peu embarrassés pour le moment : les apprêts d'une noce, d'un festin... Si ça vous est égal, tenez, je vous servirai sous cet arbre tout ce que vous voudrez.

RÉMOND.

Volontiers, nous le préférons.

PIERRE.

En ce cas, restez là, je reviens dans l'instant. (*A part.*) Ah! mon Dieu! ils on des drôles de mines!

(Il rentre dans l'auberge.)

SCÈNE IX.

RÉMOND, BERTRAND.

RÉMOND, qui examine les apprêts de la fête.

Mais en effet, en arrivant je n'avais pas remarqué. Tout semble ici disposé pour une fête; tant mieux, cela nous dissipera; j'aime beaucoup les noces, moi.

BERTRAND.

Si tu les aimes, que ne te mariais-tu?

RÉMOND.

Eh! c'est fait il y a beau jour.

SCÈNE XIII.

GERMEUIL, MARIE, RÉMOND, BERTRAND.

BERTRAND, à Rémond, tandis que Germeuil considère Marie.

A quoi penses-tu donc? Tu parais bien préoccupé?

RÉMOND.

Ces 12,000 fr. me trottent par la tête!

BERTRAND.

Comment! est-ce que tu voudrais?...

RÉMOND.

Je conçois un projet, suis-moi.

(Germeuil revient en scène. Ils entrent dans l'auberge.)

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, MARIE.

GERMEUIL, à part.

Oui, dans cette maison on a besoin de quelqu'un d'honnête, d'entendu; il faut voir si cette femme ferait bien l'affaire de nos jeunes gens.... Elle a passé la première jeu-

nesse.... Questionnons-la? (*Marie va pour se retirer, Germeuil l'arrête.*) Demeurez, je désire vous parler un moment.

MARIE.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

GERMEUIL.

Comment vous nommez-vous?

MARIE.

Marie.

GERMEUIL.

Marie, vos manières douces et réservées me font croire que vous n'êtes pas née pour l'état de misère dans lequel vous êtes?

MARIE.

Hélas! Monsieur, je dois le jour à d'honnêtes cultivateurs. Ils me firent donner une éducation peut-être au-dessus de mon état. Tout dans ma jeunesse semblait me présager un heureux avenir; mais il est des êtres à qui le malheur semble s'attacher, et la pauvre Marie est de ce nombre.

GERMEUIL.

La mort vous a-t-elle ravi les objets de vos affections? Aviez-vous un mari?

MARIE, avec douleur.

Un mari!... oui, Monsieur.

GERMEUIL.

Et des enfans?

MARIE.

J'eus un fils !..... Je les ai perdus, et avec eux repos, fortune, (*à part*,) et plus encore !

GERMEUIL.

Allons, Marie, consolez-vous. Le Ciel peut envoyer quelque adoucissement à vos peines.

MARIE.

Eh ! non, Monsieur; mes maux sont irréparables.

GERMEUIL.

Tout peut se réparer avec une conduite honorable et l'estime des honnêtes gens.

MARIE, laissant échapper quelques sanglots.

Hélas !

GERMEUIL.

Mes paroles semblent vous chagriner ! Grand Dieu ! seriez-vous coupable ?

MARIE, vivement.

Coupable ! Oh ! non, je suis innocente ; j'en prends le Ciel à témoin.

GERMEUIL.

Innocente ! Que voulez-vous dire ? Vous aurait-on accusée injustement ?

MARIE, avec embarras.

Monsieur...

GERMEUIL.

Expliquez-vous ?

GERMEUIL.

Où allez-vous ?

MARIE.

A Montmélian.

GERMEUIL.

Qu'allez-vous faire dans cette ville ?

MARIE.

Trop faible pour travailler aux champs, je vais me mettre en service.

GERMEUIL.

Vous avez donc à Montmélian votre famille, vos amis ?

MARIE.

Hélas ! je n'ai plus de famille ; et des amis, les malheureux en ont-ils ?

GERMEUIL.

Vous avez au moins des connaissances ?

MARIE.

Aucune.

GERMEUIL.

Mais comment, sans parens ni connaissances, espérez-vous ?...

MARIE.

Le Ciel sans doute, Monsieur, aura pitié de moi.

GERMEUIL.

Cette pauvre femme m'intéresse !

MARIE.

Mais pardon ; je m'aperçois que ma présence nuit à votre plaisir, et je vais me retirer.

GERMEUIL.

Vous ne pouvez vous remettre en route dans l'état de faiblesse où vous vous trouvez.

CHARLES.

Sans doute ; vous coucherez ici cette nuit, si toutefois mon père le permet.

DUMONT.

Comment ! n'es-tu pas le maître actuellement ? et quand même !...

MARIE.

Que de bonté !

GERMEUIL.

C'est entendu ; demain vous serez remise de vos fatigues, et vous pourrez continuer votre voyage.

CHARLES.

Pierre, tu prépareras une chambre pour cette pauvre femme ; en attendant, fais-lui servir sur cette table ce dont elle a besoin.

PIERRE.

Ça suffit.

DUMONT.

Adieu, mes enfans ; bonsoir, bonne nuit ; à demain ; nous recommencerons, entendez-vous ?

TOUS.

Bonsoir ; adieu, bonne nuit.

(Le jour commence à baisser, tout le monde fait ses adieux aux futurs époux et à leurs parens. Pendant ce tems Rémond s'approche de Marie, et la considérant avec attention, semble se rappeler où il l'a vue)

BERTRAND, s'en apercevant.

Qu'as-tu donc à examiner cette femme ?

RÉMOND.

Rien...

BERTRAND.

Cependant...

RÉMOND.

Oh ! non, c'est impossible.... Parbleu ! je serais curieux de savoir...

(Marie, plongée dans ses réflexions, n'a point pris garde à Rémond. Dumont, Germeuil et leurs enfans reviennent en scène.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES VILLAGEOIS.

GERMEUIL, revenant du fond.

Ah ! çà, mes amis, parlons un peu de nos affaires ; j'aurais voulu terminer aujourd'hui tous nos petits détails d'intérêt.

DUMONT.

Parbleu ! aujourd'hui, demain, c'est une

affaire qui ne sera pas longue, et nous n'aurons pas de difficulté ; moi, d'abord, suivant nos conventions, je cède mon établissement à Charles ; et toi tu donnes à ta fille ?...

GERMEUIL.

Douze mille francs de dot.

RÉMOND, à part.

Joli denier !

GERMEUIL.

Qui sont renfermés en bons billets de banque dans ce portefeuille.

RÉMOND, à Bertrand.

Entends-tu ?

BERTRAND.

Oui, très-bien.

(Depuis ce moment Rémond paraît préoccupé.)

GERMEUIL.

Et voilà précisément la raison pour laquelle je voudrais en avoir fini ; ce maudit portefeuille me gêne ; la crainte de le perdre.

RÉMOND.

Je lui épargnerai bien cette crainte-là, moi !

GERMEUIL.

Tandis qu'une fois le contrat signé, je remettrai à Charles la dot de sa femme, et je serai débarrassé de tout souci.

très-prudent à votre maître de partir si tard pour aller ainsi seul à quatre lieues d'ici ?

PIERRE.

Vous avez raison. Mais aussi ai-je eu la précaution de placer une bonne paire de pistolets dans l'une des poches de la carriole.

BERTRAND.

C'est différent !

RÉMOND, qui pendant ce dialogue a été retirer, sans que Pierre s'en aperçût, la clef de la porte du caveau, revient près de lui, et prend la parole comme s'il n'avait pas quitté la place.

Vous avez très-bien fait, M. Pierre ; car enfin on ne sait pas ce qui peut arriver.

PIERRE arrive à la porte du caveau.

Tiens ! la clef n'y est plus ! qui diable l'aura retirée ?

RÉMOND.

Qu'avez-vous donc ?

PIERRE.

Rien. C'est la clef de cette porte....

(Il fouille dans ses poches.)

RÉMOND.

On vous a pris une clef ?

PIERRE

Bah ! pris ! N'y á rien á voler par là ! J' la

PIERRE, qui reparaît.

Quoi? la clef?...

RÉMOND, embarrassé.

La clef!... Oui... oui... je l'ai retrouvée.

PIERRE.

Où était-elle donc?

RÉMOND se remet et lui rend la clef du caveau.

Sur cette table, la voilà.

PIERRE, s'en allant.

Bien obligé.

BERTRAND.

N'y a pas de quoi! (*Le rappelant.*) Et votre trousseau que vous oubliez là, M. Pierre.

PIERRE.

C'est vrai. Étourdi que je suis. J' va prévenir M. Charles.

(Il rentre dans l'auberge.)

SCÈNE XVII.

RÉMOND, BERTRAND.

RÉMOND.

Enfin nous la tenons!

BERTRAND.

On vient!

RÉMOND.

Silence!

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la grande salle de l'auberge des Adrets. A droite de l'acteur, un escalier qui monte à une galerie, qui traverse le théâtre dans toute sa largeur; sur cette galerie donnent les portes des chambres; ces portes sont numérotées, et le n° 13 est au milieu. A gauche de l'acteur au rez-de-chaussée au premier plan, la porte qui conduit à la cuisine; du même côté, au deuxième plan, une porte conduisant à l'extérieur. Au fond, au milieu, sous la galerie, la porte d'entrée principale. A gauche de cette porte une autre porte: c'est celle de la chambre occupée par Rémond et Bertrand.)

SCÈNE I.

RÉMOND, BERTRAND.

(Ils sortent du n° 13, et donnent tous deux des signes du plus grand effroi, ils regardent si personne ne peut les apercevoir et descendent.)

BERTRAND.

Eh! vite, regagnons notre chambre... le jour va bientôt paraître... si nous étions aperçus!

RÉMOND.

Tout le monde dort.

BERTRAND.

Es-tu bien sûr que cette femme qui couche

favorable ; quittons cette auberge, avant que M. Germeuil soit descendu : il redoublerait d'instances... Oh! non, plutôt que de me couvrir de honte et d'opprobre, fuyons ; qu'il ignore à jamais les malheurs de la pauvre Marie. Si je pouvais sortir sans faire de bruit.

(Elle va à la porte du fond qu'elle trouve fermée ; apercevant celle qui donne à l'extérieur, elle cherche à l'ouvrir. Pierre paraît sur la galerie à gauche ; il achève de s'habiller.)

SCÈNE III.

MARIE, PIERRE sur la galerie.

PIERRE.

Il fait à peine jour!... il me paraît que je me suis levé de bonne heure aujourd'hui. (*Il regarde dans la salle.*) Tiens! qui donc est là-bas ? je ne me trompe pas, c'est cette femme à qui nous avons donné l'hospitalité hier ; que diable fait-elle là ?

(Il descend doucement.)

MARIE, qui a cherché à ouvrir la porte qui donne à l'extérieur.

Je ne pourrai jamais ouvrir cette porte.

PIERRE.

Et à quoi bon l'ouvrir ?

MARIE, surprise.

Ah !

MARIE, vivement.

Elle est à moi.

PIERRE.

Ah ! ah ! il me paraît alors que vous n'êtes pas si misérable que vous en avez l'air ? (*Il rend la bourse à Marie. On entend frapper à une porte éloignée.*) Tiens ! quest-ce qui nous arrive donc si matin ? On y va, on y va.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IV.

MARIE assise, RÉMOND, BERTRAND.

BERTRAND, sortant de sa chambre.

D'où vient ce bruit ? saurait-on déjà ?...

RÉMOND.

Eh! non, poltron. (*Il aperçoit Marie.*) Eh! mais, dis donc! n'est-ce pas là cette femme...

BERTRAND.

Que tu crus reconnaître hier ? Oui, c'est elle.

RÉMOND.

Avançons. Il faut que j'éclaircisse mes soupçons.

(Ils approchent.)

MARIE, assise.

Fatale prévention qu'inspire la misère ; on croit le malheureux capable de tous les crimes!

RÉMOND, à Marie.

Vous paraissez affligée. D'où vient votre peine? (*Marie soupire sans répondre.*) Vous vous taisez; vous avez tort: quelquefois, sans le savoir, on se trouve en pays de connaissance.

MARIE, avec inquiétude

Ciel! me connaîtriez-vous?

RÉMOND.

Je ne dis pas cela! Cependant, au premier aspect, le son de votre voix, la taille, quelques traits semblaient me rappeler...

MARIE, inquiète.

Qui donc?...

RÉMOND.

Connaissez-vous Grenoble?

MARIE.

Grenoble!

RÉMOND.

Je l'habitai quelque tems... Et vous?

MARIE, indécise.

Moi?

RÉMOND.

N'y demeurâtes-vous jamais?

MARIE, embarrassée.

Il est vrai que...

RÉMOND.

C'est vrai! (*A part.*) Je ne me trompe pas.

(*Haut.*) N'y connûtes-vous pas, il y a environ dix-huit à dix-neuf ans... c'est de vieille date, un nommé Robert Macaire ?

MARIE.

Grand Dieu ! quel nom avez-vous prononcé ?

RÉMOND.

Celui de votre époux !

MARIE.

Silence ! Ne répétez pas le nom d'un monstre qui fit le malheur de ma vie.

RÉMOND.

Cela se voit tous les jours ! (*Bas.*) C'est elle ! c'est ma femme !

BERTRAND.

Ta femme ! peste soit de la rencontre ! Si elle allait te reconnaître ?

RÉMOND.

Ne crains rien.

MARIE.

Me direz-vous comment vous savez ?...

RÉMOND.

Le hasard seul... Notre liaison dura peu. C'était un assez mauvais sujet, dont, par parenthèse, le Ciel a pris soin de vous débarrasser depuis deux ans.

et de m'assurer de tous ceux qui me paraîtraient suspects.

PIERRE.

Ah ! M. Roger, dépêchez-vous de prendre ces coquins-là ? car je suis capable...

ROGER.

D'aller les arrêter toi-même ?

PIERRE.

Les arrêter ! moi ! Ah ! ben, vous ne me connaissez guère. Je vous disais que j'étais capable... (vous ne m'avez pas laissé achever) capable de ne pas pouvoir dormir de peur, tant que je les saurai dans la forêt.

ROGER.

Est-ce que tu serais poltron ?

PIERRE.

Ma foi, entre nous, je ne me crois pas trop brave.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DUMONT, CLÉMENTINE; ils descendent.

PIERRE.

Ah ! v'là not' maître et mam'selle Clémentine.

ROGER.

Bonjour, Dumont.

DUMONT.

Ah! bonjour, mon ami; vous voilà en bonne disposition ?

ROGER.

Comme vous voyez. Et vous, toujours joyeux ?

DUMONT.

Je le crois bien, vraiment; un jour de noce!

ROGER.

Comment! qui est-ce qui se marie donc ici ?

DUMONT.

Charles, mon fils, qui épouse Mademoiselle.

(Il montre Clémentine.)

ROGER.

Je lui en fais mon compliment! Où est donc le futur ? je ne l'ai pas encore vu!

DUMONT.

Il est allé à quatre lieues d'ici, chercher le notaire. Sans doute il ne tardera pas à venir.

PIERRE, en dehors.

Not' maître! not' maître! v'là M. Charles; j'aperçois la carriole.

(Dumont et Clémentine vont à la porte. Roger les suit, ainsi que les deux Cavaliers. Rémond et Bertrand profitent de ce moment pour se lever de table.)

BERTRAND, à Rémond.

Tu l'as entendu ? Nous sommes poursuivis ! nous n'avons pas de tems à perdre. Fuyons !

RÉMOND.

Regagnons d'abord notre chambre. Dans quelques instant nous appellerons Pierre, nous compterons avec lui, et nous tâcherons de partir sans être aperçus.

(Ils rentrent dans leur chambre.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, CLÉMENTINE, MARIE, ROGER, CHARLES, UN NOTAIRE, LES DEUX CAVALIERS.

ROGER, à Charles.

Allons donc, allons donc, est-ce qu'un marié doit se faire attendre ?

CHARLES.

Ce n'est pas ma faute. Nous sommes partis avant le jour ; mais les chemins de traverse sont si mauvais ! Au surplus, il paraît qu'il n'y a pas de tems de perdu, car M. Germeuil n'est pas descendu encore.

PIERRE et CLÉMENTINE.

C'est vrai !

DUMONT.

Notre ami reste tard au lit aujourd'hui !

BERTRAND.

Que le diable l'emporte avec ses dragons !

(Pierre va préparer le couvert.) .

BÉMOND, bas à Bertrand.

Tes craintes sont capables de nous trahir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROGER, DEUX DRAGONS.

PIERRE, occupé à mettre le couvert.

Ah ! M. Roger, vous avez mis vos chevaux à l'écurie ?

ROGER.

Oui, ils déjeunent. C'est notre tour maintenant. Pierre ! du jambon. (*A ses gens.*) Il est excellent ici !

PIERRE.

J' vas vous servir ça.

ROGER.

Surtout, de bon vin !

PIERRE.

Soyez donc tranquille ! Les pratiques ont du meilleur. Tenez, mettez-vous là. Vous déjeunerez avec ces Messieurs.

BERTRAND.

Peste soit des convives ! Je me serais bien passé de l'honneur !

ROGER à part, regardant Rémond et Bertrand.

J'ai vu ces gens-là quelque part, Pierre.

PIERRE.

Plaît-il ?

ROGER, bas à Pierre.

Connais-tu ces deux hommes ?

PIERRE.

Ce sont deux voyageurs qui ont passé la nuit ici.

BERTRAND.

Comme il nous examine!

ROGER.

En effet !... je les reconnais ; je les ai rencontrés hier sur la route.

PIERRE.

Ce sont de braves gens, ben honnêtes, ben tranquilles.

ROGER.

Il suffit. Il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence.

(Pierre achève de mettre le couvert.)

RÉMOND.

Je ne me trompe pas. C'est le sous-officier qui nous a si bien toisés hier, tandis que nous lui montrions nos passe-ports.

BERTRAND.

Au diable la rencontre !

DUMONT.

Ah! bonjour, mon ami; vous voilà en bonne disposition ?

ROGER.

Comme vous voyez. Et vous, toujours joyeux ?

DUMONT.

Je le crois bien, vraiment; un jour de noce!

ROGER.

Comment! qui est-ce qui se marie donc ici ?

DUMONT.

Charles, mon fils, qui épouse Mademoiselle.

(Il montre Clémentine.)

ROGER.

Je lui en fais mon compliment! Où est donc le futur ? je ne l'ai pas encore vu !

DUMONT.

Il est allé à quatre lieues d'ici, chercher le notaire. Sans doute il ne tardera pas à venir.

PIERRE, en dehors.

Not' maître! not' maître! v'là M. Charles; j'aperçois la carriole.

(Dumont et Clémentine vont à la porte. Roger les suit, ainsi que les deux Cavaliers. Rémond et Bertrand profitent de ce moment pour se lever de table.)

BERTRAND, à Rémond.

Tu l'as entendu ? Nous sommes poursuivis ! nous n'avons pas de tems à perdre. Fuyons !

RÉMOND.

Regagnons d'abord notre chambre. Dans quelques instant nous appellerons Pierre, nous compterons avec lui, et nous tâcherons de partir sans être aperçus.

(Ils rentrent dans leur chambre.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, CLÉMENTINE, MARIE, ROGER, CHARLES, UN NOTAIRE, LES DEUX CAVALIERS.

ROGER, à Charles.

Allons donc, allons donc, est-ce qu'un marié doit se faire attendre ?

CHARLES.

Ce n'est pas ma faute. Nous sommes partis avant le jour ; mais les chemins de traverse sont si mauvais ! Au surplus, il paraît qu'il n'y a pas de tems de perdu, car M. Germeuil n'est pas descendu encore.

PIERRE et CLÉMENTINE.

C'est vrai !

DUMONT.

Notre ami reste tard au lit aujourd'hui !

PIERRE, après un moment de réflexion.

Attendez... Moi j'ai des soupçons,

TOUS.

Sur qui ?

PIERRE.

Sur cette femme à qui nous avons donné l'hospitalité hier.

DUMONT.

Qui? Marie ?

PIERRE.

C'est ça!

ROGER.

N'est-ce pas une femme dont les vêtemens semblaient annoncer la misère ?

TOUS.

Précisément !

ROGER.

Je viens de la voir sortir dans l'instant; Elle se dirigeait de ce côté.

PIERRE.

M. Dumont, M. Roger, ordonnez qu'on coure sur ses traces, et qu'on la ramène ici sur-le-champ.

DUMONT.

Qui peut te faire présumer?...

PIERRE.

Je m'expliquerai plus tard; avant tout qu'on la poursuive.

ROGER, à un de ses cavaliers et aux paysans.

Ne perdez point de tems, mes amis.

(Ils sortent en courant sur les traces de Marie. De tems en tems on voit Pierre et d'autres personnes monter, descendre, et porter du secours. Dumont monte à la chambre.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN DRAGON.

ROGER, à Pierre.

Maintenant explique-toi.

PIERRE.

Volontiers ! Ce matin, à la pointe du jour, comme je sortais de ma chambre, cette femme fesait tout ses efforts pour ouvrir cette porte. En me voyant elle fut déconcertée, et puis elle répondit à mes questions d'un air... qui... enfin ça m' donna... Bien sûr que son air n'était pas naturel. Comme je l'engageais à attendre, pour s'en aller, le réveil de M. Germeuil, à qui elle avait promis de parler, elle a versé quelques larmes, et en tirant son mouchoir pour les essuyer une bourse contenant de l'or est tombée de sa poche.

TOUS.

Se peut-il !

PIERRE.

Il ya dans tout ça quelque chose qui n'est

pas clair. Une malheureuse que l'on a relevée hier mourant de besoin, sans le sou, et qui aujourd'hui a de l'or !

ROGER.

En effet ! et d'ailleurs pourquoi cet empressement à fuir cette maison ?

DUMONT.

A qui se fier désormais?

ROGER.

Il est de mon devoir de prendre sur cette affaire tous les renseignemens possibles. (*Au dragon.*) Dressez le procès-verbal. (*A Pierre.*) N'y a-t-il que cette femme qui ait passé la nuit à l'auberge.

PIERRE.

Pardonnez-moi ! nous avons encore logé deux voyageurs. Vous avez déjeuné avec eux.

DUMONT.

Qu'on les fasse venir !

PIERRE.

Ils sont sans doute dans leur chambre; je vais les chercher.

(Il va à leur chambre. Dumont, qui a été à la chambre de Germeuil, revient en scène.)

CHARLES, avec anxiété.

Eh bien ?

DUMONT.

Toujours dans le même état. Il ne donne encore aucun signe d'existence.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, RÉMOND, BERTRAND.

(Pierre frappe à leur porte.)

RÉMOND, en dedans, à Pierre.

Que voulez-vous?

PIERRE.

C'est monsieur le Maréchal-des-logis qui désirerait vous parler.

BERTRAND, bas à Rémond.

Serions-nous découverts?

RÉMOND.

Tais-toi. (*Ils descendent. A Roger.*) De quoi s'agit-il?

ROGER.

Un assassinat a été commis dans cette maison; je dois m'assurer que tous ceux qui s'y trouvent sont en règle.

RÉMOND.

C'est juste; mais qui donc a été la victime?

DUMONT.

Le malheureux Germeuil!

RÉMOND.

Quoi! ce vieillard respectable!... Ah! les auteurs d'un tel crime sont des monstres!

ROGER.

Vos passe-ports ?

RÉMOND, avec assurance.

Voici le mien.

ROGER.

Vous vous nommez ?

RÉMOND.

Rémond.

ROGER.

Où allez-vous ?

RÉMOND.

A Lausanne.

ROGER, après avoir examiné le passe-port.

Fort bien. (*A Bertrand.*) Le vôtre. (*Bertrand hésite.*) Est-ce que vous n'en avez pas ?

BERTRAND.

Pardonnez-moi.

RÉMOND, avec humeur.

Eh bien! donne-le donc, puisqu'on te le demande !

BERTRAND.

Le voici... vous l'avez déjà vu hier.

ROGER, l'examinant.

Il n'y a rien à redire à ces papiers; ils sont fort en règle.

BERTRAND, à part.

Ouf! je respire. (*A Rémond.*) Eh bien! partons-nous ?

(On entend un grand bruit en dehors.)

RÉMOND.

Nous partons, Messieurs...

ROGER.

Vous ne pouvez vous éloigner encore; jusqu'à ce que l'enquête soit terminée, personne ne peut quitter cette maison.

BERTRAND.

Aïe! aïe! aïe!

RÉMOND.

C'est juste.

PIERRE, qui a été regarder.

On ramène Marie.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

MARIE.

Au nom du Ciel! que me veut-on? (*Elle regarde autour d'elle.*) Pourquoi cet appareil?

DUMONT.

Approchez, malheureuse, et tâchez de vous disculper du crime dont on vous accuse?

MARIE.

Et de quel crime voulez-vous parler?

ROGER.

Germeuil a été assassiné.

MARIE.

Et c'est moi qu'on soupçonne?

TOUS.

Oui, vous.

RÉMOND, à part.

Heureux hasard!

MARIE.

Mon Dieu! je n'ai donc pas encore épuisé ta colère?

ROGER.

Qu'avez-vous à répondre?

MARIE.

Monsieur, j'ignore comment j'ai pu faire naître de si terribles soupçons; mais je jure devant Dieu que je suis innocente.

PIERRE.

Jurerez-vous aussi que ce matin vous ne possédiez pas de l'or?

MARIE

Je possédais ce matin, et je possède encore quatre louis qui sont renfermés dans cette bourse, que m'a donnée M. Germeuil.

ROGER.

Vous? à quel titre? pourquoi? il vous connaissait donc depuis long-tems?

MARIE.

Je le vis hier pour la première fois.

MARIE.

Je vous jure que je n'ai rien entendu.

(Joie de Bertrand et de Rémond.)

ROGER.

Est-il vrai que ce matin Pierre vous a surprise essayant d'ouvrir cette porte pour vous en aller?

MARIE.

Oui, Monsieur.

PIERRE.

Ah! ce n'était donc pas pour prendre l'air, comme vous me l'avez dit?

DUMONT.

Pourquoi cet empressement à fuir d'une maison où vous aviez été accueillie avec tant de bonté?

MARIE, embarrassée.

La crainte de gêner.

PIERRE.

Mauvaise raison; vous aviez promis à ce pauvre M. Germeuil de ne pas quitter sans lui parler.

MARIE, de même.

Il est vrai... mais je l'avais oublié.

PIERRE.

Ah! oui, et tout à l'heure l'aviez-vous encore oublié? vous étiez partie, et juste comme on s'étonnait de ne point le voir.

(Marie reste confondue.)

ROGER.

Il suffit; qu'on s'assure de cette femme.

RÉMOND et BERTRAND.

Nous sommes sauvés!

MARIE.

Grand Dieu! vous pourriez me croire capable?... (*A Dumont.*) Homme généreux, et vous, vertueux Charles, j'embrasse vos genoux! ne souffrez pas...

DUMONT, la repoussant.

Éloignez-vous! Votre présence me fait...

MARIE.

Malheureuse!

ROGER.

Votre nom?

MARIE.

Marie Beaumont.

DUMONT.

Marie Beaumont! vous vous nommez, dites-vous, Marie Beaumont?

MARIE.

Oui, Monsieur.

DUMONT.

Grand Dieu! n'avez-vous jamais eu d'enfans?

MARIE.

Hélas! j'eus un fils.

DUMONT.

Un fils!... et qu'est-il devenu?

MARIE.

Je l'ignore; un sort cruel me força de l'abandonner dans une auberge.

CHARLES.

Quel soupçon!

DUMONT.

Marie, vous avez déjà habité Grenoble?

MARIE, hésitant.

Monsieur...

DUMONT.

Ah! répondez!

CHARLES.

Répondez, je vous en conjure!

MARIE.

Eh bien! il est vrai qu'autrefois...

DUMONT.

Vous étiez détenue dans les prisons de cette ville?

MARIE.

Monsieur, vous sauriez...

DUMONT.

A cette époque aussi, comme en ce moment, vous étiez accusée?

MARIE, fondant en pleurs.

Alors comme aujourd'hui j'étais innocente.

CHARLES.

Plus de doute, c'est elle!

MARIE.

Mais pourquoi ces questions ? Cet enfant dont vous me parlez, sauriez-vous ? Oh ! je vous le demande comme une grâce, dites-moi si mon fils respire encore.

DUMONT.

Oui, pour son malheur.

MARIE.

Ne m'abusez pas ! Où est-il? que je le presse sur mon cœur !

DUMONT, à Charles qui est prêt à se trahir.

Arrête, Charles !

MARIE.

Ne le retenez pas ! laissez-le parler!

CHARLES, avec entrainement.

Ma mère !

(Marie jette un cri, et se précipite dans les bras de son fils.)

TOUS.

Sa mère !

RÉMOND, à Bertrand.

Qu'entends-je ! C'est mon fils.

DUMONT, à Charles.

Qu'as-tu fait, Charles ?

TOUS.

Sa mère ?

CHARLES.

Oui ! M. Dumont n'est pas mon père ; je ne fus jamais qu'un malheureux objet de sa pitié.

MARIE, accablant Charles de caresses.

Mon fils ! mon cher fils !

CHARLES.

Grand Dieu ! Était-ce ainsi que vous deviez me la rendre !

ROGER.

Madame, il faut me suivre ?

CHARLES.

Ah ! M. Roger ! c'est ma mère ! Avant de la livrer à la justice, laissez-moi tout employer pour connaître la vérité !

ROGER.

Je ne sais si je dois...

MARIE.

Ne craignez pas que je cherche à fuir de ces lieux, où j'ai retrouvé mon fils.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN DRAGON.

LE CAVALIER, il lui remet un ordre.

MARÉCHAL-DES-LOGIS!

(Roger prend la lettre et lit bas; et à mesure qu'il lit il regarde Rémond, Bertrand et les passe-ports qu'il tient encore. Puis il finit par parler à l'oreille du cavalier qui lui a apporté la lettre.)

BERTRAND, bas à Rémond.

Qu'est-ce que cela signifie?

RÉMOND.

Rien.

(Le cavalier sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE DRAGON.

ROGER.

ASSUREZ-VOUS de ces deux hommes.

BERTRAND.

De nous?

RÉMOND.

De quel droit?

ROGER.

Écoutez. (*Il lit.*) « Le maréchal-des-logis

DUMONT.

On sait maintenant que la bourse vous a été en effet remise par Germeuil lui-même... Mais votre départ précipité de ces lieux, après la promesse de revoir notre malheureux ami, comment le justifierez-vous ?

MARIE.

M. Germeuil, touché de ma misère, s'était offert de l'adoucir si je voulais lui faire avant tout un récit sincère de mes malheurs. Poussée par ses instances, j'avais promis... Mais je n'ai pas eu la force de m'exposer à perdre son estime en lui avouant que flétrie aux yeux de la société...

DUMONT.

Ah ! cette malheureuse circonstance n'est pas la moins aggravante !...

MARIE.

Je fus encore à cette époque victime d'une erreur, et condamnée injustement.

CHARLES.

Quoi ! ma mère...

MARIE.

Oui, mon fils, injustement. Pardonne, pour me disculper à tes yeux, je vais ajouter à tes chagrins, mais je te dois la vérité, et je te la dois tout entière. Fille unique et dans l'aisance, mes premières années furent heureuses. Hélas! qu'il dura peu ce bonheur!... Mes parens,

trompés par des dehors séduisans, donnèrent ma main à l'auteur de tes jours. Ma fortune seule avait déterminé son choix; il ne le prouva que trop à leur mort. Il se livra ouvertement aux excès les plus honteux. En quelques années il dissipa toute la fortune que je lui avais apportée, et me plongea dans la plus affreuse misère.

CHARLES ET DUMONT.

Juste Ciel!...

MARIE.

Heureuse encore s'il en fût resté là. Mais, sans moyens d'existence, tout lui sembla bon pour sortir d'embarras, et le vol... tu frémis, Charles!... oui, le vol fut sa dernière ressource. Bientôt la justice informa sur son compte. Il prit la fuite. Une visite dans sa maison découvrit plusieurs effets précieux qu'il y avait cachés à mon insu, et ta malheureuse mère, traînée devant les tribunaux... Hélas! je pardonne à mes juges; toutes les apparences étaient contre moi.

CHARLES.

Et l'auteur de tous vos maux, que devint-il? Quel fut son sort?

MARIE.

Son sort! Ah! toute ma raison se bouleverse à l'idée de te le faire connaître.

PIERRE.

Oh! il est bien là dans le pavillon, ce Robert Maclire, qui fesait le borgne tantôt, et qui avait d'aussi bons yeux que moi; et son camarade c't autre qui est si laid; i' n'est pas mal à l'ombre au fond de cette grange, dans la petite chambre grillée qui ressemble plus à un cachot qu'à toute autre chose.

ROGER, au garde.

M. Germeuil est enfin revenu du long évanouissement que la perte de son sang avait causé... Mais, frappé presque dans son sommeil, il n'a rien pu voir, reconnaître personne. Marie cependant reste libre dans la maison, à la prière de son malheureux fils... seulement qu'elle ne paraisse point au dehors.

(Il regarde encore le pavillon et la grange.)

PIERRE.

Oh! n'y a pas d' tentatives à craindre, allez.

ROGER, à un cavalier.

Vous, retournez à la porte principale, et que personne ne puisse entrer ou sortir.

(Le deuxième cavalier sort.)

PIERRE.

Eh bien! en v'là-t-il des événemens depuis hier! Un assassinat, qui, un peu plus, changeait la noce en enterrement; deux honnêtes gens qui sont des coquins! Qui diable, aussi, se serait douté que c'te mam'selle Marie...

Avec tout ça, si elle était innocente, ça s'rait tout de même bien mal à moi.

ROGER.

Tout ceci s'éclaircira; maintenant je vais achever mon procès-verbal.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PIERRE

Voyez un peu comme on est trompé; moi qui avais tant de confiance en ces... C'est fort heureux qu'ils ne nous aient rien volé. En quelque sorte même, c'est très-bien de leur part: car s'ils avaient voulu... enfin hier n'ont-ils pas eu pendant quelques minutes entre les mains le trousseau de toutes les doubles clefs de la maison? Bien certainement il leur eût été facile d'en escamoter... et pendant que nous dormions... Eh! mais... quelle idée... La clef de la chambre de M. Germeuil a disparu!... si c'était!.., des gens comme ça, c'est capable de tout... et moi qui ai accusé!... Ah! mon Dieu!.., mais avant de parler faut s'assurer.

SCÈNE III.

PIERRE, CHARLES, DUMONT.

PIERRE.

V'la ce pauvre M. Charles avec son père,

qui n'est plus son père... a-t-il l'air triste! Eh bien! M. Dumont, et ce pauvre M. Germeuil?

DUMONT.

Le médecin a une lueur d'espoir... on pense que la vue de sa fille lui fera du bien. Il a demandé à la voir. Elle est maintenant près de lui.

PIERRE.

Pauvre cher homme! pourvu qu'il en revienne.

DUMONT.

Si quelqu'un nous demandait, nous restons pour respirer un moment...

PIERRE, à Dumont.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Je vais en même tems éclaircir mes doutes.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT.

Charles, je t'en conjure, ne te livre point à ce sombre désespoir.

CHARLES.

Ah! Monsieur, qu'exigez-vous de moi?

DUMONT.

Monsieur!... quel est ce titre? ne suis-je donc pas ton père?

CHARLES.

Ai-je encore le droit de vous appeler ainsi?

DUMONT.

Tu l'auras toujours.

CHARLES.

Ciel impitoyable, qui ne m'a rendu ma mère que pour me ravir au même instant tout ce qui pouvait m'attacher à la vie!

DUMONT.

Mon enfant, allons, du courage, toute espérance n'est pas perdue.

CHARLES.

Mon cœur se refuse à l'horrible pensée de croire ma mère coupable. Mais comment prouvera-t-elle son innocence? Allez, mon père, mon destin est marqué. Né au sein du malheur, j'y dois traîner le reste de mes jours; repoussez loin de vous un infortuné, abandonnez le malheureux Charles.

DUMONT.

Que je t'abandonne! tu peux m'en croire capable!... Non, quel que soit le sort qui t'est réservé, je le partagerai. Charles, voilà Clémentine; garde-toi d'ajouter à sa douleur par l'excès de la tienne!

PERSONNAGES.

DORFEUIL, banquier.
PIERRE BONNARD, commissionnaire.
MARGUERITE, sa femme.
JEANNETTE, sa fille.
MARCELIN, son fils.
PAUL DE VALMONT, amant de Jeannette.
ANDRÉ, porteur d'eau, ami de Pierre.
RICHARD, propriétaire.
MAURICE, son domestique.
FIRMIN, valet de chambre de Dorfeuil.
UN COMMISSAIRE.
UN SERGENT.
UN PORT.
UN AUVERGNAT.
UNE MARCHANDE DE CHANSONS.
PEUPLE.
SOLDATS.

La scène se passe à Paris en 1780, au premier acte dans un faubourg; au second acte à la barrière de Reuilly; au troisième dans le jardin de la maison de Dorfeuil.

Toutes les indications de droite et de gauche que l'on trouvera dans le cours de la pièce sont censées prises du parterre; les personnages sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène.

CLÉMENTINE.

Écoutez-moi. Ce n'est point pour ajouter à votre désespoir qu'il m'envoie.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

MARIE, à part.

Ciel! Clémentine et mon fils!...

CLÉMENTINE, à Charles.

Il n'est malheureusement que trop probable que celle à qui vous devez l'existence...

MARIE, à part.

Affreuse persuasion!

CLÉMENTINE.

Cependant, c'est votre mère, Charles; il est de votre devoir de la dérober au châtiment... Vous le devez, pour votre propre honneur, pour celui de l'homme généreux qui vous a tenu lieu de père, pour nous tous enfin...

MARIE, à part.

Qu'entends-je?

CLÉMENTINE.

Facilitez-lui les moyens de fuir de ces lieux. Par vos prières et les miennes, nous avons obtenu qu'elle ne fût point enfermée; profitez sans hésiter de cette grâce pour la sauver.

JEANNETTE, continuant l'air.

Dans sa détresse,
Il intéresse
Seigneur puissant,
Qui laisse en mourant sa richesse
Au pauvre enfant.

MARCELIN.

C'est bien vrai, n'est-ce pas ?

JEANNETTE.

Le pauvre enfant
Dans son village,
Heureux et sage,
Revient content;
Son héritage
Fut le partage
De l'indigent.
Bons cœurs, bénissez d'âge en âge
Le pauvre enfant.

MARCELIN, à part.

Du pauvre enfant !

JEANNETTE, reprenant son ouvrage.

Allons, je ne le verrai pas aujourd'hui.

(Elle soupire.)

MARCELIN.

Notre voisin Paul, pas vrai ? Laisse donc, je l'attends aussi, moi. J'espère bien qu'il aura tourné le joli sabot qu'il m'a promis.

MARIE.

Charles, je suis innocente, et l'aspect même du châtiment réservé aux coupables ne saurait m'épouvanter: j'en atteste ce Dieu pour qui seul il n'est rien de caché; ma conscience est pure. Généreuse fille, daignez en croire mes larmes, je suis innocente.

CLÉMENTINE, avec un sentiment d'horreur.

Laissez-moi.

MARIE.

Autant qu'infortunée!

CLÉMENTINE.

Je ne puis supporter sa vue. Charles! Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DUMONT, CHARLES, MARIE.

DUMONT.

Marie, innocente ou coupable, dites enfin...

MARIE.

Je n'ai qu'un mot à dire, et je ne cesserai de le répéter jusqu'à ma dernière heure: je suis innocente. J'étais loin de m'attendre que les bienfaits d'un homme compatissant prêteraient contre moi d'aussi cruelles armes.

JEANNETTE.

Qu'allez-vous faire ?

PAUL.

Il le faut.

(Il s'avance vers Pierre.)

JEANNETTE.

Non.

(Elle veut le retenir.)

PIERRE.

Eh bien! qu'avez-vous donc, tous deux?

JEANNETTE, avec embarras.

Rien, rien, mon père; c'est que...

PAUL, vivement.

Mon cher M. Pierre, je voudrais vous parler.

PIERRE, après un moment de réflexion, avec bonté.

Ah!... pour vous, pour elle, n'est-ce pas?

PAUL.

Pour toute la famille.

PIERRE.

Oui, vous avez raison, cela nous intéresse tous.

PAUL, à part.

Que veut-il dire?... Croirait-il?

PIERRE.

L'établissement de Jeannette ramenerait

trompés par des dehors séduisans, donnèrent ma main à l'auteur de tes jours. Ma fortune seule avait déterminé son choix; il ne le prouva que trop à leur mort. Il se livra ouvertement aux excès les plus honteux. En quelques années il dissipa toute la fortune que je lui avais apportée, et me plongea dans la plus affreuse misère.

CHARLES ET DUMONT.

Juste Ciel!...

MARIE.

Heureuse encore s'il en fût resté là. Mais, sans moyens d'existence, tout lui sembla bon pour sortir d'embarras, et le vol... tu frémis, Charles!... oui, le vol fut sa dernière ressource. Bientôt la justice informa sur son compte. Il prit la fuite. Une visite dans sa maison découvrit plusieurs effets précieux qu'il y avait cachés à mon insu, et ta malheureuse mère, traînée devant les tribunaux... Hélas! je pardonne à mes juges; toutes les apparences étaient contre moi.

CHARLES.

Et l'auteur de tous vos maux, que devint-il? Quel fut son sort?

MARIE.

Son sort! Ah! toute ma raison se bouleverse à l'idée de te le faire connaître.

JEANNETTE, à part.

Doux espoir !

PIERRE.

J'y penserai. Jusque-là, soyez toujours le même, n'oubliez jamais que cette enfant fait toute ma consolation.

PAUL, avec ame.

Jamais, ah ! jamais...

PIERRE embrasse Jeannette.

Bonne fille ! quand te verrai-je heureuse ?

JEANNETTE.

Près de mon père, je le serai toujours.

PIERRE.

Allons, je vais trouver André; il aura peut-être quelques commissions à me procurer. A propos, Jeannette, passe de suite chez notre propriétaire.

PAUL, étonné.

M. Richard ?

PIERRE, à Paul.

Oui, il l'a fait demander deux fois hier pendant qu'elle était sortie.

JEANNETTE, à part.

Si j'osais...

PIERRE.

C'est sans doute pour de l'ouvrage : dépêche-toi.

(Il va prendre son chapeau.)

PAUL, bas à Jeannette qui se dispose à partir.

Quoi ! Jeannette, vous y allez ?

PIERRE, revenant.

Mon ami, rendez-moi le service de rester un moment; s'il venait quelqu'un, vous feriez attendre... Elle ne tardera pas à remonter... Au revoir.

(Il lui tend la main, et va prendre son bâton.)

PAUL.

Sans adieu. (*A Jeannette.*) Je me contiens : mais je compterai les minutes.

JEANNETTE, à demi-voix.

Je voudrais être revenue. (*Haut.*) Allons, Marcelin.

(Elle lui donne la main; ils sortent ainsi que Pierre.)

SCÈNE V.

PAUL.

Je n'ai pu dire un mot ! L'erreur de Pierre n'est-elle pas naturelle ? Devait-il penser autrement de mes soins, de mes assiduités ? J'aime, j'aime éperdument, et je ne peux me livrer sans honte ou sans crime à la passion qui m'entraîne. Charmante fille, il faut te fuir. Te fuir ! quand ton ame abusée se nourrit des plus douces espérances ! Non je ne serai point un barbare ; je ne t'abandonnerai point

garçon, et puisque je le trouve sous ma main...

FIRMIN.

Oui, Monsieur; allons, [Maurice, nous renouvellerons connaissance.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

DORFEUIL, PAUL.

DORFEUIL, examinant Paul et le local.

Je ne reviens pas de ma surprise!... Le lieu, le travestissement.

PAUL.

Dorfeuil, bientôt vous serez instruit!...

DORFEUIL.

De suite, ma voiture est en bas... Venez.

PAUL, avec embarras.

Je ne puis maintenant, mais je vous jure que dans une heure...

DORFEUIL.

Valmont, vous m'affligez; oui, je vous l'avouerai, je ne puis m'expliquer votre étrange conduite.

PAUL.

Mon cher Dorfeuil, de l'indulgence; il s'agit d'une aventure...

MARIE, l'arrêtant avec effroi.

Charles, ne te prépare pas des regrets éternels...

CHARLES.

Je ne puis comprendre...

MARIE

Tu sauras tout. (*Elle les amène mystérieusement sur le devant de la scène.*) Mais avant, fais que je puisse entretenir un moment sans témoin celui dont la vue m'a causé tant d'effroi, et... (*Tous trois font un geste très-marqué de surprise.*) Promets-moi, jurez tous que pendant ce tems vous garderez le silence sur sa culpabilité...

CHARLES.

Que je promette...

MARIE.

Je l'exige, mon fils!... vous hésitez! (*A Charles.*) Mon fils...

DUMONT.

Que penser?...

MARIE.

Eh! Monsieur, je vous en supplie, cédez à ma prière, il y va de l'honneur et de la vie peut-être de celui à qui vous avez daigné accorder le nom de fils.

DUMONT.

Mais je ne puis sans vous compromettre vous laisser seule avec ce misérable.

PIERRE.

Il n'y a rien à craindre ; M. Roger a placé autour de la maison ses dragons, et s'il voulait s'échapper, son affaire serait bientôt faite.

DUMONT.

Si M. Roger... Mais il a la clef; comment faire?

PIERRE.

Ah! diable! attendez... j'ai encore le trousseau de clefs sur moi. (*Il cherche.*) Tenez, la voici.

MARIE.

Donnez.

CHARLES.

Quoi! vous allez vous exposer seule avec un pareil homme?

MARIE.

Eh! qu'ai-je à craindre encore?...

DUMONT.

N'importe, nous restons ici près; et s'il fait la moindre violence... un seul cri, c'en est fait de lui...

PIERRE.

Le plus essentiel est d'empêcher M. Roger et ses dragons d'approcher d'ici. Quant à moi, qui ne suis pas du tout curieux de me trouver face à face avec ce vilain homme, je vais me mettre aux aguets. (*A part.*) Mais du côté de

l'attachement de ma sœur tout ce que vous avez perdu ; elle vous nommera son époux, comme depuis long-tems mon cœur vous a nommé mon frère.

DORFEUIL.

Et tous mes vœux seront remplis! .. le meilleur de mes amis va se disposer à me suivre!

PAUL, fortement.

Oui!,.. (*Hésitant.*) J'accomplirai le plus pénible des sacrifices.

DORFEUIL.

L'amitié vous en tiendra compte.

PAUL.

Je vous ouvrirai mon cœur... vous me plaindrez, Dorfeuil; mais c'est assez, vous avez ma parole.

DORFEUIL.

Je me rends à l'hôtel, et dans une heure?...

PAUL.

Comptez sur moi. (*A part.*) Jeannette!... il faut donc t'abandonner!

DORFEUIL, le regardant avec compassion.

Il paraît douloureusement affecté!... Je m'y perds.

PAUL, revenant de son abattement.

Mais ne puis-je au moins?... Oui... pensée consolante! Courons tracer à la hâte un écrit

RÉMOND.

Est-ce pour m'adresser des reproches que je vous vois encore?

MARIE.

Vous n'entendez pas tous ceux que vous méritez.

RÉMOND.

C'est bien à vous à me parler de la sorte.

MARIE.

Grand Dieu! n'était-ce donc pas assez qu'une fois j'eusse porté la peine due à vos méchantes actions, vous voulez encore rejeter sur moi le plus noir des forfaits? Le Ciel n'a pas permis un tel excès d'horreur!

RÉMOND.

Qu'est-ce à dire?

MARIE.

Les véritables assassins sont connus.

RÉMOND.

Connus!

MARIE.

Oui, et votre trouble en ce moment me prouve qu'on ne s'est point trompé.

RÉMOND, froidement.

Qui soupçonne-t-on?

MARIE.

Robert Macaire.

DORFEUIL, de même.

Ah!... je comprends tout maintenant. Quoi! vous auriez pu?...

PAUL, de même.

Arrêtez. (*Haut.*) Je vous promets, Monsieur, que dans une heure je serai chez vous. Je suis bien fâché de la peine que vous avez prise.

DORFEUIL, sortant.

Dans une heure?

(Il salue Jeannette avec bienveillance et émotion.)

SCÈNE X.

PAUL, JEANNETTE.

JEANNETTE, à part.

Quel est donc ce Monsieur? Comme il m'a regardée!

PAUL.

Un banquier pour qui j'ai travaillé, et qui me promet de l'ouvrage; je vais le conduire jusqu'à sa voiture, et je reviens. (*A part.*) Que je la voie encore; que je remette entre ses mains le titre qui doit assurer son tence, je serai plus tranquille.

(Lorsque Dorfeuil est sorti, la porte de doit être restée ouverte, de façon qu'on entrer chez lui, en face, sur le mê

PAUL.

Appelez-moi toujours de ce nom qui me devient si cher.

JEANNETTE.

Je tâcherai de l'oublier.

PAUL.

Non, jamais!

JEANNETTE.

Que va penser M. Richard?

PAUL.

Je réponds de son silence.

JEANNETTE.

Et maintenant qu'oserai-je espérer sans honte! je ne suis qu'une pauvre fille. Ne songez plus à la triste Jeannette. Vous êtes né pour les richesses; elle, pour la pauvreté.

(Elle essuie ses larmes.)

PAUL.

Pauvre?... non, tenez, à l'instant même, je venais vous tout découvrir, et remettre en vos mains ce contrat qui vous assure...

JEANNETTE.

Un contrat!.... de M. de Valmont?.... à quel titre? dans quel espoir? Ah! de Paul, du simple artisan, ami de mon choix, j'aurais pu accepter des secours pour mes parens; mais...

PAUL.

C'est toujours Paul qui vous offre...

MARIE.

Jusqu'à ce moment je n'ai pu me résoudre à lui faire ce funeste aveu.

RÉMOND.

Je m'en charge.

MARIE.

Ah! comblez mes vœux, et je vous pardonne tous les tourmens que je vous dois !

RÉMOND.

C'est bon, c'est bon, je l'attends.

MARIE.

Grand Dieu ! fais pénétrer le repentir dans son ame perverse.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

RÉMOND.

Oui, cette circonstance imprévue peut amener à des recherches... alors je n'aurais plus à craindre... seulement la prison... et ma tête !... tandis que le moyen offert me soustrait à toute poursuite .. Mais Bertrand ? ma foi, Bertrand paiera pour nous deux, c'est un parti pris.

SCÈNE XII.

RÉMOND, assis, BERTRAND, au rez-de-chaussée du bâtiment à droite, à travers une fenêtre grillée. On voit au fond Marie qui parle à Dumont et à Charles, Charles se détache; il approche lentement, tandis que Bertrand dit les mots suivans:

BERTRAND.

Ah! ah! cette fenêtre donne sur la cour!... (*Il secoue la grille.*) Ces barreaux tiennent... plus que la porte que j'ai décrochée... Il serait vraiment fâcheux de s'arrêter en si bon chemin!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, à Rémond.

Vous désirez me parler, m'a-t-on dit; que me voulez-vous?

BERTRAND, à part.

On parle... écoutons!...

RÉMOND, à Charles.

Ma demande a dû vous surprendre?

BERTRAND, de même.

Rémond libre avec Charles!...

RÉMOND.

La prévention défavorable qu'inspire un homme que la fatalité seule ; cependant...

CHARLES.

Ne cherchez point à vous justifier à mes yeux, je ne suis point votre juge...

RÉMOND.

Dans un moment peut-être vous changerez de langage !

CHARLES

Moi !...

RÉMOND.

Oui, toi.

CHARLES.

Ce ton,..

RÉMOND.

Me convient... Demeure... Écoute, et songe que la vie de ta mère est entre mes mains.

CHARLES.

De ma mère !... (*A part.*) Il me fait frémir !

BERTRAND, à part.

Que va-t-il-lui dire ?

RÉMOND, il regarde.

Personne ne peut nous entendre ?

CHARLES.

Personne.

RÉMOND

Ton intérêt personnel, celui de Marie, ma

JEANNETTE.

Quel tems épouvantable !

MARGUERITE.

Et pas un asile !

PIERRE.

Allons, Marguerite, encore quelques pas... la noce se fait à la barrière.

MARCELIN.

Vois donc, toutes les boutiques sont déjà fermées.

JEANNETTE.

Il n'y a plus personne dans les guinguettes.

PIERRE, à lui-même.

Grand Dieu !... l'épreuve est-elle assez orte !

MARCELIN.

Tiens, maman, nous serons à l'abri sous cet auvent.

MARGUERITE.

Allons !... je me sens bien mal !

JEANNETTE.

Et point de secours !

MARCELIN.

Moi, j'ai bien faim !

PIERRE.

Ils me percent l'ame... Il n'y a plus qu'un moyen... restez ici... Jeannette, veille sur ta bonne mère. Je ne m'éloigne que pour un

BERTRAND, à part.

Cette nouvelle ne paraît pas lui faire plaisir...

CHARLES, se cachant la figure dans ses deux mains.

Non, vous m'abusez...

RÉMOND.

Pourquoi t'abuser ? Demande à Marie !

CHARLES.

Ah ! chaque trait de lumière est un coup de foudre !.... Partout autour de moi.... le crime et l'ignominie... Ma mère soupçonnée, et vous... Vous, mon père !... ma tête s'égare...

RÉMOND.

Écoute, le tems est précieux. Je ne demande point à ton cœur les sentimens d'un fils pour un malheureux !... Mais veux-tu m'aider à réparer mes torts envers ta mère ?

CHARLES.

Si je le veux !...

BERTRAND.

Où veut-il en venir ?

RÉMOND.

Veux-tu m'aider dans l'exécution d'un projet qui dérobe ma tête au glaive, ta mère à l'opprobre, et tes jours à la honte et aux regrets ?

CHARLES.

Pouvez-vous en douter ?

RÉMOND.

Ta promesse ?

CHARLES.

Je vous la donne.

RÉMOND.

Elle me suffit. Je puis maintenant t'avouer que Marie n'est pas coupable.

CHARLES.

Je le savais.

RÉMOND.

Les auteurs du crime sont en effet...

CHARLES.

Ne me les nommez pas, au nom du Ciel!...

RÉMOND.

Soit. Crois-tu que nous passerons la nuit ici ?

CHARLES.

L'escorte qui doit vous conduire n'arrive, dit-on, que demain.

RÉMOND, indiquant la maison d'où il est sorti.

Il suffit. Cette porte me donne-t-elle pas sur la forêt ?

CHARLES.

Oui !...

RÉMOND.

Il me faut d'abord cette clef et celle de cette porte; un cheval au bout de ce mur, à l'entrée du bois, à neuf heures. Là j'irai te rejoin-

dre, et te remettre les détails écrits du meurtre de cette nuit. Le nom de l'assassin sur qui l'on doit trouver encore une partie de la somme.

BERTRAND.

Ah ! coquin. Je te devine !...

RÉMOND.

Je quitte alors pour jamais le pays, je rends Marie à la société désabusée, et le monde entier ignorera que ton père...

CHARLES, l'interrompant.

Je consens à tout.

BERTRAND, à part.

Il paraît que nous lui aurons tous des obligations.

CHARLES.

Si je me rends coupable, si les lois me condamnent, c'est à la nature à me justifier; pour vous, libre et loin de ces lieux, tâchez...

RÉMOND.

Les clefs ?

CHARLES.

Tout à l'heure je vais vous envoyer des provisions, et je les cacherai dans un pain.

RÉMOND.

Et à neuf heures ?

CHARLES.

Oui, là au bout du mur.

conduire le petit par la porte de derrière. (*Il ferme la p...t.*) Tout va pour le mieux : courons maintenant prévenir M Richard.

(Il sort à droite.)

SCÈNE X.

DORFEUIL, entrant.

Plus j'y songe, et moins je peux me rendre compte de sa conduite... Je le vois arriver comme un furieux : « De l'or, des billets !... » il n'y a pas un moment à perdre. Dorfeuil, » prenez vos pistolets... à dix heures, je vous » suis sur la place voisine; là, vous saurez... » Il disparaît sans autre explication. Où est-il maintenant ? ce discours, ces précautions... je ne sais quels pressentimens !

(Il prête l'oreille au bruit que fait Pierre en arrivant.)

SCÈNE XI.

DORFEUIL, PIERRE.

PIERRE, il arrive par la droite, et va au banc où il a laissé sa famille.

Elles n'y sont plus !

DORFEUIL.

On a marché.

PIERRE, parcourant le fond du théâtre.

Personne... ah ! sans doute chez André,

elles attendent la vie, et je n'ai à leur donner que mon désespoir.

DORFEUIL, inquiet.

J'entends parler.

PIERRE, au milieu du théâtre.

Hommes cruels!... je leur ai tendu une main suppliante; ils m'ont repoussé...

DORFEUIL.

Ce n'est pas lui!...

PIERRE

Travaille...! m'ont-ils dit... Travailler! Qui s'y refuse? mais c'est à l'instant même qu'il leur faut des secours.

DORFEUIL, avec défiance.

Cet homme paraît violemment agité... le désordre de ses vêtemens. (*Pierre marche du côté de Dorfeuil.*) Il vient à moi.

(Dorfeuil s'arrête, et met la main sous son manteau.)

PIERRE.

Ma femme! mes enfans!... innocentes créatures. J'ai faim! s'est-il écrié; et (*avec exaltation,*) rien. (*Les mains élevées et avec égarement.*) Grand Dieu! prends donc ma vie. (*Il aperçoit Dorfeuil, et s'écrie en marchant à lui, avec violence.*) Ah!

DORFEUIL, qui a entendu Pierre, prend le change, et, saisissant son pistolet, le lui présente en l'interpelant.

Que me demandes-tu?

d'avoir c'te grille entre lui et moi.... Voyons un peu. (*Il approche.*) Dites donc!... êtes-vous là?

RÉMOND, en dedans.

Qu'est-ce qui m'appelle?

PIERRE, surpris.

Oh! Mon Dieu! C'est moi, Monsieur, ne vous dérangez pas, c'est M. Charles qui m'a dit de vous apporter...

RÉMOND.

C'est bon, c'est bon, donne.

PIERRE, posant le panier à terre.

Tenez, voilà d'abord... de quoi vous tenir chaud... si vous avez froid...

(Il passe le manteau à travers la grille.)

BERTRAND s'approche du panier, et cherche dedans; il aperçoit les armes, et un couteau.

Des armes!.., main basse là-dessus.

PIERRE se retourne et prend le panier. Bertrand l'évite.

Maintenant que vous avez de quoi vous couvrir, v'là de quoi vous restaurer.

(Il lui passe le panier.)

RÉMOND.

Bien... maintenant... va-t'en.

PIERRE, à part.

Merci. (*Haut.*) Je ne demande pas mieux... Ah! çà, pourquoi donc M. Charles n'a-t-il

envoyé des provisions qu'à celui-là?... il aura oublié l'autre... ah! ben! ma foi, tant pis pour lui... S'il a faim... il peut ben attendre à demain; car je n'ai pas envie de revenir.

(Il sort.)

BERTRAND, seul.

Ah! M. Rémond, vous me croyez votre dupe!... Le traître!... il possède comme moi la moitié des 12, 000 fr. Allons, Bertrand, un coup digne de toi... C'est par cette porte qu'il doit sortir... un cheval l'attend... il est à moi... (*Il gagne le fond, monte sur le mur, et neuf heures sonnent.*) Neuf heures... nous y voilà.

(Il disparaît.)

RÉMOND ouvre la porte du bâtiment.

Il m'a tenu parole, voilà bien les clefs... mais je n'ai pas trouvé les armes qu'il m'avait promises. (*Il regarde partout.*) Tout paraît tranquille... Partons... (*Il va au fond, ouvre la porte.*) Je suis sauvé!...

BERTRAND, de l'autre côté du mur.

Pas encore.

RÉMOND.

Qui es-tu?

BERTRAND.

Bertrand! (*On entend un bruit de gens qui semblent se battre.*) lâche!...

(Coup de pistolet.)

après eux, faites tout pour les découvrir, remettez leur ce portefeuille, cette bourse; dites à Jeannette... mais j'ai laissé l'écrit chez mon notaire... il les informera... courez !

DORFEUIL.

Au nom du Ciel ! expliquez-vous....

PAUL.

Vous saurez tout; chaque minute de retard me tue... Ah!...votre manteau !.. (*Il le dépouille.*) Les pistolets !... je dois tout prévoir... (*Il s'enveloppe.*) (*A part.*) S'il fallait me dérober aux premières poursuites...

DORFEUIL.

Que se passe-t-il donc ?... Le trouble où je vois !... Valmont, je ne vous quitte point.

PAUL.

Ne m'arrêtez pas !

DORFEUIL.

Au moins, instruisez-moi !...

PAUL.

A mon retour !... je vous en conjure... ne perdez pas un instant... parcourez ce quartier, donnez asile à ces malheureux, il y va de mon repos, de ma vie !... (*Il s'élance brusquement.*) Et moi, je cours les venger !

DORFEUIL.

Dans quelle inquiétude il me laisse ! Je me

perds dans une foule de conjectures : tâchons de remplir du moins ses intentions.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MAURICE, RICHARD.

RICHARD, marchant rapidement.

Que m'importent les détails !... au fait : tu es parvenu à t'emparer d'elle ?...

MAURICE.

Comme je vous l'ai dit, Monsieur, le hasard a presque tout fait... mais vous allez un train...

RICHARD, continuant de marcher, mais moins vite.

Dis toujours, j'écoute.

MAURICE, le retenant.

Voilà tout... Jeannnette attendra vos ordres dans la maison de Robert... Le petit a dû être reconduit jusqu'au seuil de la maison garnie où j'ai fait courir André.

RICHARD, s'arrêtant tout court.

Peut-on répondre de ce Robert ?

MAURICE.

Comme de moi-même.

RICHARD,

La moindre indiscrétion de sa part...

porte donc avec moi la fatalité !... Il s'en dépouille pour me secourir. Il n'aura pu satisfaire l'avidité des scélérats qui l'ont frappé... Misérable, tu l'as livré au poignard des assassins. (*Il heurte du pied l'épée de Richard.*) Ce fer !... ah !... le Ciel me l'envoie !

(Il cherche.)

SCÈNE XVII.

RICHARD, PIERRE, JEANNETTE, MAURICE.

(Une croisée de la maison de Robert s'ouvre tout à coup au deuxième étage. Jeannette y paraît promptement, noue plusieurs draps ensemble, et les jette en dehors.)

JEANNETTE, dans la coulisse.

Non, non, je n'ouvrirai pas !...

(Elle se dispose à descendre.)

PIERRE.

Que ma destinée s'accomplisse !... Délivrons-nous de tous mes maux !... (*Il sanglotte.*) Malheureux enfans !... vous gémissez ! c'en est fait !... plus d'avenir !... plus de famille !

(Il ramasse l'épée.)

JEANNETTE; elle est suspendue aux draps, et l'on entend soudain comme un bruit de porte qu'on enfonce.

Laissez-moi !. (*Elle se glisse rapidement*

LA

PAUVRE FAMILLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. BENJAMIN ET MELCHIOR;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 9 novembre 1822.

PIERRE, le suivant avec sa fille appuyée sur son bras.

Tu vas périr de ma main.

JEANNETTE, l'arrêtant.

Mon père !

MAURICE.

Je suis perdu !... (*Arrivé au banc il jette un cri d'épouvante.*) Qu'ai-je touché ?...

PIERRE, à sa fille.

Ne me retiens pas.

MAURICE, soulevant son manteau.

Un homme !... il l'a tué !... cette arme dans ses mains !... (*A part.*) Nous sommes sauvés !... (*Haut.*) Au meurtre !... à la garde ! à la garde !

JEANNETTE, arrachant l'épée des mains de son père et la jetant loin d'elle.

Grand Dieu ! (*Elle l'entraîne.*) Fuyons !

PIERRE, se laissant aller.

Quels objets de terreur m'environnent encore !

LA

PAUVRE FAMILLE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une petite pièce au sixième étage, servant de logement à la famille Bonnard. On entre par le fond; une autre issue indique la communication d'un cabinet. Tout dans cet intérieur annonce le plus grand dénûment.

SCÈNE I.

JEANNETTE travaille, MARCELIN lit, MARGUERITE est assise et réfléchit.

MARGUERITE, à elle-même.

Pas d'ouvrage avant demain! rien ne me réussit!... que faire?... que dire à Pierre à son réveil? Ah!... s'il savait que nous n'avons pas même du pain pour la journée... Allons, c'est un parti pris!

JEANNETTE, bas.

Comme elle paraît agitée!

MARGUERITE, de même.

Nous devons partout; plus de crédit! plus de crédit! plus d'effets à mettre en gage.... il ne me reste que ce moyen. (*Elle se lève.*) Non, je ne pourrai jamais vendre mon anneau!... Pauvre Pierre! c'est tout ce qu'il m'a été permis de garder de tes présens de noce... J'aime mieux endurer encore de nouvelles humiliations; peut-être trouverai-je quelque assistance. Jeannette!

JEANNETTE, se levant.

Ma mère!

MARGUERITE.

Je vais faire une course... si ton père s'éveille avant mon retour, tu lui diras que je suis allée... je ne resterai pas long-tems : non, ne lui dis rien.

(Elle regarde ses enfans, embrasse Marcelin, cache ses larmes et sort, Marcelin l'accompagne jusqu'à la porte.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, excepté MARGUERITE.

JEANNETTE.

Elle semble plus tourmentée que de coutume. (*Elle soupire.*) Quand tout cela finira-t-il?

MARCELIN.

Dis donc, ma sœur ?

JEANNETTE, sans l'entendre.

La journée s'avance, et Paul ne revient pas !

MARCELIN, tirant sa sœur par la jupe.

Je sais ma leçon, et, pour la peine, je veux la chanson du petit mendiant.

JEANNETTE.

Y penses-tu ?... mon père dort.

MARCELIN.

Tu la diras tout bas.

(Il entraîne Jeannette, et place une chaise au côté opposé.)

JEANNETTE.

Voyons.

(Elle s'assied, Marcelin est près d'elle sur son petit tabouret; il se tient le menton, les coudes appuyés sur les genoux.)

Un pauvre enfant,
Cherchant asile,
De ville en ville,
Allait en pleurant.

MARCELIN, attendri.

Le pauvre petit !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin anglais; à droite on voit la façade intérieure de l'hôtel de Dorfeuil, une entrée principale donne sur le vestibule; aux deux ailes, deux salles du rez-de-chaussée ont une sortie sur le jardin par des portes vitrées; à gauche est un pavillon. Un mur peu élevé laisse apercevoir les maisons de la rue adjacente, masquées en partie par un massif d'arbres et de bosquets, et se trouve prolongé par une grande grille de clôture qui ferme au fond. L'enceinte du jardin et cette grille débouchent sur la rue. Le plan le plus reculé présente l'aspect d'un quartier isolé du faubourg. Une petite table de marbre et quelques siéges de jardin sont un peu à droite sur le devant de la scène, qui n'est éclairée que par le réverbère du vestibule. Au lever du rideau on aperçoit des gendarmes qui passent rapidement le long de la grille.

SCÈNE I.

FIRMIN, DOMESTIQUES *sous le péristyle.*

FIRMIN, *à un domestique qui porte un flambeau.*

ALLUMEZ vite dans le pavillon; Monsieur arrive et va s'y rendre; prenez garde surtout de déranger aucun papier. (*A un autre qui porte un plateau avec des fruits, du pain et un flacon de vin.*) C'est bien, Georges,

Tiens, vois, j'ai arrangé un manche tout prêt pour mon fouet.

(Marcelin montre le bâton; bientôt on entend du bruit; il écoute; Jeannette est toujours rêveuse; elle s'assied et travaille.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; PAUL ouvre doucement la porte.

PAUL, à part.

Elle n'est pas seule!...

(Marcelin l'aperçoit.)

MARCELIN, le doigt sur la bouche.

Bien doucement! (*Il s'approche de Jeannette, lui prend la main, et la présente à Paul qui la baise.*) Comme elle est attrapée.

(Il saute en riant.)

JEANNETTE, surprise.

Eh bien!... ah! c'est vous, Paul!

(Paul donne le sabot à l'enfant, qui saute de joie.)

PAUL.

Bonjour, ma chère Jeannette... Un dimanche à l'ouvrage?

JEANNETTE.

L'orsqu'il le faut...

MARCELIN.

Grondez-la bien fort; elle a passé presque toute la nuit à travailler.

PAUL.

Prenez-y garde, Jeannette, votre santé en souffrira.

JEANNETTE.

Ah! l'habitude!.. D'ailleurs mon père s'affaiblit de jour en jour : il lui reste à peine assez de forces pour faire quelques commissions; je dois alors...

PAUL.

Mais votre mère...

JEANNETTE.

Ma mère!... elle ne peut nous soutenir tous elle seule.

PAUL, avec retenue.

Cacherez-vous encore que votre position n'est pas heureuse ?

JEANNETTE.

Hélas!

PAUL, à part.

Ah ! s'il faut m'en séparer, sauvons-la de la misère. (*Haut.*) Écoutez-moi, Jeannette ; malgré votre réserve, mon amitié n'a pu s'y tromper : vous supportez de grandes privations.

JEANNETTE.

Nous !

PAUL.

Pourquoi le cacher?... (*Avec abandon.*)

Craindriez-vous que Paul contribuât au bien-être de votre famille?

JEANNETTE.

Ah! ne le croyez pas!

PAUL, avec véhémence.

Que ne puis-je vous voir jouir par mes soins d'une existence aisée, paisible!... Jeannette! on ne sent bien le prix de la fortune que par les heureux que l'on peut faire.

JEANNETTE, le fixant avec surprise.

Vous m'étonnez, Paul!

PAUL.

Je me laisse entraîner à former des vœux...

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon: mais vous-même depuis quinze jours vous n'avez point d'ouvrage, m'avez-vous dit?

PAUL.

Il est vrai. Cependant j'ai toujours eu de l'ordre, et grâce à ma prévoyance je peux disposer d'une partie de mes économies. Cessez de m'affliger par vos refus... j'attends de vous cette preuve d'attachement.

JEANNETTE.

Vous ne connaissez pas mon père!

PAUL.

Sans doute les froides démonstrations d'une pitié insultante révolteraient la fierté de son

ame. Rassurez-vous, en secourant le malheur, je sais le respecter.

(Jeannette écoute avec surprise ces derniers mots.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE.

PIERRE, dans la coulisse, s'éveillant.

Sort cruel !...

MARCELIN, quittant son jeu.

Papa s'éveille.

PIERRE, debout, levant les mains au Ciel.

Malheureux enfans !

JEANNETTE.

Il parle de nous.

PIERRE, entrant en scène sans faire attention à personne.

Ce sera ma dernière ressource.

MARCELIN, le caressant.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

PIERRE.

C'est toi, petit.

(Il l'embrasse.)

JEANNETTE, avec inquiétude.

Qu'avez-vous, mon père ?

PIERRE.

Ce n'est rien, mon enfant; quelle heure est-il?

PAUL, regardant à sa montre.

Bientôt huit heures.

PIERRE.

Vous voilà, Paul? Bonjour. Déjà huit heures! et le sommeil...

PAUL.

Eh bien! mon voisin, vous profitez du jour de repos.

PIERRE.

Ah! de repos! (*A part.*) En est-il pour les malheureux?

(Il fait quelques pas.)

MARCELIN.

Tu t'en vas encore?

JEANNETTE.

Pourquoi sortir?... vous n'êtes pas bien portant, et aujourd'hui...

PIERRE, bas à sa fille et d'un ton pénétré.

Aujourd'hui, ma fille, il faut vivre comme tous les jours. Où est donc ta mère?...

JEANNETTE.

Elle est sortie pour un instant.

PAUL, à Jeannette.

Je veux décidément aborder.

JEANNETTE.

Qu'allez-vous faire ?

PAUL.

Il le faut.

(Il s'avance vers Pierre.)

JEANNETTE.

Non.

(Elle veut le retenir.)

PIERRE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc, tous deux ?

JEANNETTE, avec embarras.

Rien, rien, mon père; c'est que...

PAUL, vivement.

Mon cher M. Pierre, je voudrais *vous* parler.

PIERRE, après un moment de réflexion, avec bonté.

Ah !... pour vous, pour elle, n'est-ce pas?

PAUL.

Pour toute la famille.

PIERRE.

Oui, vous avez raison, cela nous intéresse tous.

PAUL, à part.

Que veut-il dire ?... Croirait-il ?

PIERRE.

L'établissement de Jeannette ramenerait

Juse de son abandon ; elle se dégage doucement et jette ses regards étonnés sur les objets qui l'entourent.) Dorfeuil vous a donc retrouvée ?

JEANNETTE.

Retrouvée !

FIRMIN.

Du tout, Monsieur ; Mademoiselle vient d'être à l'instant retirée des mains de la garde.

VALMONT.

Est-il possible ? vous, arrêtée !... pour quel motif ?

JEANNETTE.

Que puis-je vous dire ?... Péniblement détrompée sur votre condition, errante, sans asile, tombée dans des mains infâmes et sauvée par le Ciel ; j'étais encore destinée à vous croire victime d'une affreuse trahison.

VALMONT.

Moi !

JEANNETTE.

Une lettre, un manteau trouvés sur le cadavre.

VALMONT.

Il serait mort ?

JEANNETTE.

Qui donc ?

VALMONT.

Richard.

JEANNETTE, à part.

Doux espoir !

PIERRE.

J'y penserai. Jusque-là, soyez toujours le même, n'oubliez jamais que cette enfant fait toute ma consolation.

PAUL, avec ame.

Jamais, ah ! jamais...

PIERRE embrasse Jeannette.

Bonne fille ! quand te verrai-je heureuse?

JEANNETTE.

Près de mon père, je le serai toujours.

PIERRE.

Allons, je vais trouver André; il aura peut-être quelques commissions à me procurer. A propos, Jeannette, passe de suite chez notre propriétaire.

PAUL, étonné.

M. Richard ?

PIERRE, à Paul.

Oui, il l'a fait demander deux fois hier pendant qu'elle était sortie.

JEANNETTE, à part.

Si j'osais...

PIERRE.

C'est sans doute pour de l'ouvrage : dépêche-toi.

(Il va prendre son chapeau.)

PAUL, bas à Jeannette qui se dispose à partir.

Quoi ! Jeannette, vous y allez ?

PIERRE, revenant.

Mon ami, rendez-moi le service de rester un moment; s'il venait quelqu'un, vous feriez attendre... Elle ne tardera pas à remonter... Au revoir.

(Il lui tend la main, et va prendre son bâton.)

PAUL.

Sans adieu. (*A Jeannette.*) Je me contiens : mais je compterai les minutes.

JEANNETTE, à demi-voix.

Je voudrais être revenue. (*Haut.*) Allons, Marcelin.

(Elle lui donne la main; ils sortent ainsi que Pierre.)

SCÈNE V.

PAUL.

Je n'ai pu dire un mot ! L'erreur de Pierre n'est-elle pas naturelle ? Devait-il penser autrement de mes soins, de mes assiduités ? J'aime, j'aime éperdument, et je ne peux me livrer sans honte ou sans crime à la passion qui m'entraîne. Charmante fille, il faut te fuir. Te fuir ! quand ton ame abusée se nourrit des plus douces espérances ! Non je ne serai point un barbare ; je ne t'abandonnerai point

aux dangers qui t'environnent... la séduction veille... moi, partir! Que n'entreprendrait point ce Richard pour égarer ton inexpérience! sans mœurs, sans délicatesse sur les moyens de triompher de l'innocence!... Audacieux, persévérant, il renouvellera en toute occasion ses instances... il est riche, tes parens sont dans le besoin!... A cette seule pensée tous mes sens se bouleversent! (*Il regarde une lettre qu'il a tirée de son sein.*) Et cette malheureuse lettre qui me force à prendre un parti; je ne puis rompre les liens qui m'unissent à ma famille! mon silence prolongé devient pour Dorfeuil inquiétant ou coupable. On m'attend à Bordeaux pour m'unir à cette riche héritière... et que m'importe? Mais le mariage de ma sœur avec Dorfeuil!... Il veut, avant son départ, me communiquer un secret d'où va dépendre, m'écrit-il, ou son bonheur ou son désespoir. Depuis huit jours, voilà la troisième lettre!... Oui, Dorfeuil, je te répondrai, je te verrai. Depuis trois jours j'hésite, je ne puis m'éloigner de Jeannette; un dernier entretien va tout décider.

SCÈNE VI.

FIRMIN, PAUL.

FIRMIN, poussant doucement la porte.

Peut-on entrer?..

PAUL.

Firmin!.. Que viens-tu faire ici?

FIRMIN.

Monsieur, voilà dix coups de poing que je donne dans la porte de votre mansarde..., comme vous ne répondiez pas, je me suis hasardé...

PAUL.

Que veux-tu?

FIRMIN, presque à l'oreille.

Mon maître est là.

PAUL, comme effrayé.

Que dis-tu? Dorfeuil?...

FIRMIN.

Est sur mes pas.

PAUL.

Il sait tout!... Tu as donc parlé?

FIRMIN.

Au contraire, Monsieur; las de mon silence, il m'a fait suivre, sous prétexte sans doute de voir cette maison, qui est en vente.

Il visite tous les appartemens avec Maurice, le domestique du propriétaire, et j'accours vous prévenir : il est encore à l'étage inférieur.

PAUL, à lui-même.

Comment faire? et Jeannette qui d'un instant à l'autre... (*A Firmin.*) Je vais te donner un mot.

FIRMIN.

Aurez-vous le tems, et voudra-t-il?

PAUL.

Non, va lui dire... (*On frappe.*) Ferme la porte.

SCÈNE VII.

PAUL, FIRMIN, DORFEUIL, MAURICE.

DORFEUIL pousse la porte et entre.

Que vois-je?

PAUL.

C'est lui!

DORFEUIL.

En croirai-je mes yeux!...

(Il approche vers Paul qui reste interdit.)

FIRMIN, allant au-devant de Maurice, pour le retenir au fond du théâtre.

Eh!... c'est Maurice!

MAURICE.

Je conduis Monsieur.

DORFEUIL.

Votre pays ?

PIERRE.

L'Auvergne.

DORFEUIL.

Le lieu de votre naissance.

PIERRE.

Au pied du Cantal.

DORFEUIL, à part.

Plus de doute, c'est lui. (*Il le prend par la main et l'amène vers le pavillon.*) Par tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré ! au nom du Ciel qui seul peut lire dans le cœur des hommes, ne me cachez rien.

PIERRE.

Que faut-il rappeler encore ?

DORFEUIL.

Ce n'est point un juge qui vous interroge... c'est un être sensible, un consolateur, un appui, qui sait compatir au malheur : vous en avez la preuve.

PIERRE.

Je ne l'oublierai jamais.

DORFEUIL.

J'aurais donné ma fortune, mon sang, pour vous arracher de l'abîme ouvert sous vos pas. (*Après un moment, il s'écrie vivement comme éclairé par une idée subite.*) Il en est tems encore, je veux, je dois vous sauver.

garçon, et puisque je le trouve sous ma main...

FIRMIN.

Oui, Monsieur; allons, Maurice, nous renouvellerons connaissance.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

DORFEUIL, PAUL.

DORFEUIL, examinant Paul et le local.

Je ne reviens pas de ma surprise!... Le lieu, le travestissement.

PAUL.

Dorfeuil, bientôt vous serez instruit!...

DORFEUIL.

De suite, ma voiture est en bas... Venez.

PAUL, avec embarras.

Je ne puis maintenant, mais je vous jure que dans une heure...

DORFEUIL.

Valmont, vous m'affligez; oui, je vous l'avouerai, je ne puis m'expliquer votre étrange conduite.

PAUL.

Mon cher Dorfeuil, de l'indulgence; il s'agit d'une aventure...

PIERRE.

Mon fils !

MARGUERITE.

Philippe !... Philippe !... ah ! je renais !

VALMONT.

Son père !... il se peut !... bonheur inattendu !

JEANNETTE.

Mon frère !

DORFEUIL

Il est dans vos bras.

(Il les embrasse.)

ANDRÉ.

Pour le coup, je ne me sens pas de joie. (*Il prend la main de Pierre.*) Mon cher Pierre ! qu'est-ce que je dis donc. (*Il quitte sa main et le salue.*) Mon cher M. Bonnard !

PIERRE, lui serrant la main.

Ah ! toujours Pierre pour toi, mon cher André ! (*A Dorfeuil.*) Lui seul ne m'a jamais abandonné.

(Il désigne André.)

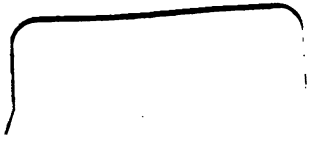
DORFEUIL.

Il ne nous abandonnera jamais, mon père.

ANDRÉ.

J' n'ai pas d'ambition, moi... Un tonneau attelé... de tems en tems la petite goutte, et allez donc.

Stanford University Libraries
3 6105 113 650 340



cendie de notre hameau. J'ai parcouru la province, je me suis informé en tous lieux; pas le moindre indice. A Paris, j'ai fait toutes les démarches imaginables. Ma famille errante avait pu se réfugier dans la capitale. Que de fois j'ai parcouru les faubourgs, visitant de préférence ces quartiers populeux, séjour de l'industrie! ... Hélas!.... je n'y trouvai que des pauvres à secourir.

PAUL.

Tout espoir est-il donc perdu?

DORFEUIL.

Je l'ignore; mais je veux revoir encore une fois l'Auvergne; j'ai tout réglé pour ce voyage... c'est à vous de me dire si vous me laisserez partir seul.

PAUL.

Partir!...

(Il paraît troublé.)

DORFEUIL.

J'attendais de votre amitié qu'après m'avoir accompagné une partie de la route, vous me devanceriez à Bordeaux; et si la révélation que je viens de vous faire n'eût rien changé aux dispositions favorables de votre famille, après avoir acquis une dernière certitude, je me pressais de conclure un hymen trop long-tems différé!

PAUL, avec chaleur.

Mon cher Dorfeuil, vous retrouverez dans

qui mette à l'abri du besoin cette malheureuse famille.

DORFEUIL, se rapprochant avec amitié.

Je vous laisse.

PAUL.

Ayez pitié de ma faiblesse.

(Il lui donne la main.)

SCÈNE IX.

JEANNETTE, PAUL, DORFEUIL.

JEANNETTE, se parlant à elle-même.

Ce méchant homme ! qu'allons-nous ?.... (*Elle voit Dorfeuil.*) Ah !

PAUL.

La voilà !.... mon cœur se serre tout à coup.

DORFEUIL.

Une jeune fille !

(Il la regarde avec étonnement.)

JEANNETTE.

Un étranger !

DORFEUIL.

Quelle figure intéressante !

PAUL, bas à Dorfeuil.

Silence !

DORFEUIL, de même.

Ah!... je comprends tout maintenant. Quoi! vous auriez pu?...

PAUL, de même.

Arrêtez. (*Haut.*) Je vous promets, Monsieur, que dans une heure je serai chez vous. Je suis bien fâché de la peine que vous avez prise.

DORFEUIL, sortant.

Dans une heure?

(Il salue Jeannette avec bienveillance et émotion.)

SCÈNE X.

PAUL, JEANNETTE.

JEANNETTE, à part.

Quel est donc ce Monsieur? Comme il m'a regardée!

PAUL.

Un banquier pour qui j'ai travaillé, et qui me promet de l'ouvrage; je vais le conduire jusqu'à sa voiture, et je reviens. (*A part.*) Que je la voie encore; que je remette entre ses mains le titre qui doit assurer son existence, je serai plus tranquille.

(Lorsque Dorfeuil est sorti, la porte de la chambre doit être restée ouverte, de façon qu'on voie Paul entrer chez lui, en face, sur le même palier.)

SCÈNE XI.

JEANNETTE.

Enfin me voilà de retour de chez M. Richard! Qu'a-t-il osé me proposer? Je suis encore tremblante de la violence qu'il mettait à me retenir pour me forcer à l'entendre! Moi servante de M. Richard!... d'un homme dont l'amour insupportable!... non! jamais!... Orgueilleuse!... m'a dit-il dit. Oh! le monde ne m'accusera point d'orgueil... si l'on sait à quel prix... J'aime mieux tout dire, tout devoir à Paul; pourquoi craindrais-je de lui avouer notre malheureuse position? ne la devine-t-il donc point? Tout à l'heure encore il m'offrait si généreusement des secours pour mon père!

SCÈNE XII.

RICHARD, JEANNETTE.

RICHARD, poussant la porte.

Maurice ne m'avait pas trompé; le père et la mère sont dehors.

JEANNETTE, continuant.

Si Marcelin ne trouve pas ma mère, nous sommes sans pain! Ah! Paul, vous....

RICHARD.

Paul!

JEANNETTE fait un mouvement en arrière.

Encore M. Richard!

RICHARD.

Pourquoi cette épouvante aussi ridicule que votre brusque sortie?

JEANNETTE.

Monsieur... (*A part.*) Paul va rentrer... Dieu!

RICHARD.

Écoutez-moi, je ne puis rester dans l'incertitude; je hasarde beaucoup en vous suivant en ces lieux.

JEANNETTE.

Oui, si mon père...

RICHARD.

C'est à l'excès de mon amour à me servir d'excuse.

JEANNETTE.

Je vous supplie...

RICHARD, s'approchant d'elle.

Vous n'avez pas réfléchi à ce que vous m'avez répondu... Voilà trois termes échus; votre père est toujour malade, et votre mère et vous gagnez à peine de quoi subsister. (*Il veut lire dans ses yeux,*) Je vous offrais une condition avantageuse...

SCÈNE XI.

JEANNETTE.

Enfin me voilà de retour de chez M. Richard! Qu'a-t-il osé me proposer? Je suis encore tremblante de la violence qu'il mettait à me retenir pour me forcer à l'entendre! Moi servante de M. Richard!... d'un homme dont l'amour insupportable!... non! jamais!... Orgueilleuse!... m'a dit-il dit. Oh! le monde ne m'accusera point d'orgueil... si l'on sait à quel prix... J'aime mieux tout dire, tout devoir à Paul; pourquoi craindrais-je de lui avouer notre malheureuse position? ne la devine-t-il donc point? Tout à l'heure encore il m'offrait si généreusement des secours pour mon père!

SCÈNE XII.

RICHARD, JEANNETTE.

RICHARD, poussant la porte.

Maurice ne m'avait pas trompé; le père et la mère sont dehors.

JEANNETTE, continuant.

Si Marcelin ne trouve pas ma mère, nous sommes sans pain! Ah! Paul, vous....

RICHARD.

Paul!

JEANNETTE fait un mouvement en arrière.

Encore M. Richard!

RICHARD.

Pourquoi cette épouvante aussi ridicule que votre brusque sortie?

JEANNETTE.

Monsieur... (*A part.*) Paul va rentrer... Dieu!

RICHARD.

Écoutez-moi, je ne puis rester dans l'incertitude; je hasarde beaucoup en vous suivant en ces lieux.

JEANNETTE.

Oui, si mon père...

RICHARD.

C'est à l'excès de mon amour à me servir d'excuse.

JEANNETTE.

Je vous supplie...

RICHARD, s'approchant d'elle.

Vous n'avez pas réfléchi à ce que vous m'avez répondu... Voilà trois termes échus; votre père est toujour malade, et votre mère et vous gagnez à peine de quoi subsister. (*Il veut lire dans ses yeux,*) Je vous offrais une condition avantageuse...

JEANNETTE.

Tant que mon travail pourra me suffire, je n'entrerai au service de personne.

(Elle regarde toujours avec inquiétude.)

RICHARD.

Au service!... J'ai voulu ménager votre délicatesse en vous donnant les moyens de pouvoir sans rougir soutenir vos parens... (*Avec chaleur.*) Jeannette, vous ne trouverez en moi qu'un protecteur, un ami. (*Elle retire sa main.*) Pourquoi cette défiance?

JEANNETTE.

Cessez, Monsieur, des discours que je ne dois point entendre. (*A part.*) S'il arrivait...

RICHARD, l'attirant presque de force en scène et continuant.

Je sacrifierais tout pour tarir la source de vos larmes, et mes bienfaits...

JEANNETTE.

Je les ai implorés au nom de toute ma famille... si j'avais pu résister à sa douleur, je n'aurais pas été vous supplier.

RICHARD, à part.

Je saurai fléchir ou humilier son orgueil. (*Haut.*) Ainsi vous rejetez mes vœux, et je ne dois attendre (*avec ironie*) de ce cœur inflexible aucun sentiment de retour?

JEANNETTE.

Un seul sentiment l'occupe tout entier

c'est celui de nos maux. Hélas! je ne dois plus compter que sur la Providence pour y mettre un terme.

RICHARD, emporté.

Ah! cette affectation d'une vertu résignée ne m'en impose point; je connais la cause de vos dédains... un autre, vous le nommiez à l'instant, m'enlève ce cœur que j'ai la faiblesse de lui disputer. Votre conduite, ces actions, (*avec véhémence*) le trouble où je vous vois, tout me le prouve et vous accuse.

JEANNETTE.

O Ciel!

RICHARD.

Eh bien! cette conviction fermera mon cœur à tous sentimens généreux; vous jugerez aux effets de ma colère ce qu'était mon amour. Oui, je m'attacherai à vos pas pour tourmenter votre existence; vous apprendrez, lui aussi, et toute votre famille, ce que peut la vengeance dans un cœur dédaigné.

JEANNETTE.

Je frémis!

(Elle regarde vers la porte.)

RICHARD.

Plus qu'un mot: le sort de vos parens est dans votre volonté; il dépend de vous de l'adoucir ou de le rendre plus misérable encore; vous choisirez de mes bienfaits ou de ma haine.

JEANNETTE, éperdue.

Ah !... Monsieur, grâce pour ma famille. (*Richard paraît vouloir s'éloigner ; elle se jette à ses pieds.*) Au nom de l'humanité, grâce !

SCÈNE XIII.

RICHARD, JEANNETTE, PAUL.

PAUL entre brusquement un papier à la main.

Que vois-je ? (*En relevant Jeannette.*) Vous, Jeannette, aux pieds de M. Richard.

RICHARD, furieux, à part.

Le voilà.

PAUL.

Vous, demander grâce !... Et pour qui ?

RICHARD.

Que vous importe ?

PAUL.

A genoux devant celui dont la seule présence en ces lieux est déjà un outrage pour vous !

RICHARD.

M. Paul, ne craignez-vous pas que tant d'audace ?...

PAUL, avec mépris.

Qu'ai-je à craindre ?

heureux votre rang dans le monde! Vous croyez privés de tout appui; détrom vous... Il en est un qu'ils ne réclameron en vain... et que vous ne braverez point punément.

RICHARD.

Si un homme tel que moi pouvait se ger d'un pareil outrage autrement qu le mépris, déjà...

PAUL.

C'est trop me contenir !

JEANNETTE, voulant le retenir.

Arrêtez !.. Il va vous perdre.

PAUL, l'éloignant doucement.

Ne craignez rien. (*Il mène Richa l'écart.*) Point d'éclat, vous êtes ins sortons.

RICHARD, avec un mépris insultant.

Moi, que j'aille me compromettre !

PAUL, de même.

Eh quoi !... aussi lâche qu'arrogant !

RICHARD, geste menaçant.

Misérable ! tu vas...

PAUL, toujours bas.

N'achevez pas...

JEANNETTE, rapprochée d'eux.

Ciel !

PAUL.

Vous m'y trouverez... sous le premier réverbère, sans témoins.

RICHARD.

Soit. (*En sortant.*) Je suis sacrifié ! tu le paieras cher, indigne créature.

SCÈNE XIV.

JEANNETTE, PAUL.

PAUL, au fond.

Qu'ai-je fait ? (*Il contemple Jeannette.*) Elle gémit !

JEANNETTE, sanglotant.

Suis-je assez malheureuse !

PAUL; il s'approche, et veut lui prendre la main.

C'est moi qui fais couler vos larmes.

JEANNETTE.

Ne m'approchez pas !

PAUL.

Jeannette, que je me justifie !

JEANNETTE, avec amertume.

Vous avez pu me tromper ?

PAUL.

Les hommages de Valmont n'avaient pas même attiré votre attention.... Paul vous a

fait accepter ses vœux, voudriez-vous l'en punir ?

JEANNETTE.

Ne cherchez pas à me tromper encore ?

PAUL.

Non, Jeannette ; qu'il vous souvienne de l'accident arrivé à votre père, il y a trois mois.... ce fut moi qui relevai Pierre sans mouvement.

JEANNETTE.

Vous !

PAUL.

Ce fut moi qui me joignis à vous pour soutenir jusqu'à votre demeure ses pas chancelans.... Tout occupée de lui, à peine fîtes-vous attention à mes soins ; mais moi, le cœur plein de votre image, depuis cet événement, je voyais toujours cette jeune fille éplorée, belle de tant de charmes, plus belle encore de sa douleur. Depuis ce jour, je vous épiai, je suivis vos démarches, je n'obtins pas même un regard. Cependant je n'étais plus libre de renoncer à l'espoir de vous parler, au besoin de vous aimer, au désir de vous plaire ! et je dus à ce déguisement les plus doux momens de ma vie.

JEANNETTE.

Quel mal vous me faites, Paul !

PAUL.

Appelez-moi toujours de ce nom qui me devient si cher.

JEANNETTE.

Je tâcherai de l'oublier.

PAUL.

Non, jamais!

JEANNETTE.

Que va penser M. Richard?

PAUL.

Je réponds de son silence.

JEANNETTE.

Et maintenant qu'oserai-je espérer sans honte! je ne suis qu'une pauvre fille. Ne songez plus à la triste Jeannette. Vous êtes né pour les richesses; elle, pour la pauvreté.

(Elle essuie ses larmes.)

PAUL.

Pauvre!... non, tenez, à l'instant même, je venais vous tout découvrir, et remettre en vos mains ce contrat qui vous assure...

JEANNETTE.

Un contrat!.... de M. de Valmont?.... à quel titre? dans quel espoir? Ah! de Paul, du simple artisan, ami de mon choix, j'aurais pu accepter des secours pour mes parens; mais...

PAUL.

C'est toujours Paul qui vous offre...

JEANNETTE.

Oui, je dois le croire. .. vos intentions.... ah! il m'en coûterait trop d'avoir de vous une odieuse pensée... mais... donnez... (*Elle le prend et le déchire.*) Il ne faut pas même qu'on le voie. Je vous remercie, je regrette même.... mais votre état nous sépare à jamais... Éloignez-vous; dès ce moment je n'ai plus qu'à rougir d'un attachement qui n'aurait jamais dû exister.

PAUL.

Vous, rougir!....

JEANNETTE.

Si le malheur est mon partage, que le repentir du moins ne se mêle pas au chagrin de vous avoir connu!...

PAUL, avec la plus grande véhémence.

Jeannette!... ma chère Jeannette! je conçois vos scrupules... je les respecte, mais bientôt je ne les craindrai plus. (*A part.*) Dorfeuil sera mon juge. (*Haut.*) Demain tout sera fixé.

JEANNETTE, soupirant.

Demain!

PAUL.

Vous apprendrez que Paul était digne de contribuer à votre bonheur.

JEANNETTE.

Il n'en est plus pour moi... Je ne dois plus vous voir.

PAUL.

Au nom de l'amour le plus pur, n'ajoutez pas à ma douleur; vous détournez la vue... Jeannette, c'est peut-être la dernière fois.

JEANNETTE.

Oui, la dernière fois... la dernière!

PAUL lui prend la main.

Reçois le serment!

(Il va la presser sur son cœur.)

SCÈNE XV.

PAUL, JEANNETTE, ANDRÉ.

ANDRÉ, avec ses yeux.

Faut-i' d' l'eau!

JEANNETTE, à Paul.

Contenez-vous!

ANDRÉ, levant le couvercle du pot à beurre.

N' vous dérangez pas... j' vois c' qu'i' vous faut. (*A part.*) Pardieu! j'arrive là comme un vrai trouble-fête, moi.

PAUL.

Tant d'innocence et de vertu seront récompensées. (*Haut.*) Jeannette, je vous quitte;

nous nous reverrons, je l'espère. Cependant si la fortune m'était contraire... quoi qu'il arrive, votre sort doit changer. (*Il lui baise la main.*) Adieu.

JEANNETTE; elle le suit des yeux jusqu'à la porte, et semble vouloir s'élancer vers lui lorsqu'il est parti.

Adieu!...

(Elle se cache la tête dans ses deux mains.)

ANDRÉ, qui a été heurté par Paul.

Ah! çà, est-ce qu'il est fou?

JEANNETTE, revenue à elle-même.

Où va-t-il? que va-t-il faire?

ANDRÉ, pose ses seaux.

Oh! oh!... Il est amoureux... qui dit l'un dit l'autre, j' connais ça, moi... c'est-à-dire j' l'ai connu, car y a beau jour. (*A Jeannette, qui ne fait nulle attention à lui.*) A propos, et Pierre?... elle ne m'écoute pas. (*Elle regarde continuellement vers la porte.*) Oh! il est bien parti; c'est fini.

(Elle marche pensive; André suit tous ses mouvemens.)

SCÈNE XVI.

ANDRÉ, JEANNETTE.

ANDRÉ.

Dis donc, Jeannette... (*Il la prend doucement par le bras.*) J' suis là, moi!

JEANNETTE, un peu remise.

Je le sais bien, père André.

ANDRÉ.

Il n'y paraît guère.

JEANNETTE.

Ah! pardon... comment...

ANDRÉ.

Ah ben! quoi, comment?

JEANNETTE.

Comment vous portez-vous?

ANDRÉ.

A la bonne heure! mais, Dieu merci, ça n' va pas mal, queuqu' fois même ça va mieux que je ne voudrais; j' dépense plus que je n' gagne; mais c'est égal, je m' raccroche, et j'arrive... Ah! çà, et ton père?

JEANNETTE.

Vous ne l'avez pas vu?

ANDRÉ.

Non.

JEANNETTE.

Cependant... Mais le voilà.

SCÈNE XVII.

PIERRE, JEANNETTE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Eh bien! Pierre... la santé?

PIERRE; il s'avance lentement, cherche des yeux une chaise.

Elle n'est pas meilleure; tous les jours je perds mes forces.

JEANNETTE, elle s'empresse d'avancer un siége.

Asseyez-vous.

(Elle prend son chapeau et son bâton, les pose et revient ensuite près de lui.)

ANDRÉ.

Tiens, vois-tu, mon ami... faut secouer ça... rien de pis que l'mal qui dort.

PIERRE.

J'aurais besoin de repos.

ANDRÉ.

Bah! bah!... C'est du contentement qu'il te faut.

PIERRE.

Je n'ai guère plus l'un que l'autre.

ANDRÉ.

Eh ! c'est d' ta faute aussi !... Fais comme moi ; pas d' soucis, pas d'humeur noire. Quand je ne bois pas, je chante... ça fait que j' n'ai pas le tems de m'attrister, et allez donc.

PIERRE, à part.

Qu'il est heureux !

ANDRÉ.

A propos, tu n' sais pas ? j' suis d' noce.

PIERRE.

Ah !

ANDRÉ.

Parbleu ! i' m' vient une bonne idée... tu as besoin de te distraire..., eh bien ! je t'invite.

PIERRE.

Moi !

ANDRÉ.

Eh ! oui... sans façon ; je prends ça sur moi. C'est tous d' braves gens de la Montagne, tu s'ras ben reçu ; d'ailleurs, ben entendu, chacun son écot ; c'est qu'il n'y manquera rien, au moins... Bon vin, bonne chère, et la bourrée donc ? Ion, dà. (*Avec le geste et la gaîté d' pays.*) Et allez donc !... écoute, j' vas m' débarrasser de c'te voie, et puis, assez d'eau comme ça, je r'viens t' prendre.

PIERRE.

J' te remercie, André.

ANDRÉ.

Aujourd'hui, dimanche?...

PIERRE.

Je ne peux pas...

ANDRÉ.

Comment!... ah! c'est p't-être... allons, on paiera pour toi... crois-moi, ça nous f'ra passer quelques heures de bon tems, c'est autant d' pris sur les mauvais jours.

PIERRE.

Ce sera pour une autre occasion.

ANDRÉ.

Écoute donc, on n' se marie pas comme ça tous les jours... Tu pourrais bien attendre long-tems... à moins que c'pendant. (*Il regarde Jeannette en souriant.*) Eh! ma foi, oui, ça pourrait ben arriver plus tôt qu'on ne pense. (*Il la pousse du coude.*) Hein! (*Jeannette prend son mouchoir et se cache le visage.*) Eh ben! (*A part.*) Qu'est-ce que'lle a donc? eh! j' parle trop, moi. (*A Jeannette.*) Allons, n'y a rien de dit. (*A Pierre.*) Eh ben! te décideras-tu?

PIERRE.

Bien obligé, mon ami; il faut que je reste.

ANDRÉ.

Allons, j'irai seul, puisque c'est comme ça; c' que j' pourrai faire, ça s'ra d' boire à ta san-

té... Si ça n' te fait pas d' bien, au moins ça n' peut pas m' faire de mal, à moi. Au revoir.

PIERRE, toujours assis.

Adieu, André.

ANDRÉ; il reprend ses seaux en fredonnant.

Ça m' passe? r'fuser un bon r'pas... quand ça ne s'rait qu'un verre de vin! (*En sortant.*) A l'eau... eau!

SCÈNE XVIII.

PIERRE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Vous êtes abattu...

PIERRE.

Oui... ce n'est pas le travail... mais l'inquiétude me tue. (*A part.*) Quel avenir, grand Dieu! (*Haut.*) Où est ta mère?

JEANNETTE.

Elle n'est pas encore rentrée.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, MARCELIN.

MARCELIN.

Ah! te voilà, papa! (*Il l'embrasse.*) Eh bien! Jeannette, elle n'est nulle part.

PIERRE.

Qui donc ?

JEANNETTE.

Ce n'est rien. (*A Marcelin.*) Tais-toi.

MARCELIN, à son père.

Comme tu me regardes !... est-ce que tu as du chagrin ?

JEANNETTE.

Vous souffrez ?

PIERRE, la main sur son cœur.

C'est là qu'est mon mal. (*Il presse ses enfans dans ses bras.*) Embrassez-moi, mes enfans ; vos caresses me font du bien.

MARCELIN.

Dis donc, Jeannette; est-ce qu'on ne dîne pas aujourd'hui ?

JEANNETTE, à part.

Hélas !... (*A Marcelin.*) Tout à l'heure.

PIERRE.

Est-ce que tu n'as pas monté du pain ?

JEANNETTE, hésitant.

Mon père !

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE.

MAURICE, une lettre à la main.

Ah!... Il est ici... (*A Jeannette.*) Tenez, c'est pour Pierre; mon maître est dans une belle colère... Vous n'avez pas de tems à perdre.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté MAURICE.

PIERRE; il se retourne au bruit de la porte.

Qu'est-ce qu'il y a?

JEANNETTE.

Le domestique de M. Richard vient d'apporter une lettre.

PIERRE.

Tu ne l'avais donc pas vu, M. Richard?

JEANNETTE.

Si, mon père... il était bien mal disposé.

PIERRE.

Donne. (*Il lit avec difficulté.*) « Je suis las » de faire du bien... à des gens...» (*Parlant.*) Ma vue est tellement affaiblie!... tiens, lis, toi.

(Il donne la lettre à Jeannette.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

MARGUERITE, s'arrêtant au fond.

Pierre est éveillé !

JEANNETTE, voyant le trouble de sa mère.

Je tremble !

(Elle retient Marcelin qui va courir à sa mère.)

PIERRE.

Eh bien ! lis donc.

JEANNETTE, d'une voix tremblante.

« Je suis las de faire du bien à des gens qui » n'en sont pas dignes : vous avez obtenu de » moi plus que vous n'en deviez attendre. »

MARGUERITE, bas à Jeannette.

Voilà ce que je redoutais.

JEANNETTE, bas.

Ah ! ma mère... si vous saviez !..

PIERRE, d'un air sombre.

Après ?

JEANNETTE, lisant.

« Vous avez oublié vos obligations envers » moi !... Je cesse de vous plaindre, et je » vous préviens que j'ai disposé de votre » logement. »

PIERRE.

Il est possible ?

MARGUERITE.

Grand Dieu !

JEANNETTE.

Hélas !

(Elle laisse tomber la lettre.)

MARCELIN, la poussant du pied.

Vilain papier qui nous fait tous pleurer.

PIERRE, le ramassant avec effort et lisant.

« Votre femme est avertie depuis huit jours. » (*Parlant.*) Elle ne m'en a rien dit. (*Il lit.*) « Votre fille, depuis une heure. »

JEANNETTE.

Oui, il est venu lui-même ! (*A part.*) Le méchant !

PIERRE, lisant.

« Vous devez avoir eu le tems de faire vos » dispositions ; qu'avant cinq heures, je ne » vous trouve plus dans ma maison, ou j'use- » rai des droits que ma créance et les lois me » donnent sur vous. » (*Il parle.*) Ce coup me manquait.

(Il reste immobile.)

MARGUERITE, avec désespoir.

J'espérais toujours... nous sommes perdus !

(Les enfans courent après.)

PIERRE, à Marguerite.

Ah ! te voilà, Marguerite ; tu as entendu !

d'où viens-tu ? qu'as-tu fait ? apportes-tu au moins quelque argent ?

MARGUERITE.

Hélas ! je n'ai trouvé que des cœurs sans pitié ! (*Avec amertume.*) Ah ! pourquoi avons-nous laissé notre aîné Philippe s'éloigner de sa famille ! Il serait aujourd'hui notre soutien... mais nous n'avons plus de Philippe.

PIERRE.

Ne brise pas mon cœur... (*Regardant Jeannette.*) Ce n'était pas notre unique enfant, notre bonne Jeannette nous reste, et Marcelin.

MARGUERITE.

Marcelin ! la dureté le chasse des lieux qui l'ont vu naître, comme l'incendie nous a chassés de notre hameau ! cher enfant ! (*Elle l'approche d'elle.*) Je ne te ferai plus prier pour ton pauvre frère au pied de ce vieux fauteuil où j'ai passé tant de nuits à t'endormir sur mes genoux ; tu ne viendras plus là, au bout de la table, après le travail, égayant notre mauvais repas par ton babil et tes caresses enfantines.

PIERRE.

Allons, allons, Marguerite, cesse ; il nous faut du courage.

JEANNETTE, à part.

C'en est donc fait ! Ah ! Paul ! Paul !

PIERRE.

Ne laissons point à M. Richard le triste plaisir de nous chasser honteusement lui-même. Partons à l'instant ; André ne nous refusera pas un asile pour cette nuit, et demain nous verrons. La Providence existe aussi pour les malheureux. Elle protégera une famille sans appui. (*Il étend ses bras sur sa femme et ses enfans.*) Ah! qu'elle veille sur ces innocentes créatures. (*Plus bas avec attendrissement.*) Bientôt peut-être elles n'auront plus de père... (*Jeannette et Marcelin se jettent après lui avec un cri d'effroi. Marguerite reste à quelques pas suffoquée par la douleur. Pierre reprend avec fermeté.*) Venez. (*Marcelin s'est jeté à genoux devant le vieux fauteuil.*) Partons! partons!

(Marcelin revient près de Jeannette; la famille se groupe sur le seuil de la porte. La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la barrière de Reuilly; au fond, la barrière ; à gauche et à droite des guinguettes, des cafés: il est neuf heures du soir.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, la scène est animée par la réunion de gens de toutes classes que diverses circonstances rassemblent et dispersent alternativement. Les cafés sont illuminés ainsi que les guinguettes; on entend dans l'intérieur les contredanses et de bruyans éclats de rire, on entre, on sort de différens établissemens, et la foule se porte autour des personnages qui attirent la curiosité publique. Dans le fond, un joueur d'orgue; au milieu du théâtre un escamoteur ; sur l'un des côtés, une marchande de chanson ; en face, un homme fesant essayer les forces, un marchand de tisanne, un marchand d'orviétan, un enfant qui fait tirer des oublis, un marchand de pain d'épices, etc., etc., etc. Tout ce tableau est en mouvement. Le bruit des contredanses, les enfans qui donnent du cor et qui accompagnent la marchande de chansons, qui termine le refrain d'un couplet en frappant sur son tambour de basque ; la voix rauque des gens qui crient les figures des contre-danses produisent un charivari étourdissant.

LA MARCHANDE DE CHANSONS.

ALLONS, Messieurs, faites-vous servir, nous

en avons de deux, de quatre, de six sous, e même de douze sous pour ceux qui veulent l collection complète.

(Plusieurs personnes achètent. Les promeneurs commencent bientôt des cris de joie se fonten tendre dans un cabaret.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

(André un peu gris sort du cabaret en chantant; tient une bouteille à la main.)

ANDRÉ, chantant.

Tra, la, la, la, la, la, la, lère.

PLUSIEURS VOIX.

Eh bien ! père André, ça va-t'i' ben ?

ANDRÉ.

Pardine ! si ça va ben... on dirait que tou le monde se marie.., on ne voit que noces e festins... Vive la joie !... et allez donc.

UN AUVERGNAT.

Où c' vas-tu comme cha... André ?

ANDRÉ.

Où que je vas ?.... Je ne vas pas... j reste...

L'AUVERGNAT.

Sur la place ?

ANDRÉ.

Et allez donc !... je suis bien portant, moi... (*Montrant sa bouteille.*) Quand j'ai de la société... on étouffe là-dedans; j'aime le grand air, moi...

UN FORT.

Et le bon vin ?

ANDRÉ.

Ça rafraîchit... dès que la tête commence... là... c'est fini, faut que je sois dehors.

LE FORT, riant.

Ça ne t'empêche pas d'être dedans ?

ANDRÉ.

Dedans!... (*A l'Auvergnat.*) Est-i' bête?... je suis entre deux, voilà tout.

L'AUVERGNAT.

Chûrement !...

ANDRÉ.

Quel charivari !... les guinguettes ne sont plus assez grandes, on s'en donne partout, faut voir !... c'est d'un plein... et moi donc... l'eau de ma semaine y a passé... (*Montrant sa bouteille.*) Mon Dieu, v'là tout ce qui m'en reste... encore une gorgée... bonsoir. (*Il chancelle, on le retient.*) C'est ça, comme on dit, soutiens-moi, je t'appuierai... (*Sons de la musette dans l'intérieur du cabaret.*) Ah ! voilà la noce qui vient par ici !... (*Une noce d'Auvergnats ayant une musette à leur*

tête sort du cabaret, et fait le tour de la scène en dansant et poussant des cris de joie. André se mêle à la danse, qui se termine par un tableau grotesque. André riant et frappant sur ses genoux.) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (*Un refrain populaire annonce l'arrivée de nouveaux personnages.*) Ah ! voilà encore des amis !... par ici ! par ici !... (*Des forts, des poissardes arrivent en troupe, et se mêlent aux danses.*) C'est une bande de bons réjouis, rangez-vous tous ! (*On danse.*) C'est ça, sautez, dansez, je mène le bal. (*A des musiciens qui sont venus s'installer à la porte du café.*) Eh ! dis donc, crin-crin, allons, si, sol, la, plus vite que ça; t'auras pour boire. (*A d'autres.*) Et vous aussi, donnez-nous-en pour notre argent; un jour de noce tout en dehors. (*Danse ou espèce de bourrée de forts et d'Auvergnats. André se mêle aux danseurs. A la fin de l'air, il trébuche et se jette dans les spectateurs qui étaient arrêtés pour regarder danser.*) Messieurs et dames, ne faites pas attention. (*On rit.*) Pardon, excuse. (*On rit plus fort.*) Eh ben ! est-ce que je suis une risée donc ?... ça n'fait rien, c'est donc pour vous dire que la place est à tout le monde, si le cœur vous en dit, v'là z'une musique de circonstance qui vous f'ra joliment sauter l'pas... et allez donc !...

TOUS.

Allons, dansons, dansons.

ANDRÉ.

Va comme il est dit, mêlez-vous dans tout ça; on ne s'y reconnaîtra plus... t'nez, v'là les marmots qui donnent le branle. (*Contredanse dansée par des gens de divers états. André frappant sur l'épaule du joueur de musette.*) Ah! c'est à nous autres à présent. Allons, zonzon, souffle nous ça gentiment. (*Danse d'Auvergnats au son d'une musette et sur un air du pays. Ensuite pas de quatre composé d'un fort et d'une poissarde, d'un Auvergnat et d'une Savoyarde; à ce pas succède une walse qui devient générale, et pendant laquelle André égaie la scène par des saillies. Bientôt il va s'asseoir à la porte du café; il anime encore les danses du geste et de la voix.*) En avant... chassez... rigaudon... houpe là, sautent-i's c'est ça!

(Bientôt il se laisse aller sur le banc et s'endort. Tout à coup la nuit devient plus sombre, tout annonce un orage; les danses cessent tout-à-fait, et les danseurs se dispersent en désordre: les uns s'enveloppent de leurs mouchoirs par-dessus leurs chapeaux; les femmes relevent leurs robes, plusieurs ont des parapluies. Les guinguettes ont été fermées; la place devient déserte, il pleut avec volence.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, couché sur un banc. Il rêve.

Au secours !... (*Il se démène comme à la nage.*) L' courant m'entraîne !... v'là que je bois. (*Il tombe du banc.*) Ouf !... (*Il s'éveille.*) qu' c'est dur ! su' l' point d' périr, d'se voir abandonné par des camarades ! (*Il se frotte les yeux.*) Où c'que je suis donc ? on n'y voit goutte ici ; mais Dieu m' pardonne ! (*Il tâte le sol.*) Par exemple, c'est fort, ça !... Je rêvais donc !... (*Il se relève.*) v'là ce banc. (*Il rit.*) En v'là une bonne ! (*Il éclate de rire.*) Et moi qui croyais m'noyer ; faut-i' être... (*Il tâte ses vêtemens.*) Tout de même, j'suis trempé !... (*Il étend les mains.*) C'est qu'i' tombe une fière rosée... Te v'là joli garçon, André, vante toi-z'en.

(Il secoue ses vêtemens.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, UN SERGENT conduisant une patrouille ; ensuite DORFEUIL.

LE SERGENT, au fond, à son monde.

Tout paraît tranquille.

(Les gardes se séparent, et regardent de différens côtés si tout est fermé.)

ANDRÉ.

« Jamais !...

LE SERGENT, fesant signe à la patrouille.

Messieurs...

ANDRÉ, chantant.

« Les peines de la vie.... (*fredonnant*) quelques soupirs. »

LE SERGENT.

Où est-il ?

(Il se dirige vers le banc, guidé par la voix.)

ANDRÉ, chantant.

« Avec l'amour.... (*fredonnant*) et plaisirs !... »

LE SERGENT, arrivant brusquement sur lui.

Ne connaissez-vous pas les réglemens ?

ANDRÉ, chantant.

« Avec le vin, je les oublie ! »

LE SERGENT le prend au collet.

Je vous en ferai souvenir, moi... Pourquoi ne répondez-vous pas ?

ANDRÉ, portant la main à son chapeau.

Vous répondre ?... moi ?... mon officier par exemple, j' sais trop c' que j' vous dois.

LE SERGENT, riant, aux gardes.

L'excuse est nouvelle... En attendant, vous allez nous suivre au corps-de-garde.

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu ! c'est pas d' refus ; ça m' fera un abri tout trouvé, jusqu'à ce que la pluie soit passée.

LE SERGENT.

C'est bon, c'est bon, marchez !

ANDRÉ.

C'est ça, et allez donc !...

(On l'emmène au corps-de-garde de la barrière. Dorfeuil paraît.)

DORFEUIL, seul.

Il n'est pas arrivé !... et cependant l'heure approche... (*Il s'éloigne ; arrivé au fond il heurte Pierre et sa famille.*) Ah ! pardon, braves gens.

(Il sort en regardant de tous côtés comme un homme qui cherche quelqu'un.)

SCÈNE V.

PIERRE, MARGUERITE, JEANNETTE, MARCELIN; Pierre soutient Marguerite; Jeannette tient Marcelin par la main.

PIERRE.

C'est vrai, ma bonne Jeannette : nous aurions dû nous rappeler qu'André était de noce, que nous ne le trouverions pas chez lui.

MARGUERITE, se laissant tomber sur un banc.

Je n'en puis plus, il faut que je me repose.

instant... Je vais dans les environs mendier quelques charités... Il faut donc m'y résoudre !... Cruelle extrémité !

(La famille se place sous l'auvent d'une boutique ou d'un café. Il sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ, sortant du corps-de-garde.

ANDRÉ.

Et allez donc !... v'là c' que c'est qu' d'avoir des amis partout... Va t' coucher tranquillement, mon bon André !... ça n'est pas si bête toujours d'être le porteur d'eau d'un capitaine. Il leur a dit tout d' suite : André ! c'est le plus brave garçon... et allez donc !

JEANNETTE.

J'entends du bruit.

ANDRÉ ; il s'avance en scène. Le tonnerre gronde très-fort.

Oh ! oh !... y a du tapage encore là-haut ! gare l'eau, j' suis assez rafraîchi ; c'est qu'i' fait chaud, qu' ça fait trembler, brou ou !..

JEANNETTE.

C'est la voix d'André !

ANDRÉ.

Qui m'appelle encore ?... (*Éclairs.*) Eh !... je ne me trompe pas... (*La foudre éclate ;*

toute la famille se jette après lui.) C'est Jeannette et Marcelin... et... mère Marguerite, que diable venez-vous faire ici, par le tems qu'i' fait?

MARGUERITE.

M. Richard nous a chassés.

ANDRÉ.

Il serait possible?

MARCELIN.

Paul, notre voisin, est je ne sais où...

JEANNETTE, avec douleur.

Hélas!

ANDRÉ, avec chaleur.

Et André donc?

JEANNETTE.

Nous venons de chez vous; nous cherchions un abri où nous puissions passer la nuit. Vous voilà, le Ciel ne nous a pas tout-à-fait abandonnés.

ANDRÉ.

Non, non; il ne t'abandonnera pas, ni moi non plus: les malheureux s'entendent... Richard vous repousse; André vous ouvre les bras...

(Ils s'embrassent.)

MARGUERITE, attendrie.

Brave homme!

ANDRÉ.

Je n'ai rien, c'est égal... j' partagerai avec vous mon grenier, mon lit, enfin tout... (*Il met la main sur ses yeux.*) Ah! me voilà dégrisé... mais Pierre?

JEANNETTE.

Il est allé demander un morceau de pain pour nous.

ANDRÉ.

Quoi! vous seriez réduits?... et j' n'ai pas un sou vaillant! dans l'abondance tout à l'heure, par-dessus les yeux, et rien ne me disait que des amis manquaient de tout. (*A Marcelin qui pleure.*) Allons, petiot, ne pleure pas comme ça; tu fais trop d' peine à ta pauvre mère.

MARCELIN.

Ah! oui!.. si j' pouvais me retenir...

(Il pleure.)

ANDRÉ.

Patiente un peu, mon enfant... t'auras tout à l'heure, j' te l' promets... tu entends bien...

MARCELIN, étouffant ses sanglots.

Oui... père André!..

ANDRÉ, affectueusement.

Allons, mère Marguerite, c'est une mauvaise nuit à passer, quoi! nous allons voir, d'main nous chercherons. Pour le moment il

n'y a pas deux partis à prendre. Attendez un peu; j' vas frapper à toutes les portes; j' trouverai p't'-être bien quelque ame charitable. (*Il regarde autour de lui.*) Tout est fermé! (*A lui-même.*) Personne ne m' répondra; par le tems qui court, i' n' fait pas bon avoir besoin des autres.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE.

MAURICE, au fond.

L'ORAGE m'a fait perdre leurs traces... Cependant ils n'ont pu s'éloigner...

(Il s'avance.)

ANDRÉ, marchant vers une maison.

Essayons toujours...

(Il heurte Maurice.)

MAURICE.

Qui est là?

ANDRÉ.

Excusez, j' vous ai-t-i' fait mal?

MAURICE, à part.

C'est André, leur ami! (*Haut.*) Je suis aise de vous rencontrer.

ANDRÉ.

Et moi aussi. (*A part.*) Dieu m' bénisse

si j' devine ! (*Il l'attire vers le réverbère.*) V'nez donc un peu...

MAURICE, hésitant.

Où voulez-vous que j'aille ?

ANDRÉ le reconnait et le repousse.

Au diable ! pardieu ! je m'adressais ben.

MARGUERITE.

André n'est-il plus là ?

JEANNETTE.

Il parle à quelqu'un.

MARGUERITE.

Ah !..

(Elle se penche sur Jeannette qui la soutient.)

MAURICE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'i' vous prend donc ?

ANDRÉ, levant le bras.

I' m' prend une fière démangeaison...

(Il lui tourne le dos.)

MAURICE, à part

De la colère... il a vu Pierre ! (*Se rapprochant.*) On dirait que vous êtes aujourd'hui...

ANDRÉ, marchant avec vivacité.

Comme le tems, à la tempête ! (*Il s'arrête tout à coup, le prend par le bras et lui montre Marguerite et ses enfans.*) Tiens, regarde.

MAURICE, à part.

Ce sont eux !

ANDRÉ, avec indignation.

Vous v'là satisfait, n'est-ce pas ?

MAURICE.

Plus que vous ne pensez, puisque je peux réparer les injustices de mon maître.

ANDRÉ.

Quoi !

MAURICE.

Mon ami, quand on sert les autres on est souvent contraint à des démarches qui répugnent à une ame honnête. Vous pouvez vous imaginer quelle peine cela m'a fait.

ANDRÉ, saisissant ingénument cette ouverture.

Comment ! vrai ? Et vous seriez disposé ?

MAURICE.

A faire tout ce qui dépendra de moi pour adoucir le mal que je n'ai pu empêcher.

ANDRÉ, avec chaleur.

C'est bien, ça ; à la bonne heure !

MAURICE, à part.

Je le tiens.

ANDRÉ, courant à la famille.

Consolez-vous, voilà du secours qui nous vient... Maurice n'est pas comme son maître, il est pour nous, lui.

ANDRÉ.

Eh bien ?

MAURICE.

La sixième maison à gauche, n° 12, à l'enseigne de la Bonne Foi.

ANDRÉ.

Bon.

MAURICE.

Le logeur est prévenu ; nommez-moi, conduisez-les.

ANDRÉ.

J'entends bien ; mais Pierre encore...

MAURICE.

Où est-il ?

ANDRÉ.

L' pauvre diable bat l' pavé.

MAURICE, à part.

A merveille. (*Haut.*) Occupons-nous de la femme et des enfans ; ensuite...

ANDRÉ.

Vous avez raison ; j' le retrouverai toujours bien, lui.

MAURICE, à part.

Je ne t'en donnerai pas le tems.

ANDRÉ, à la famille.

Vous êtes sauvés !... nous allons souper, petiot.

MAURICE, à part.

Je m'en charge.

ANDRÉ, à Jeannette.

Je vais la conduire... (*A Maurice.*) j' vous remercierai plus tard.

(Il emmène Marguerite.)

MAURICE.

Il n'y a pas de quoi. (*A part.*) Entrons chez Robert; maintenant la fortune est pour nous.

(Il entre dans une maison au coin de la place.)

SCÈNE VIII.

JEANNETTE, MARCELIN.

JEANNETTE, à Marcelin qui sanglotte.

Tais-toi, Marcelin; papa va arriver. tais-toi...

MARCELIN, avec humeur.

Je te dis qu'il ne viendra pas.

JEANNETTE.

Nous lui avons promis de l'attendre... il ne doit être qu'un instant.

MARCELIN.

J'ai froid... je suis tout mouillé... si nous étions allés avec maman?

JEANNETTE.

Où notre bon père nous eût-il retrouvés?

conduire le petit par la porte de derrière. (*Il ferme la porte.*) Tout va pour le mieux : courons maintenant prévenir M Richard.

(Il sort à droite.)

SCÈNE X.

DORFEUIL, entrant.

Plus j'y songe, et moins je peux me rendre compte de sa conduite... Je le vois arriver comme un furieux : « De l'or, des billets !... » il n'y a pas un moment à perdre. Dorfeuil, » prenez vos pistolets... à dix heures, je vous » suis sur la place voisine; là, vous saurez... » Il disparaît sans autre explication. Où est-il maintenant ? ce discours, ces précautions... je ne sais quels pressentimens !

(Il prête l'oreille au bruit que fait Pierre en arrivant.)

SCÈNE XI.

DORFEUIL, PIERRE.

PIERRE; il arrive par la droite, et va au banc où il a laissé sa famille.

Elles n'y sont plus !

DORFEUIL.

On a marché.

PIERRE, parcourant le fond du théâtre.

Personne... ah ! sans doute chez André,

elles attendent la vie, et je n'ai à leur donner que mon désespoir.

DORFEUIL, inquiet.

J'entends parler.

PIERRE, au milieu du théâtre.

Hommes cruels!... je leur ai tendu une main suppliante; ils m'ont repoussé...

DORFEUIL.

Ce n'est pas lui!...

PIERRE

Travaille... m'ont-ils dit... Travailler! Qui s'y refuse? mais c'est à l'instant même qu'il leur faut des secours.

DORFEUIL, avec défiance.

Cet homme paraît violemment agité... le désordre de ses vêtemens. (*Pierre marche du côté de Dorfeuil.*) Il vient à moi.

(Dorfeuil s'arrête, et met la main sous son manteau.)

PIERRE.

Ma femme! mes enfans!... innocentes créatures. J'ai faim! s'est-il écrié; et (*avec exaltation,*) rien. (*Les mains élevées et avec égarement.*) Grand Dieu! prends donc ma vie. (*Il aperçoit Dorfeuil, et s'écrie en marchant à lui, avec violence.*) Ah!

DORFEUIL, qui a entendu Pierre, prend le change, et, saisissant son pistolet, le lui présente en l'interpelant.

Que me demandes-tu?

PIERRE, surpris, reste immobile, voit l'arme de Dorfeuil et s'écrie tout à coup.

La mort, avant de voir ma famille expirer de besoin !

DORFEUIL, baissant son arme.

Insensé !

PIERRE.

Je suis las de souffrir.

DORFEUIL, lui donnant une bourse.

La douleur t'égare, prends cet or. Calme ton désespoir, et va secourir ta famille.

PIERRE, saisissant le manteau.

De l'or!... homme généreux, merci, merci, courons les sauver...

(Il s'éloigne rapidement.)

SCÈNE XII.

DORFEUIL.

Attends, infortuné ! mon appui... tu me fuis, malheureux !

SCÈNE XIII.

PAUL, DORFEUIL.

PAUL, paraissant précipitamment.

Le barbare a pu les chasser ! Ah ! c'est vous, Dorfeuil !

DORFEUIL.

Je vous attendais.

PAUL.

Dites-moi, les auriez-vous rencontrés

DORFEUIL.

Qui ?...

PAUL.

Les infortunés ! cet or était pour eux ?

DORFEUIL, surpris.

Pour eux !... dans quelle agitation êtes-vous ?

PAUL.

Oui, ma tête est brûlante !... l'infâme !... mon ami, aidez-moi dans mes démarches... courez ; déjà j'ai reconnu les rues environnantes : voyez en tous lieux.

DORFEUIL.

Que voulez-vous dire ?

PAUL.

Un vieillard, une femme, cette jeune fille de tantôt, un enfant !

DORFEUIL.

Une jeune fille... un enfant étaient là tout à l'heure.

PAUL.

Sur cette place, volons. (*Dix heures sonnent.*) Voilà l'heure ! je ne puis... courez

après eux, faites tout pour les découvrir, remettez leur ce portefeuille, cette bourse; dites à Jeannette... mais j'ai laissé l'écrit chez mon notaire... il les informera... courez !

DORFEUIL.

Au nom du Ciel ! expliquez-vous....

PAUL.

Vous saurez tout; chaque minute de retard me tue... Ah!...votre manteau !.. (*Il le dépouille.*) Les pistolets !... je dois tout prévoir... (*Il s'enveloppe.*) (*A part.*) S'il fallait me dérober aux premières poursuites...

DORFEUIL.

Que se passe-t-il donc ?... Le trouble où je vois !... Valmont, je ne vous quitte point.

PAUL.

Ne m'arrêtez pas !

DORFEUIL.

Au moins, instruisez-moi !...

PAUL.

A mon retour !... je vous en conjure... ne perdez pas un instant... parcourez ce quartier, donnez asile à ces malheureux, il y va de mon repos, de ma vie !... (*Il s'élance brusquement.*) Et moi, je cours les venger !

DORFEUIL.

Dans quelle inquiétude il me laisse ! Je me

perds dans une foule de conjectures : tâchons de remplir du moins ses intentions.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MAURICE, RICHARD.

RICHARD, marchant rapidement.

Que m'importent les détails !... au fait : tu es parvenu à t'emparer d'elle ?...

MAURICE.

Comme je vous l'ai dit, Monsieur, le hasard a presque tout fait... mais vous allez un train...

RICHARD, continuant de marcher, mais moins vite.

Dis toujours, j'écoute.

MAURICE, le retenant.

Voilà tout... Jeannnette attendra vos ordres dans la maison de Robert... Le petit a dû être reconduit jusqu'au seuil de la maison garnie où j'ai fait courir André.

RICHARD, s'arrêtant tout court.

Peut-on répondre de ce Robert ?

MAURICE.

Comme de moi-même.

RICHARD,

La moindre indiscrétion de sa part...

après eux, faites tout pour les découvrir, remettez leur ce portefeuille, cette bourse; dites à Jeannette... mais j'ai laissé l'écrit chez mon notaire... il les informera... courez !

DORFEUIL.

Au nom du Ciel ! expliquez-vous....

PAUL.

Vous saurez tout; chaque minute de retard me tue... Ah!...votre manteau!.. (*Il le dépouille.*) Les pistolets!... je dois tout prévoir... (*Il s'enveloppe.*) (*A part.*) S'il fallait me dérober aux premières poursuites...

DORFEUIL.

Que se passe-t-il donc?... Le trouble où je vois!... Valmont, je ne vous quitte point.

PAUL.

Ne m'arrêtez pas !

DORFEUIL.

Au moins, instruisez-moi!...

PAUL.

A mon retour!... je vous en conjure... ne perdez pas un instant... parcourez ce quartier, donnez asile à ces malheureux, il y va de mon repos, de ma vie!... (*Il s'élance brusquement.*) Et moi, je cours les venger !

DORFEUIL.

Dans quelle inquiétude il me laisse! Je me

MAURICE.

Il est acheté et compromis; par habitude autant que par métier, il sait fermer les yeux et la bouche quand il ouvre la main.

RICHARD.

Ma réputation...

MAURICE.

Demeure à l'abri de tout soupçon. Avant que Pierre, sa femme et André puissent se réunir et s'expliquer, la nuit passera... qui pourra savoir que Jeannette est au coin de cette place, dans une maison?...

RICHARD; il veut marcher.

Je triomphe. Et mon odieux rival...

MAURICE, le retenant encore.

Est perdu!... Je connais votre adresse, votre sang-froid... c'est un homme mort. Alors l'innocente créature vous est livrée; ce n'est pas que si l'on pouvait éviter le combat...

RICHARD.

J'ai donné ma parole; d'ailleurs il importe à ma sûreté...

MAURICE.

A la bonne heure. (*Geste de porter un coup d'épée.*) Débarrassez-nous-en.

RICHARD.

Je ne le manquerai pas.

(Il se porte vers la droite.)

MAURICE.

Je m'en rapporte à vous ; on approche.

RICHARD.

Rentre, j'ai promis que nous serions sans témoins ; attends chez Robert le résultat... je ne serai pas long-tems.

MAURICE.

C'est entendu, bonne chance.

(Il rentre chez Robert ; au moment où Richard va disparaître, Paul se porte à sa rencontre.)

SCÈNE XV.

PAUL, RICHARD.

PAUL.

Je le cherche en vain... le traître voudrait-il échapper ?..

RICHARD.

Qui va là ?

PAUL, allant à sa rencontre.

Vous voilà donc !...

RICHARD.

J'allais au rendez-vous.

PAUL.

Et moi, j'en viens... La place est bonne ; n'allons pas plus loin.

RICHARD, tirant son épée.

Soit.

porte donc avec moi la fatalité !... Il s'en dépouille pour me secourir. Il n'aura pu satisfaire l'avidité des scélérats qui l'ont frappé... Misérable, tu l'as livré au poignard des assassins. (*Il heurte du pied l'épée de Richard.*) Ce fer !... ah !... le Ciel me l'envoie !

(Il cherche.)

SCÈNE XVII.

RICHARD, PIERRE, JEANNETTE, MAURICE.

(Une croisée de la maison de Robert s'ouvre tout à coup au deuxième étage. Jeannette y paraît promptement, noue plusieurs draps ensemble, et les jette en dehors.)

JEANNETTE, dans la coulisse.

Non, non, je n'ouvrirai pas !...

(Elle se dispose à descendre.)

PIERRE.

Que ma destinée s'accomplisse !... *Délivrons-nous de tous mes maux !...* (*Il sanglotte.*) Malheureux enfans !... vous gémissez ! c'en est fait !... plus d'avenir !... plus de famille !

(Il ramasse l'épée.)

JEANNETTE; elle est suspendue aux draps, et l'on entend soudain comme un bruit de porte qu'on enfonce.

Laissez-moi !. (*Elle se glisse rapidement*

et se débarrasse des mains de cet homme.)
Au secours !

PIERRE ; au moment où il va pour se frapper, les cris l'arrêtent.

Quels accens !...

(Il se porte vers le fond de la scène.)

JEANNETTE, descendant toujours.

Au secours ! au secours !

PIERRE.

La voix de Jeannette !

MAURICE, sortant de la maison, à un homme qu'on ne voit pas.

Laisse-la descendre... J'étoufferai ses cris.

JEANNETTE, qui a entendu Pierre.

Mon père !... ah !... sauvez-moi !

(Elle est sur le théâtre.)

PIERRE, s'élançant.

Quel crime nouveau !... où es-tu ?

MAURICE.

Pierre !

JEANNETTE.

Ici !... (*Maurice veut la saisir.*) Est-ce vous, Maurice ?

PIERRE, l'épée à la main, à Maurice.

Scélérat !

MAURICE, fuyant vers la place.

Il est armé.

PIERRE, le suivant avec sa fille appuyée sur son bras.

Tu vas périr de ma main.

JEANNETTE, l'arrêtant.

Mon père !

MAURICE.

Je suis perdu !... (*Arrivé au banc il jette un cri d'épouvante.*) Qu'ai-je touché ?...

PIERRE, à sa fille.

Ne me retiens pas.

MAURICE, soulevant son manteau.

Un homme !... il l'a tué !... cette arme dans ses mains !... (*A part.*) Nous sommes sauvés !... (*Haut.*) Au meurtre !... à la garde ! à la garde !

JEANNETTE, arrachant l'épée des mains de son père et la jetant loin d'elle.

Grand Dieu ! (*Elle l'entraîne.*) Fuyons !

PIERRE, se laissant aller.

Quels objets de terreur m'environnent encore !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, UN SERGENT, GARDES NATIONAUX, GENS DU PEUPLE, ensuite ANDRÉ ET MARCELIN.

MAURICE, aux premiers arrivés.

Du monde ici !... accourez !... (*A la patrouille.*) Arrêtez. (*Il désigne Pierre.*) Vite !... (*Au peuple.*) Des secours !...

(Rumeur générale.)

ANDRÉ entre, tenant Marcelin par la main.

Reconnaîtrais-tu la maison?

MARCELIN.

Je ne sais pas... ma pauvre sœur !...

LE SERGENT, à Pierre en lui fermant le passage.

Qui êtes-vous ?

PIERRE.

Un malheureux !...

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça?

(Il reste en suspens.)

MAURICE, soulevant Richard.

Il respire encore !

LE SERGENT, à Pierre.

Où allez-vous ?

PIERRE.

Je fuis ce lieu d'horreur !...

MARCELIN.

Des soldats !... Jeannette !

(Il court dans ses bras.)

ANDRÉ.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

MAURICE, montrant Pierre.

Arrêtez l'assassin !

PIERRE, indigné.

Monstre !

ANDRÉ.

Maurice qui accuse Pierre !

JEANNETTE.

Ne le croyez pas, c'est un imposteur !

(Elle se jette entre la garde et son père.)

ANDRÉ se joint à elle.

Un instant !...

MARCELIN.

Ah !

(Il se serre contre Jeannette.)

ANDRÉ; il saisit brusquement Pierre qu'il a sépa
de la foule et le pousse derrière.

Sauve-toi toujours.

(Pierre s'échappe; la garde croise la baïonnette
André.)

LE SERGENT.

Alte là !

ANDRÉ.

Eh bien ! je ne crains rien... C'est mon ami ! je l'ai sauvé ! me v'là !... (*Il se remet entre les mains des soldats.*) Nous verrons qui...

JEANNETTE, levant les mains au Ciel.

Il est sauvé !

(Elle tombe sans connaissance ; des gardes la soutiennent.)

ANDRÉ.

Et allez donc.

MAURICE ; il soulève Richard avec les autres à l'éclat des flambeaux ; il voit enfin le visage.

Mon maître ! (*A tous.*) Vous le laissez fuir !... Courez donc.

(Les gardes se détachent ; des gens du peuple suivent la foule qui se divise en différens groupes ; on se dispose à entrer Richard dans la maison de Robert, et l'on emmène d'un autre côté André et Jeannette toujours évanouie. Tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin anglais; à droite on voit la façade intérieure de l'hôtel de Dorfeuil, une entrée principale donne sur le vestibule; aux deux ailes, deux salles du rez-de-chaussée ont une sortie sur le jardin par des portes vitrées; à gauche est un pavillon. Un mur peu élevé laisse apercevoir les maisons de la rue adjacente, masquées en partie par un massif d'arbres et de bosquets, et se trouve prolongé par une grande grille de clôture qui ferme au fond. L'enceinte du jardin et cette grille débouchent sur la rue. Le plan le plus reculé présente l'aspect d'un quartier isolé du faubourg. Une petite table de marbre et quelques siéges de jardin sont un peu à droite sur le devant de la scène, qui n'est éclairée que par le réverbère du vestibule. Au lever du rideau on aperçoit des gendarmes qui passent rapidement le long de la grille.

SCÈNE I.

FIRMIN, DOMESTIQUES sous le péristyle.

FIRMIN, à un domestique qui porte un flambeau.

Allumez vite dans le pavillon; Monsieur arrive et va s'y rendre; prenez garde surtout de déranger aucun papier. (*A un autre qui porte un plateau avec des fruits, du pain et un flacon de vin.*) C'est bien, Georges,

portez cela de suite. (*Il montre le pavillon.*) Si Monsieur veille, il peut avoir besoin... (*A un troisième.*) Vous, Lapierre, préparez toujours la voiture: les malles sont faites... ainsi tenez-vous prêt au premier ordre... (*Resté seul.*) Je n'oublie rien, non. (*Des gendarmes passent dans la rue.*) Va-t-on partir ou rester?... où est M. de Valmont?... quand il sait que tout est disposé pour le départ; voilà l'heure qu'il devrait être de retour.... M. Dorfeuil est tellement préoccupé...

SCÈNE II.

DORFEUIL, FIRMIN, PIERRE paraît au dehors de la grille.

DORFEUIL, descendant du péristyle à pas lents.

Toutes mes recherches ont été vaines!

PIERRE, regardant de tous côtés.

Ils ne m'ont point aperçu!

DORFEUIL.

Ce déguisement!... cette liaison!... Ah! Firmin?

FIRMIN, sortant du pavillon.

Monsieur?

DORFEUIL.

Eh bien!... Valmont?

FIRMIN.

La voilà.

(Il court ouvrir la porte.)

DORFEUIL.

Écoutez, Firmin.

(Firmin se rapproche de Dorfeuil; la porte reste ouverte.)

PIERRE.

Ils reviennent!...

(Il se glisse, arrive à la grille, et entre précipitamment; au même instant les gendarmes reparaissent.)

DORFEUIL.

Si vous ne le rencontrez pas, prenez des informations dans le quartier, sur lui, sur ces gens qu'il fréquente; et de la discrétion, de la promptitude...

FIRMIN.

Bon, Monsieur...

(Il se dirige vers la porte.)

PIERRE; il entend venir Firmin, va pour sortir, et aperçoit les gendarmes.

Je suis perdu!...

(Saisi d'effroi, il se jette dans le bosquet du fond.)

SCÈNE III.

DORFEUIL, PIERRE caché.

DORFEUIL.

Malgré ses instances je n'aurais pas dû le quitter sans connaître ses projets... s'il me fallait déplorer quelque catastrophe! si, en me présentant devant sa famille, je devais lui apprendre... ah!... éloignons de trop pénibles idées... Il est connu, on serait accouru à l'hôtel; déjà je serais instruit... allons... (*Il se dirige vers le pavillon.*) En attendant Firmin, achevons la recherche des papiers nécessaires pour le but de mon voyage. Puissé-je ne pas l'entreprendre sous de tristes auspices!

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE IV.

PIERRE, sortant du bosquet.

On a refermé la porte... (*Il regarde.*) Je n'entends plus parler; le moindre bruit me glace d'épouvante, et ce silence est encore effrayant... (*Il fait quelques pas.*) Où suis-je? Dans une maison étrangère... sans guide... à cette heure... Ah! j'ai pu me soustraire au fer prêt à m'atteindre; mais en quelles mains

viens-je me mettre? à qui confierai-je mon sort? Quels êtres me faudra-t-il implorer?... Ils me livreront peut-être. (*Il est sur le devant de la scène.*) Poursuivi pour un meurtre! ah! j'ai trop vécu d'un jour... mais... je le sens à l'affaissement qui m'accable, la fatigue, l'épuisement vont terminer... déjà mes membres affaiblis me soutiennent à peine. (*Il s'appuie au pavillon et voit des lumières passer dans le péristyle.*) Du monde... On vient de ce côté! (*Il se traîne et porte la main au bouton de la porte.*) Ils vont me saisir!...

(Le poids de son corps fait céder la porte; il tombe dans le pavillon.)

SCÈNE V.

DORFEUIL, PIERRE.

DORFEUIL; il s'élance du secrétaire où il étoit à écrire.

Qui entre ici? Un étranger!... (*Il appelle*) Quelqu'un! Georges!...

(Il va pour sonner.)

PIERRE, se soulevant avec effort.

Au nom du Ciel, ne me perdez pas!...

DORFEUIL.

Que voulez-vous?

PIERRE.

Un refuge!

DORFEUIL.

En ces lieux?... à cette heure?

PIERRE.

Ah! je ne suis pas à craindre... la faiblesse... une fièvre brûlante!... (*Il se jette à genoux devant lui.*) Quelques secours, par pitié!...

DORFEUIL, lui apportant le flacon.

Infortuné!...

PIERRE.

Grand Dieu!... il est humain, lui!... (*Il boit.*) Ce secours me rappelle à la vie.

DORFEUIL.

Comment avez-vous pénétré jusqu'ici?

PIERRE.

Par cette grille...

DORFEUIL.

Qu'espériez-vous?

PIERRE.

Me cacher!...

DORFEUIL.

Qui vous poursuit?

PIERRE.

La haine des hommes!... (*Il écoute.*) N'entendez-vous pas des soldats?

DORFEUIL.

Seriez-vous criminel?

PIERRE.

S'ils le disent, ne les croyez pas!...

DORFEUIL.

Enfin de quoi vous accuse-t-on ?

PIERRE.

D'un meurtre!... les insensés !

DORFEUIL, reculant.

Malheureux !

PIERRE.

Et vous aussi!... dans cet état d'abattement, aurais-je même la force de me défendre ? (*Il écoute encore avec crainte.*) Ce sont eux!... Ils approchent!... (*Il voit l'émotion de Dorfeuil.*) Vous vous troublez... Eh bien ! livrez-moi ; qu'on me frappe à l'instant : c'est trop d'agonie !...

(Il étend les bras, et reste dans l'attitude d'un homme qui s'abandonne à tout.)

DORFEUIL, le contemplant avec émotion.

Cet excès d'infortune.... cet égarement... son désespoir... mon ame a tressailli... (*La clef de la grille se fait entendre.*) On vient, que résoudre ?

PIERRE.

Eh bien ?

DORFEUIL.

Ah ! je cède à la compassion qu'il m'inspire! rentrez!... (*Il le pousse dans le pavillon, et marche vers la grille.*) Son état

éloigne toute crainte... d'ailleurs aucune issue...

SCÈNE VI.

DORFEUIL, FIRMIN arrivant essoufflé.

FIRMIN.

Ah ! Monsieur !...

DORFEUIL, vivement.

Eh bien ?

FIRMIN.

Je respire à peine !

DORFEUIL.

Parlez !...

FIRMIN.

Personne à la maison du faubourg ; tout y est bouleversé ; point d'ouvrier Paul, point de famille, de commissionnaire, nul indice dans le quartier... sur la place tout est en rumeur !...

DORFEUIL.

Pour quelle cause ?

FIRMIN.

Dix narrations différentes se débitent à la fois : un homme tué, deux assassins arrêtés, je ne sais combien de gardes tués ou blessés.

DORFEUIL.

Au fait ?

FIRMIN.

Pas un mot de M. Valmont... Mais cette petite Jeannette, dont il se fesait écouter sous le nom de Paul, a été arrêtée et conduite au corps-de-garde en face de l'hôtel, ainsi qu'André le porteur d'eau de la maison.

DORFEUIL.

Jeannette !... Qu'entends-je !

FIRMIN.

Je ne sais comment ils se trouvent fourrés dans cette bagarre ; mais on mêle à tout cela des voies de fait, un meurtre, un enlèvement; et personne ne peut rien expliquer.

DORFEUIL, à lui-même.

Quels singuliers rapprochemens !... (*A Firmin.*) Allez, sachez si l'on peut parler à cette jeune fille, demandez-le de ma part à l'officier du poste.

FIRMIN.

J'y cours... (*Il revient.*) Monsieur, une sentinelle vient d'être placée là... (*Il montre la grille.*) Il paraît qu'on fouille une partie du faubourg.

(Une patrouille de la garde nationale paraît en dehors et s'arrête à la grille : le sergent arrive à la porte.)

SCÈNE VII.

DORFEUIL, FIRMIN, LE SERGENT.

LE SERGENT, à Firmin.

Le maître de cette maison?

FIRMIN.

Le voilà, Monsieur.

DORFEUIL, à Firmin.

Faites ce que je vous ai dit.

(Firmin sort.)

SCÈNE VIII.

DORFEUIL, LE SERGENT.

LE SERGENT.

Monsieur, on est à la recherche d'un individu soupçonné d'un grand crime. C'est dans ces environs qu'on a perdu sa trace. Les issues du carrefour sont gardées, et des perquisitions vont être faites dans toutes les maisons de cette rue.

DORFEUIL.

Je ne puis, Monsieur, qu'approuver cette mesure. (*Le sergent retourne à la patrouille et place son monde.*) Le voilà signalé! (*Il montre le pavillon.*) Quel parti prendre?

Dois-je me compromettre en le dérobant aux recherches?... Mais s'il est innocent, persécuté!... De fatales préventions peut-être!... (*D'un ton décidé.*) Je lui ai donné asile : avant toute conviction, ne lui ôtons pas le seul appui qui lui reste. Il ne peut échapper; et s'il est coupable...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE, FIRMIN, UN COMMISSAIRE, SON GREFFIER; ils arrivent par le vestibule.

LE COMMISSAIRE, à Dorfeuil.

Je me rendais chez vous, Monsieur, pour obtenir des renseignemens, lorsqu'un valet m'a dit que vous désiriez parler à une jeune fille prévenue de n'être point étrangère à l'attentat qui vient d'être commis.

DORFEUIL.

Il est vrai, Monsieur, j'ai lieu de croire qu'on obtiendra d'elle des éclaircissemens importans.

LE COMMISSAIRE.

Je dois saisir toutes les circonstances qui peuvent porter quelque jour dans l'obscurité qui environne cet événement. On vous l'amène... Veuillez la questionner... (*A Jeannette que l'on amène.*) Venez.

DORFEUIL, à part.

Cette jeune fille... eh! mais c'est elle que ce matin... (*Au Commissaire.*) Permettez que je sache d'abord comment elle se trouve compromise...

JEANNETTE, troublée.

Monsieur!... (*A part.*) Dois-je nommer mon père?

DORFEUIL, avec douceur.

Approchez.

JEANNETTE, à part, en s'avançant.

Non, je le perdrais, m'a dit André...

DORFEUIL, il prend la main de Jeannette et l'amène sur l'avant-scène.

Ne tremblez pas, et répondez avec confiance.

(En ce moment un agent du commissaire descend rapidement du péristyle, portant un manteau; il s'approche de lui et parle bas en montrant des papiers qu'il tient à la main.)

LE COMMISSAIRE, à son agent.

Fort bien!...

(Il s'avance en scène.)

JEANNETTE, à Dorfeuil.

Hélas! Monsieur, si je tremble en ce moment, c'est encore de l'effroi dont j'ai été saisie pendant tout ce tumulte.

DORFEUIL.

Remettez-vous; dites-moi, n'étiez-vous pas sur la place avec un enfant?

JEANNETTE, l'examinant avec timidité.

Oui, Monsieur, c'est là...

LE COMMISSAIRE.

Ne déguisez rien ; parlez sans crainte.

JEANNETTE.

Que dirai-je ?

LE COMMISSAIRE.

Tout ce que vous savez.

JEANNETTE, avec hésitation et comme cherchant ce qu'elle doit dire.

Je fuyais d'une maison où des misérables m'avaient attirée dans un piége affreux, en me promettant des secours... tout à coup des cris, à la garde !... au meurtre !... retentissent autour de moi... (*Elle hésite.*) Frappée d'épouvante...

(Elle s'arrête.)

DORFEUIL.

Achevez !

JEANNETTE.

J'ai perdu connaissance, et en rouvrant les yeux je me suis vue au milieu des gardes qui m'avaient entraînée.

LE COMMISSAIRE.

Cette déposition vague, et divers incidens qui me sont connus, viendraient à l'appui des bruits qui circulent.

DORFEUIL.

Que dit-on ?

LE COMMISSAIRE.

Elle aurait été l'objet d'une lutte jalouse et furieuse; la victime appelée en duel par un rival inconnu, serait tombée dans un guet-apens, dont l'homme qu'on poursuit fesait partie l'épée à la main.

(Il prend un papier des mains de l'agent.)

DORFEUIL.

Ils étaient plusieurs!... comment alors?

LE COMMISSAIRE, l'interrompant.

Permettez... avant d'aller plus loin, je dois vous présenter cette lettre adressée à M. Dorfeuil, et qui vient de m'être remise. Vous appartient-elle?

DORFEUIL, vivement.

Oui, Monsieur... je l'ai reçue ce matin; elle me vient d'un ami. De quelles mains la tenez-vous?

LE COMMISSAIRE, présentant le manteau.

Elle était dans ce manteau avec d'autres papiers.

DORFEUIL, examinant.

Ce manteau!... c'est le mien qu'il portait... il est tout sanglant!... Où l'a-t-on trouvé?

LE COMMISSAIRE.

Sur le corps du malheureux...

DORFEUIL.

Ciel!... Valmont serait l'infor tu !

DORFEUIL.

André est instruit?... eh bien! qu'on le fasse venir, qu'il parle... Où est-il?

FIRMIN.

A deux pas d'ici... (*Montrant Jeannette qui tombe sur une chaise.*) Ah! mon Dieu!.. elle se trouve mal.

DORFEUIL.

Qu'on la secoure! (*Courant à elle. Au Commissaire.*) M. le Commissaire, il s'agit du sort d'un ami, d'un frère; les révélations d'André doivent nous éclairer.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, je vais le faire entrer à votre hôtel. (*A un garde.*) Qu'on amène André!

DORFEUIL, au valet.

Joseph, ouvrez une salle et éclairez. (*Au Commissaire.*) Je vous accompagnerai, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Mais cette femme?

DORFEUIL.

Je réponds d'elle... (*A Firmin.*) Faites-la transporter, et qu'on lui prodigue tous les soins que son état exige.

(Il devance le Commissaire, qui le suit dans le vestibule, accompagné de ses agens, et des gardes nationaux.)

SCÈNE X.

JEANNETTE, sans mouvement sur une chaise; FIRMIN, lui donnant des soins.

FIRMIN, regardant Jeannette.

Elle ne revient pas...

(Il lui frappe dans les mains.)

SCÈNE XI.

FIRMIN, JEANNETTE, VALMONT, entrant doucement par la grille, et s'avançant avec précaution.

FIRMIN.

Comment faire ?... (*Il appelle de nouveau.*) Georges !...

VALMONT.

St ! st ! Firmin !

FIRMIN, se rapprochant.

M. Valmont !.... ah ! Monsieur !.... quel bonheur ! quelle joie pour mon maître !... si vous saviez dans quel inquiétude...

VALMONT.

Paix ! te dis-je. Va prendre mon sac de nuit ; fais remettre ce billet à Dorfeuil, et suis-moi.

use de son abandon ; elle se dégage doucement et jette ses regards étonnés sur les objets qui l'entourent.) Dorfeuil vous a donc retrouvée ?

JEANNETTE.

Retrouvée !

FIRMIN.

Du tout, Monsieur ; Mademoiselle vient d'être à l'instant retirée des mains de la garde.

VALMONT.

Est-il possible ? vous, arrêtée !... pour quel motif ?

JEANNETTE.

Que puis-je vous dire ?... Péniblement détrompée sur votre condition, errante, sans asile, tombée dans des mains infâmes et sauvée par le Ciel ; j'étais encore destinée à vous croire victime d'une affreuse trahison.

VALMONT.

Moi !

JEANNETTE.

Une lettre, un manteau trouvés sur le cadavre.

VALMONT.

Il serait mort ?

JEANNETTE.

Qui donc ?

VALMONT.

Richard.

FIRMIN, revenant.

Que dit-il?

JEANNETTE.

On l'a tué!...

VALMONT.

Ce bras vous a vengée!

JEANNETTE.

Grand Dieu!... Et mon père accusé, obligé de fuir!

VALMONT.

On accuse votre père!... Je cours avouer hautement...

FIRMIN.

Arrêtez, Monsieur; vos liaisons dans la famille, la rivalité bien connue qui existait entre vous, votre séjour mystérieux dans la maison; voilà des présomptions que vous ne pourrez détruire qu'avec des preuves, et vous vous êtes battu...

VALMONT.

Sans témoins! Et qu'importe! Pourra-t-on croire?...

FIRMIN, vivement.

Pour Dieu! ne hasardez rien...

JEANNETTE.

Oui, je vous en supplie, ne vous exposez point... Hélas! vous êtes le seul espoir d'une famille désolée... mon père est en fuite... emprisonné peut-être...

VALMONT.

Ma chère Jeannette, dans peu tout sera éclairci. Un aveu simple et franc de ma conduite doit nous sauver tous, ou ne perdre que moi.

(Il lui baise les mains et marche vers la grille.)

JEANNETTE, le suivant des yeux.

Ah! Paul!... il faut nous sauver tous.

(Firmin prend Jeannette par la main et la conduit dans la salle.)

SCÈNE XII.

PIERRE dans le pavillon, DORFEUIL, LE COMMISSAIRE, ANDRÉ, GARDES.

DORFEUIL, au Commissaire.

Veuillez bien agréer mes remercîmens, M. le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Trop heureux, Monsieur, d'avoir pu vous tirer d'inquiétude sur le sort de votre ami! Vous voyez, du reste, que cet homme ne veut rien dire autre chose sur ce Pierre dont il a favorisé l'évasion.

DORFEUIL, à part.

Ce malheureux ne peut être que celui qui m'a imploré!... je suis dans un trouble...

LE COMMISSAIRE.

En attendant qu'il veuille parler plus au long, on va le transférer.

(Il fait signe aux gardes.)

UN GARDE.

Allons, en prison !

DORFEUIL.

Le passage de cette grille vous abrégera la route.

(Pierre entr'ouvre la croisée du pavillon.)

ANDRÉ.

En prison ?... où vous voudrez... ça m'est égal ; je ne suis pas muet, je saurai parler... j'ai aidé Pierre à s'enfuir, c'est vrai... (*A ces mots, Pierre paraît à la croisée, et semble prêter attention à ce que dit André.*) Mais je ne m'en repens pas.

PIERRE, à part.

C'est la voix d'André.

ANDRÉ.

Une bonne action n' laisse jamais d' regrets !

LE COMMISSAIRE.

Toujours le même aveu !.. (*Au greffier.*) Prenez note...

ANDRÉ.

Je ne nierai jamais ça.

LE COMMISSAIRE.

Mais direz-vous enfin d'où vous connaissez cet homme ?

ANDRÉ.

Pardieu ! c'est mon ami... je peux l'avouer sans crainte.

LE COMMISSAIRE.

On saura quel motif vous a fait agir.

ANDRÉ.

C' qui m'a fait agir ?... mon attachement pour lui, son malheur, ma ferme croyance en sa probité... Oui, Pierre est un honnête homme comme moi, comme vous, et p't'-être... enfin, j'en réponds, tout l' quartier aussi, demandez... personne ne dira autrement.

PIERRE, à part.

Ami sincère !...

DORFEUIL, au Commissaire.

Cet homme a l'air de la franchise et de la bonne foi.

LE COMMISSAIRE.

Quoi !... Monsieur, vous penseriez que son témoignage...

ANDRÉ.

Il en vaut un autre !... J' suis connu, moi. Au surplus, si M. Richard a été tué, on saura pourquoi, par qui et comment; car enfin qui est-ce qui prouvera qu'il valait mieux qu' son

coquin d' valet, et qu'il ne s'est pas attiré c' qui lui arrive.

LE COMMISSAIRE, au greffier.

Vous l'entendez...

ANDRÉ.

J' parle assez haut pour ça. Enfin (*à Dorfeuil*) vous, Monsieur, M. le Commissaire, tout l' monde, dites-moi s'il est possible d' croire qu'un homme dans la force de l'âge n'ait pu se défendre contre un autre, faible, exténué de besoin?.. ça tombe-t-i' sous le sens, j' vous l' demande?

DORFEUIL.

Cette objection...

LE COMMISSAIRE.

Il n'était pas seul... d'ailleurs la perfidie, la trahison frappent dans l'ombre.

ANDRÉ.

Tout ça n'est pas clair; mais ça s' débrouillera, et, comme j' l'ai dit, c' mauvais garnement d' Robert...

LE COMMISSAIRE.

C'est assez : taisez-vous.

(Il prend le procès-verbal des mains du greffier et le parcourt.)

ANDRÉ.

Vous ne voulez pas m'écouter davantage. Eh bien! j' dirai toujours et j' répéterai cent

dans ce pavillon... mais sauver mes jours aux dépens de ceux d'un autre !... jamais !

DORFEUIL.

Une ame dépravée ne saurait être capable de ce mouvement généreux.

LE COMMISSAIRE, à l'un de ses agens.

Qu'on le fouille soigneusement !...

ANDRÉ.

Pauvre Pierre, t'as bien tort, tu t' fies à une bonne conscience ; mais au bout du compte, ce n'est pas assez ça, vois-tu ?...

LE COMMISSAIRE, on lui remet plusieurs objets trouvés sur Pierre.

Une bourse !

DORFEUIL, avec surprise.

Me trompé-je ?... non !... c'est ma bourse.

PIERRE.

Quoi ! c'est à vous que je dois ?...

DORFEUIL.

C'est le même... je ne pouvais le reconnaître !

PIERRE.

Vous vivez !

DORFEUIL.

Eh quoi !... j'ai cru secourir un être digne de compassion.

PIERRE, l'interrompant.

Daignez m'entendre.

ANDRÉ.

Si je comprends un mot à tout ça, par exemple.

PIERRE.

Je suis un infortuné, je ne suis point un assassin... je le jure à la face du Ciel..

ANDRÉ.

Et moi aussi, d'abord.

PIERRE, avec amertume.

Mais le Ciel lui-même est sourd à mes prières !

LE COMMISSAIRE, parcourant des papiers.

« Remettre à Pierre... » Vous vous appelez ?...

PIERRE.

Ce billet m'est adressé.

LE COMMISSAIRE.

N'avez-vous pas un autre nom ?

PIERRE.

Je ne suis connu que sous celui de Pierre.

LE COMMISSAIRE.

Mais votre famille ?... Au reste, voici des extraits. (*Il lit.*) Pierre Bonnard.

DORFEUIL.

Ciel ! (*Hors de lui.*) Vous avez dit?

LE COMMISSAIRE.

Pierre Bonnard.

DORFEUIL, comme atterré.

Bonnard !

LE COMMISSAIRE, étonné.

Qu'avez-vous ?

ANDRÉ.

Qu'est-ce que ça veut dire ?... il le connaît... bon ! v'là un protecteur.

DORFEUIL, à lui-même.

Sort cruel ! est-ce ainsi que je devais le retrouver ?

ANDRÉ, à Dorfeuil.

Ah ! Monsieur, soyez notre appui ; j' ne demande qu'une grâce, moi ; c'est qu'on m' laisse aller avec la force armée jusqu'à la maison de Robert. (*Au Commissaire.*) J' vous assure qu'il en sait plus qu' vous et moi sur toute cette machination, et que dans un instant...

DORFEUIL, vivement.

Accordez-lui ce qu'il demande ; *tous les* éclaircissemens sont précieux. Une *odieuse* accusation pèse sur cet infortuné !

(Il désigne Pierre.)

LE COMMISSAIRE.

La gravité des faits à sa charge !...

DORFEUIL.

Ne précipitez rien ; un moment encore, et son innocence peut être reconnue.

LE COMMISSAIRE, réfléchissant.

Soit... rien ne s'oppose à cette mesure. S'il est de mon devoir de poursuivre le crime, je dois avant tout chercher la vérité. (*A un agent.*) Qu'on le conduise chez Robert.

(Il parle à l'agent en le conduisant jusqu'à la grille.)

ANDRÉ, en sortant.

Nous allons voir; et allez donc.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ANDRÉ ET SON ESCORTE.

DORFEUIL.

Monsieur le Commissaire, encore une grâce, ce sera la dernière que je réclamerai de votre obligeance.

LE COMMISSAIRE.

Parlez, Monsieur.

DORFEUIL.

Mon état dans le monde doit vous être un sûr garant de mes intentions; souffrez, avant d'emmener cet homme, que je l'entretienne un moment à l'écart, sous vos yeux, j'y attache la plus grande importance.

LE COMMISSAIRE.

J'ignore quel puissant motif peut vous

porter à cette démarche, mais je crois pouvoir y consentir.

DORFEUIL, à lui-même.

Oui, sans délai !... ici même, cet affreux mystère doit être dévoilé.

(Il prend Pierre par la main, et, les yeux fixés sur lui, l'entraîne sur l'avant-scène. Il reste un moment immobile; sa physionomie et son attitude expriment les combats intérieurs qu'il éprouve; le Commissaire, frappé de son action, fait signe aux gardes qui reculent et se rangent le long du péristyle; il fait mettre son greffier à la table, s'assied à côté de lui, et paraît dicter en examinant tous les mouvemens de Pierre et de Dorfeuil.

LE COMMISSAIRE, bas au greffier.

Écrivez...

DORFEUIL, à lui-même.

Quelle image à la fois douloureuse et chère il offre à mes yeux !... quels sentimens tumultueux brisent mon ame à son aspect !... mes regards incertains craignent de contempler ces traits défigurés... je voudrais les révérer encore. (*Plus haut.*) La terreur me repousse, et je ne peux les reconnaître sans effroi ! et cependant je ne peux voir en lui un malfaiteur; un intérêt plus puissant que la pitié m'entraîne. (*A Pierre.*) Bonnard est-il en effet votre nom ?

PIERRE.

Oui, Monsieur.

DORFEUIL.

Votre pays ?

PIERRE.

L'Auvergne.

DORFEUIL.

Le lieu de votre naissance.

PIERRE.

Au pied du Cantal.

DORFEUIL, à part.

Plus de doute, c'est lui. (*Il le prend par la main et l'amène vers le pavillon.*) Par tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré ! au nom du Ciel qui seul peut lire dans le cœur des hommes, ne me cachez rien.

PIERRE.

Que faut-il rappeler encore ?

DORFEUIL.

Ce n'est point un juge qui vous interroge... c'est un être sensible, un consolateur, un appui, qui sait compatir au malheur : vous en avez la preuve.

PIERRE.

Je ne l'oublierai jamais.

DORFEUIL.

J'aurais donné ma fortune, mon sang, pour vous arracher de l'abîme ouvert sous vos pas. (*Après un moment, il s'écrie vivement comme éclairé par une idée subite.*) Il en est tems encore, je veux, je dois vous sauver.

PIERRE.

Homme généreux !

DORFEUIL.

Oui, je sacrifierais tout !... (*Du ton le plus pressant.*) Mon repos, mon honneur, tout ce qui peut me conserver la considération des hommes va dépendre de la sincérité de votre aveu...

PIERRE, le regardant avec étonnement.

Quoi !

DORFEUIL, vivement.

L'attentat dont on vous accuse ?

PIERRE, avec indignation.

Ah ! loin de moi tant d'horreur !

DORFEUIL.

Ce concours fatal de circonstances, dont le poids vous accable...

PIERRE.

Oui, tout m'accable, je le sais... Ah ! que n'ai-je pu abréger ma déplorable existence ! j'ai tenté d'y mettre fin... mais une femme... des enfans...

DORFEUIL, à lui-même.

Ils existent !

PIERRE.

Tant d'objets si chers ont arrêté mon bras. Dans ce moment affreux même, ils me font encore sentir le prix de la vie... (*Avec véhé-*

mence.) Oui !... je saurai la défendre en présence de mes juges ; je la disputerai à la rage de mes accusateurs.

DORFEUIL, avec anxiété.

Mais cette arme dans vos mains, ce domestique que vous alliez frapper encore ?

PIERRE.

Le scélérat !

DORFEUIL.

Qui pourra vous justifier ?

PIERRE, avec exaltation.

Grand Dieu !... dévoile ce tissu d'atrocités ! L'excès de l'infortune a pu m'égarer un moment... mais je ne suis point un meurtrier... Dissipe l'erreur qui m'environne !... Fais que mon innocence soit reconnue ! ou si je dois succomber, donne-moi la force de mourir en criminel !

DORFEUIL, le quittant précipitamment.

Il ne peut l'être !... (*Il traverse la scène.*) M. le commissaire ?

(Au moment où le Commissaire se lève, une grande agitation paraît régner en dehors de la grille. Des hommes du peuple passent et regardent les soldats et le Commissaire placés dans l'intérieur. Tout à coup, à la lueur des flambeaux, on voit passer un homme sur un brancard. Maurice est en avant : à la vue des personnages en scène, il s'élance dans le jardin.)

SCÈNE XIV.

PIERRE, DORFEUIL, MAURICE, LE COMMISSAIRE, LES AGENS, DES GENDARMES, PEUPLE, etc.

MAURICE, désignant Pierre.

C'est lui, voilà l'assassin !

PIERRE.

Vil imposteur !... tu oses encore !

DORFEUIL, frappé de stupeur.

Il le reconnaît !

MAURICE.

Mon maître l'a chassé pour son inconduite; il l'a tué par vengeance. Je l'ai vu frapper... moi-même il m'a poursuivi...

LE COMMISSAIRE.

Il suffit, et votre déclaration...

MAURICE.

Je l'ai signée !...

DORFEUIL.

Terrible alternative !

MAURICE, montrant l'habit de Pierre.

Et tenez... voyez: le sang a rejailli jusque sur lui !

PIERRE.

Misérable ! (*Il fait un mouvement pour*

s'élancer sur Maurice ; on le retient.) Ah ! les forces m'abandonnent !

LE COMMISSAIRE.

Marchons !

PIERRE, d'une voix éteinte.

A la mort ! je ne tiens plus à rien !

DORFEUIL, avec effroi.

Plus d'espoir !... C'en est fait !...

(Il entre dans le pavillon dont la porte est ouverte, et il se met à écrire.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE, JEANNETTE, MARCELIN, conduit par Jeannette.

MARGUERITE, se jetant dans les bras de Pierre.

PIERRE, mon mari !

JEANNETTE.

Mon père !

MARCELIN.

Ah ! mon Dieu !

MAURICE, à part cherchant à éviter les regards de Jeannette.

Jeannette !

MARGUERITE.

Dans quelle position je le revois.

PIERRE, avec égarement.

Malheureux!... que voulez-vous!... Fuyez! fuyez! l'échafaud m'attend... la calomnie... la fureur des hommes s'acharnent à ma perte.

(On veut l'entraîner.)

JEANNETTE, se jetant au milieu des gardes.

Arrêtez!... ce n'est pas lui!

(On l'éloigne.)

DORFEUIL, sort précipitamment du pavillon, tenant un papier à la main, et s'écriant au commissaire.

Un seul instant encore!... (*A Pierre qu'il attire près de lui.*) Les voilà tous... voilà la famille! (*A part.*) La mienne.

PIERRE

Tableau déchirant!

DORFEUIL, s'approchant de Marguerite et de Jeannette.

Malheureuse mère!... enfans infortunés!... vous gémissez. Ah! je voudrais... au moins je puis les laisser tous heureux... ils béniront ma mémoire. (*L'émotion l'empêche d'achever: dans son attendrissement, il va la presser dans ses bras; mais il s'arrête soudain et reprend d'un air sombre.*) C'est fini!... (*Il remet le papier à Marguerite.*) Prenez, cet écit, il assure votre sort. (*Tout annonce en lui le plus grand désordre: il court à Pierre et l'entraîne près du pavillon.*) Pierre! (Pierre le regarde *avec étonnement. Avec*

force.) Les témoins, les preuves, des armes... ce sang tout se réunit pour porter la conviction dans l'ame des juges. (*Il l'entraîne toujours sur le côté. Plus bas et d'une voix étouffée.*) Il n'est plus de salut pour toi !

PIERRE.

Je le sais !

DORFEUIL.

Eh bien ! sois homme... ne lègue pas l'infamie pour héritage à tes enfans !... tiens... prends cette arme... évite à ta famille l'horreur de son supplice. (*A part.*) Je t'accompagnerai !

PIERRE, avec énergie.

Moi, que par cette horrible action, je me déclare criminel !

DORFEUIL.

Tu hésites... eh bien ! va livrer ta tête au glaive des lois, et pleure sur Philippe; il sera mort avant son malheureux père !...

(Il se met le pistolet sur le front.)

PIERRE, se jetant sur lui.

Grand Dieu !

(Le coup part; mais, détourné par Pierre, il n'atteint pas Dorfeuil; on s'empresse autour de ce dernier; Pierre le tient dans ses bras.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT, ANDRÉ.

ANDRÉ, criant en dehors de la grille.

Rangez-vous !... c'est découvert !

VALMONT, perçant la foule.

Il n'a point été commis d'assassinat !

ANDRÉ.

Robert a tout avoué.

VALMONT, apercevant Maurice qui cherche à se perdre dans la foule.

Qu'on saisisse cet infâme !

ANDRÉ.

J' m'en charge. (*Il se jette sur Maurice qui se débat.*) Ah ! je le tiens !... (*Aux gendarmes.*) Ne l' lâchez pas !

VALMONT, au commissaire.

Monsieur, voici l'ordre du ministre; je lui ai déclaré toutes les circonstances, le duel, mon déguisement.

DORFEUIL, avec la plus grand expression.

Grand Dieu !... je te rends grâce... je peux donc embrasser mon père !

PLUSIEURS VOIX.

Son père !

PIERRE.

Mon fils !

MARGUERITE.

Philippe !... Philippe !... ah ! je renais !

VALMONT.

Son père !... il se peut !... bonheur inattendu !

JEANNETTE.

Mon frère !

DORFEUIL.

Il est dans vos bras.

(Il les embrasse.)

ANDRÉ.

Pour le coup, je ne me sens pas de joie. (*Il prend la main de Pierre.*) Mon cher Pierre ! qu'est-ce que je dis donc. (*Il quitte sa main et le salue.*) Mon cher M. Bonnard !

PIERRE, lui serrant la main.

Ah ! toujours Pierre pour toi, mon cher André ! (*A Dorfeuil.*) Lui seul ne m'a jamais abandonné.

(Il désigne André.)

DORFEUIL.

Il ne nous abandonnera jamais, mon père.

ANDRÉ.

J' n'ai pas d'ambition, moi... Un tonneau attelé... de tems en tems la petite goutte, et allez donc.

DORFEUIL, à Marguerite qui tient Marcelin.

Cet enfant ?

MARGUERITE.

Il est né pendant nos malheurs.

DORFEUIL, le prenant dans ses bras.

Il m'en sera plus cher... (*Avec attendrissement.*) Mon cher ami Valmont, concevez-vous tout mon bonheur ?

VALMONT.

Combien je le partage !

PIERRE.

Quoi ! Paul, vous étiez ?

DORFEUIL.

Mon meilleur ami... (*Regardant Jeannette.*) Et bientôt, j'en ai le doux espoir...

VALMONT, saisissant sa pensée.

Il sera doublement votre frère... Jeannette m'est promise.

DORFEUIL.

Eh bien ! ma sœur ?

JEANNETTE.

Mon cœur était à Paul.

DORFEUIL, les unissant.

Ta main est à Valmont... partons tous pour Bordeaux ; entouré de ma famille chérie, rien ne manque plus à ma félicité.

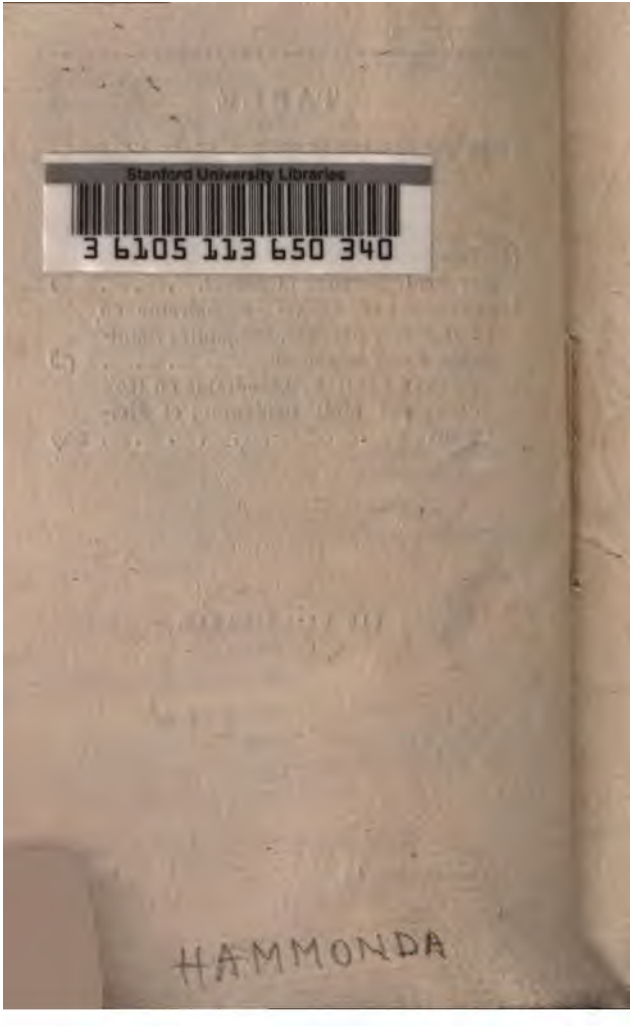
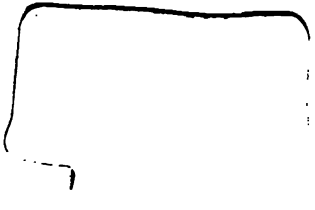
FIN DE LA PAUVRE FAMILLE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
M. Botte, mélodrame en trois actes, par MM. Servière et Ernest. . . .	1
L'Auberge des Adrets, mélodrame en trois actes, par MM. Benjamin, Saint-Amant et Paulyanthe.	95
La Pauvre Famille, mélodrame en trois actes, par MM. Benjamin, et Melchior.	207

FIN DE LA TABLE.


Stanford University Libraries
3 6105 113 650 340
HAMMONDA